PG 3337
.K7 B345

1828

LIBRARY OF CONGRESS
00003770758

THE LIBRARY OF CONGRESS

THE LIBRARY OF CONGRESS

FABLES

DE M. J. KRYLOF.

FABLES

DE M. Ivan Andreevitch KRYLOF.

TRADUITES DU RUSSE,

D'APRÈS L'ÉDITION COMPLÈTE DE 1825.

Par Hippolyte Mascelet.

LIBRARY OF CONGRESS
1878
CITY OF WASHINGTON

33

Moscou,

DE L'IMPRIMERIE D'AUGUSTE SEMEN,

IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE IMPÉR. MÉD.-CHIRURGICALE.

1828.

PG3337
.K7B345
1827

ПЕЧАТАТЬ ПОЗВОЛЕНО

съ тѣмъ, чтобы по напечатаніи, до выпуска изъ Типографіи, представлены были *семь* экземпляровъ сей книги въ Цензурный Комитетъ, для препровожденія куда слѣдуетъ, на основаніи узаконеній. Москва, 1827 года Октября 14 дня.

Предсѣдатель Московскаго Цензурнаго Комитета

Князь Мещерскій.

A Son Altesse Impériale

MONSEIGNEUR

LE GRAND-DUC-HÉRITIER

ALEXANDRE NICOLAÉVITCH.

FABLES

DE M. KRYLOF.

Прекрасное рѣдко переходитъ изъ одного языка въ другой, не утративъ нѣсколько своего совершенства; что же обязанъ дѣлать переводчикъ? находить у себя такія красоты, которыя бы могли служить замѣною.

Жуковскій.

Je l'essaie; un plus savant le fasse.

LAFONTAINE.

PRÉFACE.

Lorsque j'entrepris la traduction de ces Fables, je n'ignorais pas qu'à la sollicitation de feu M. le comte Orlof, il en avait été fait à Paris une imitation, dans laquelle cinquante sept littérateurs, la plûpart du talent le plus distingué, avaient donné une nouvelle preuve de leur mérite. Je me serais contenté de rendre à leur travail le tribut d'admiration qui lui est dû, si ces MM., pour des raisons qui n'ont pu m'arrêter, ne s'étaient bornés à la moitié du recueil de M. Krylof, et si je n'avais été persuadé qu'il n'était pas absolument impossible de faire de ces Fables, non une simple imitation, mais une traduction à peu-près littérale, et sans porter préjudice à l'ouvrage; autant du moins que pouvait le comporter le génie respectif des deux langues. La latitude arbitraire que se permet toute imitation, ne peut être favorable qu'aux imitateurs, et toujours au désavantage du texte original; c'est une vérité que reconnut M. Salfi lui-même dans le savant

discours dont il a enrichi les Fables en question, lorsqu'il dit : *si questo torna in certo modo a pregiudizio dell' autore, può riguardarsi come un vantaggio pel traduttore ; il quale può spazziare piu francamente sul tema indicato.* L'ouvrage de M. Krylof ne pouvait donc qu'y perdre à n'être pas traduit, autant que possible, littéralement et tout entier. L'appel que fait M. le comte Orlof à ses compatriotes, en faveur d'une traduction de ce genre, suffit pour justifier pleinement mon assertion. J'ai l'honneur de connaître plusieurs Russes très instruits qui eussent pu répondre à cet appel avec beaucoup plus de succès que moi, et je citerai entr'autres MM. B. Khanykof et B. Pouchkin ; mais mon admiration pour la belle langue des Russes ne m'a point permis de composer avec mon amour-propre. Je hasarde donc cette traduction des Fables de M. Krylof, en attendant que quelqu'un de ses compatriotes, plus éclairé et plus heureux que moi, puisse la faire oublier.

Ce n'est pas sans scrupule que j'ai osé marcher, même de loin, sur les traces de M. Noël, l'un des plus éloquens imitateurs des Fables de l'auteur russe, s'il se rappelle surtout que je n'étais pas un de ses premiers élèves, lorsqu'il

occupait avec tant d'éclat la chaire de poésie au collège de Louis-le-grand, à Paris. C'est aussi avec le plus sensible intérêt que j'ai retrouvé au nombre de ses collaborateurs le nom de Mad. de Mérard St. Just, que j'eus l'honneur de connaître autrefois chez Mad. la présidente d'Ormoy, sa mère, et ce n'est pas une des moindres obligations que ma jeunesse eut au philantrope auteur du tableau de Paris. Mad. de St. Just prouve que le talent est héréditaire dans sa famille; car j'ai conservé précieusement jusqu'en 1812 un opuscule ingénieux de Mad. la présidente d'Ormoy elle-même, que j'en avais reçu pour souvenir en quittant la France. Je le perdis malheureusement par une catastrophe extraordinaire qui anéantit bien d'autres bibliothèques que la mienne.

Le nom et la réputation littéraire de M. le comte de Ségur ne m'ont pas moins intimidé; mais ce nom historique m'a rappelé sensiblement le bienveillant intérêt avec lequel M. le comte de Ségur voulut bien accueillir, à mon arrivée en Russie, une sollicitation de M. Palissot en ma faveur, à une époque qui déjoua bien des espérances, et que ne prévoyait que trop l'auteur de *la comédie des*

Philosophes, qui sembla y sonner le tocsin pour en prévenir les conséquences désastreuses.

Enfin mon but n'a été nullement de prétendre rivaliser avec aucun des auteurs célèbres qui ont secondé si noblement le zèle patriotique de M. le comte Orlof; mon intention unique a été d'offrir à l'Europe littéraire un faible essai de traduction littérale d'un ouvrage devenu classique en Russie, et qui, à la lettre près, eût exigé de son traducteur, le talent d'un des écrivains qui en ont déjà donné une idée. Pour rendre exactement l'esprit de l'auteur russe, il fallait nécessairement en connaître la langue; sans cet avantage, il était impossible de conserver son caractère à un auteur qui joue rarement avec ses leçons, comme le dit M. Lémontey lui-même dans son *introduction*; et lui prêter la jovialité méridionale, c'eût été alors le *dépayser* et le rendre *méconnaissable* à ses compatriotes.

Parmi le peu de fables que M. Krylof a imitées de Lafontaine, je ne me suis permis d'en traduire que quelques unes, et uniquement pour qu'elles pussent déposer de l'art ingénieux avec lequel l'auteur a su s'approprier des sujets étrangers. On concevra d'ailleurs le motif de ma discrétion à omettre

quelques autres fables, tirées de notre inimitable fabuliste. La loi que je me suis faite de m'écarter du texte le moins possible, m'a déterminé à risquer quelques images et quelques expressions que n'adoptera peut-être pas la susceptibilité de notre langue, et j'en fais mes excuses au lecteur.

Les Russes pourront seuls juger de la fidélité de ma traduction ; heureusement une longue expérience de leurs qualités morales me garantit du moins leur indulgence. Je me livre à cet espoir avec d'autant plus de confiance que les difficultés et les entraves, que j'ai dû naturellement rencontrer dans mon entreprise, n'échapperont point à leurs lumières. Si ce léger hommage, que ma reconnaissance offre à cette nation hospitalière et brave, peut contribuer à donner aux étrangers, ne fût-ce qu'une faible idée de sa gloire littéraire, je serai trop récompensé des veilles que je lui ai consacrées.

FABLES.

LIVRE PREMIER.

I.

Le Cheval et le Cavalier.

On dit que certain cavalier
Avait si bien à son usage
Dressé son docile coursier,
Qu'uniquement par le langage
Partout il le guidait. Le pied dans l'étrier,
Le trop imprudent écuyer
S'en fiait au cheval, et la bride inutile
Flottait presque toujours, dans sa main immobile.
A de pareils coursiers, ma foi, c'est bien en vain,
Dit-il un jour, que l'on veut mettre un frein.
Il me vient-là, d'honneur, une excellente idée !
Il fait seller, et notre homme dehors,
A son coursier ôte le mors ;

Mais sa bête, bientôt se sentant débridée,
S'avise d'égayer son pas.
Le malin se gardait d'une licence entière,
Et comme l'écuyer ne le réprimait pas,
Il relève la tête, agite sa crinière.
Pour complaire à son cavalier,
L'hypocrite feignait d'en user de la sorte;
Mais le voyant toujours n'agir que de main morte,
Voilà le rebelle coursier
Qui vous donne à sa fougue une libre carrière.
Dans ses veines le sang circule à gros bouillons,
De ses yeux étincelle une vive lumière;
Sourd à son cavalier et bravant de vains sons,
Il l'emporte, et sans but, ainsi qu'un trait rapide,
Il court, à tout hasard, où son ardeur le guide.
Le cavalier, d'une tremblante main,
Tente, mais vainement, de lui glisser son frein.
Le coursier d'autant plus, se démène et s'irrite,
Le perfide fait tant qu'enfin
De la selle il le précipite;
Lui-même, ainsi qu'un tourbillon,
Qu'emporterait une tempête,
Prend de nouveau l'essor, sans que rien l'inquiète;
Mais bientôt, rencontrant un ravin très profond,
Lancé des quatre pieds, il s'y casse la tête.
Le maître, informé de sa mort,
Se livrant tout entier à sa douleur amère:
— O mon pauvre cheval! c'est moi qui de ton sort,
Dit-il, hélas! suis la cause première;
Si je t'avais laissé ton frein,

J'eusse eu, pour te guider, tout le pouvoir en main ;
Je ne te devrais pas une chûte honteuse,
Tu ne me devrais pas une fin si piteuse.

Quelque attrait qu'ait la liberté,
Pour le peuple toujours elle est pernicieuse,
Si l'usage n'en est sagement limité.

II.

Les Musiciens (*).

Dorimon à diner engagea son voisin ;
Mais il avait son but, quoique n'en disant rien.
Il était mélomane ; et son dessein unique
Ne fut que de lui faire admirer sa musique.
On dine, et ses chanteurs vous font entendre un train ;
A vous déchirer les oreilles.
L'un en majeur,
L'autre en mineur,
Jamais sabat de chats n'offrit scènes pareilles.
Le voisin tout abasourdi
En avait la tête rompue ;
— Mais, mon cher, ce charivari,

(*) Les fables imitées de Lafontaine sont omises, hors quelques unes. Elles sont d'ailleurs en petit nombre. *Voyez la préface.*

Dit-il à son hôte, me tue,
De grâce, épargne mon cerveau ;
Ces gens ne chantent pas, sans conscience ils braillent.
Que trouves-tu là de si beau ?
Pour moi, d'honneur, ils me tenaillent.
C'est vrai, reprend l'Amphitryon,
Avec quelque confusion,
Ils écorchent un peu, mais je le certifie,
Dans les vignes pas un ne se mit de la vie.

Quant à moi je dirai : buvez plutôt un peu ;
Mais lorsqu'on joue, il faut se mettre au fait du jeu.

III.

La Corneille et la Poule.

Du prince de Smolensk lorsque la politique,
Aux vandales nouveaux préparant ses filets,
A l'audace opposait une adroite tactique,
Et que la ruse enfin, pour les perdre à jamais,
Entraînait dans Moscou les imprudens français,
Lors, de cette cité, si féconde en merveilles,
La masse se soulève, et du petit au grand,
Tout en quitte les murs, sans perdre un seul instant.
On eût dit d'un essaim d'abeilles.
Du haut d'un toit, tranquille et se frottant le bec,
Et par fois se grattant l'oreille,
Une Corneille

Regardait le tout d'un œil sec.
—Et toi, que fais-tu là, commère,
Ne penses-tu pas au départ ?
Lui crie alors, d'un ton sévère,
Une poule déjà sise sur un brancard.
Les ennemis, dit-on, vont être à notre porte.
—Soit, reprend la corneille, eh-bien ! et que m'importe ?
Sans crainte, moi, je reste ici.
Toi, si tu prends tant de souci,
Fais ce que tu voudras, ainsi que tes pareilles,
Chacun, selon les cas, doit prendre son parti ;
Moi, je sais que jamais on n'a cuit, ni rôti
La gent heureuse des corneilles.
Ainsi je saurai bien avec eux m'arranger,
Je pourrai même m'adjuger
Ma part à quelque bonne aubaine ;
Quelque peu de fromage, ou quelque os ; et l'on sait
Que cela, ma commère, en vaut très fort la peine.
Belle huppe ! adieu donc, bon voyage ! — En effet
La corneille tint bon et ne bougea de place ;
Mais dupe en son calcul, son appétit vorace
N'eut pas le tems de faire un bien riche butin ;
Koutousof ayant su, pour remplir son dessein,
Affamer dans Moscou son hôte avec sa troupe,
La pécore trouva sa place dans leur soupe.

De l'homme, bien souvent, telle est la sotte erreur ;
Du bonheur il prétend boire à longs traits la coupe ;
Hélas ! au résumé, l'aveugle, par malheur,
Ainsi que la corneille, est tombé dans la soupe.

IV.

La Cassette.

Il nous arrive fréquemment
De nous mettre pour rien l'esprit à la torture ;
On s'intrigue, on raffine, on juge, on conjecture,
Tout le secret parfois est d'agir simplement.

Un jour quelqu'un d'une cassette
Crut à propos de faire emplette.
Elle était d'un fini, d'un goût, d'une beauté
Qui faisaient qu'à la voir on était enchanté.
C'était enfin un meuble unique.
Survient certain individu,
Qui se dit dans la mécanique
Être, on ne peut plus, entendu.
— Cette cassette est sans serrure,
Donc, dit-il, elle est à secret ;
Je l'ouvrirai, la chose est sûre.
Je m'en fais fort, ce sera bientôt fait.
Gardez-vous d'en douter; c'est en vain qu'en cachette
Vous vous riez de moi ; dans l'instant sans crochet
Je vais m'en rendre maître, et j'ouvre la cassette.
En mécanique, moi, je vaux aussi mon prix.
Il s'empare du meuble, il l'examine, et puis
Le tourne, le retourne et s'y casse la tête.
D'abord il pousse un clou . . . rien . . . et se ravisant,
Il en presse un second . . . encor peine perdue.

Puis il travaille l'anse, en arrière, en avant,
Son attente est encor déçue.
Voyant son génie aux abois,
On s'égayait en tapinois;
Tandis qu'il était au supplice,
On chuchotait, on souriait;
A chaque pièce qu'il touchait,
On s'écriait avec malice :
Ce n'est pas ça,
Ce n'est pas là.
Confus, impatient, d'autant notre Archimède,
S'intrigue, enrage, sue et rien ne lui succède.
De fatigue épuisé, notre homme enfin se rend,
Sans pouvoir ouvrir la cassette.
Pourquoi se cassait-il la tête?
Elle s'ouvrait tout simplement.

V.

La Fille à marier.

Déjà dans son printems, sur le choix d'un mari
Une fille rêvait; point de mal jusqu'ici;
Mais ce qui gâte un peu l'affaire,
C'est que la Donzelle était fière.
Ses vœux vont le prouver : il faut que mon mari
Soit de la première jeunesse;
Je veux qu'il ait de la beauté,

De l'esprit et de la richesse,
Un rang et des cordons ; j'y tiens, en vérité.
Je veux enfin . . . la belle était fort exigeante,
Que mon mari possède tout.
Tout ! . . . la prétention était extravagante ;
Le plus entreprenant n'en viendrait pas à bout.
Il serait taxé de folie.
De plus, et remarquez ceci :
La belle voulait bien permettre à son mari
Beaucoup d'amour, mais point de jalousie !
Chose étrange pourtant ! . . . C'est que de soupirans
Des plus huppés et de tous rangs
La nymphe eut le bonheur de se voir assaillie.
Par malheur elle était difficile en son choix.
C'eût été pour toute autre une heureuse fortune ;
Mais ici son orgueil n'en croit trouver aucune.
Fi-donc, dit-elle, on n'est pas plus bourgeois !
Celui-ci n'a nul rang, l'autre pas une croix.
Comment se décider pour de telles espèces ?
L'un possède un beau nom, mais où sont ses richesses?
Ou quels sont ses emplois ?
On a d'affreux sourcils, ou bien le nez trop large.
L'un était par trop mal, l'autre n'était pas bien.
Aucun d'eux à son cœur enfin ne disait rien.
Les galans se voyant à charge,
Firent leur révérence et prirent leur parti.
Un an se passe, un autre encore,
Tout espoir paraissait pour elle anéanti.
A la fin, de nouveau l'on soupire, on l'adore ;
Mais les amans étaient d'un moyen acabit.

Ceux-là, ma foi, sont bien bonasses.
Dit-elle alors avec dépit.
C'est pour ces beaux messieurs que l'on aura des grâces!
Oui vraiment, ils me font pitié,
Et je ne conçois rien, d'honneur, à ces délires!
Avant eux j'ai congédié,
Sans me vanter, bien d'autres sires.
Sont-ce là des maris pour moi?
On dirait que de l'hyménée
Je brûle de subir la loi?
Rien ne presse, et n'en suis nullement chagrinée.
Non, je ne trouve aucuns dégoûts
Au bienheureux état de fille.
La nuit, mon sommeil est fort doux,
Le jour, je suis gaie et tranquille.
Il serait donc inconvenant
D'aller me jeter à la tête
De quelque langoureux amant.
Donc, ce nouvel essaim battit aussi retraite.
Les amours informés de ces nombreux refus,
Dès-lors ne reparurent plus.
Un an se passe,
Et pas d'amant.
Encore une autre année, une autre la remplace,
Et pas ombre de soupirant.
Déjà notre belle princesse,
Hélas! commençait à mûrir;
Des compagnes de sa jeunesse,
Elle faisait le compte, et poussait un soupir!...
Pour les compter, la belle avait bien du loisir.

Depuis long-tems, long-tems l'une était mariée,
Une autre par l'hymen allait être liée,
Pour elle, elle semblait être mise en oubli.
L'ennui, le sombre ennui se glisse dans son âme.
Bientôt, son plus sincère ami,
Son miroir, dénonça chaque jour à la dame,
Pour surcroît de souci,
Du tems, à ses attraits, quelque nouvel outrage.
De ses yeux que devient l'éclat?
Que deviennent de son visage
Les lys et le tendre incarnat?
Le tems en a comblé l'une et l'autre fossette.
Les jeux, les ris, hélas! sont en pleine retraite.
Chaque jour elle perd de sa vivacité,
Pour elle, il n'est plus de gaîté.
Enfin, Dieu me pardonne,
Mais il faut dire tout,
La pauvrette grisonne;
C'était malheur partout.
Triomphante naguère et d'hommages comblée,
Sa cour faisait l'éclat de toute une assemblée;
Mais à présent....grands Dieux!....on l'isole au boston.
Son orgueil a changé de ton,
Et la raison lui dit que d'un prompt mariage
Le parti serait le plus sage.
Le sexe en vain nous brusque; auprès de lui le cœur,
En tapinois toujours parle en notre faveur.
Elle cessa donc d'être fière.
Craignant de rester fille, enfin elle épousa
Le premier qui se proposa.

Ce n'était plus le tems de faire la sévère,
Et ce fut encor trop heureux
Qu'elle ait pu trouver un boiteux.

VI.

Le Parnasse.

Lorsque les Dieux, jadis de la Grèce chassés,
Furent dans leurs états par d'autres remplacés,
Du Parnasse le nouveau maître,
A ce que dit le chroniqueur,
Y mit des ânes pour y paître.
Les Aliborons, par malheur,
Furent informés que les Muses,
Depuis peu du Parnasse excluses,
Avaient sur son vallon ci-devant habité.
Je savais bien, en vérité,
S'écrie un des baudets en dressant les oreilles,
Que pour bonnes raisons
Ici nous demeurons.
C'est de nous maintenant qu'on attend des merveilles.
Le monde, sûrement, des Muses dégoûté,
Par nos accens ici desire être enchanté;
Eh bien! attention! mes amis, du courage,
Vous allez voir comment je procède à l'ouvrage.
Suivez-moi; mais surtout pas de timidité.
Des ânes le renom va passer d'âge en âge.
Nous sommes un troupeau; bien mieux que les neuf
sœurs,

Il faut que nous fassions résonner l'harmonie.
Afin d'en faire ouïr à coup sûr les douceurs,
D'ânes formons un chœur ; et de la confrérie
Pour préserver la gloire et bannir les abus,
Voici quel en sera le premier des statuts :
Tout candidat qui dans l'organe
N'annoncera pas l'agrément,
Qu'on admire en celui de l'âne,
Doit du Parnasse absolument
Être banni comme un profane.
Tous inclinent l'oreille, à ce doux règlement,
En signe d'applaudissement,
Et la cohorte en chœur vous entame un vacarme,
A répandre partout l'allarme.
On eût dit mille chariots,
Dont les essieux, graissés avec économie,
Eussent fait crier l'air et grincer les échos.
Enfin, au désespoir des coursiers d'Arcadie,
La honte fut le prix de cette symphonie ;
Leur maître s'impatienta,
Et chassés du Parnasse avec ignominie,
Dans l'étable il les relégua.

Aux ignorans ici sans faire de querelle,
Je prétends rappeler ce qu'on a toujours dit :
Lorsque la tête est sans cervelle,
Ce ne sont pas les lieux qui donnent de l'esprit.

VII.

L'Oracle.

Dans un temple payen, on prétend qu'autrefois
Une divinité de bois
Avait le don de prophétie ;
De ses sages avis la foule était ravie,
De tous côtés on accourait ;
Aussi d'or et d'argent sans cesse on la couvrait ;
On vous la chamarrait des pieds jusqu'à la tête ;
Des offrandes sans nombre encombraient ses autels ;
Le plus riche ornement composait sa toilette ;
Par l'avidité des mortels,
De prières, de vœux tout le jour étourdie,
D'un nuage d'encens elle était assaillie.
A l'oracle chacun croyait aveuglément.
Tout-à-coup, sans qu'on sût ni pourquoi, ni comment.
O surprise ! ô scandale !
L'oracle évidemment commence à radoter ;
Dans chaque réponse il signale,
Sitôt qu'on vient le consulter,
La plus absurde incohérence,
Et dans cette triste occurrence,
Frappé d'étonnement, chacun se demandait :
(Tout en craignant encor de penser en impie,)
Mais qu'est-il devenu ce don de prophétie,
Qui jusqu'ici le distinguait ? —

Voici le secret de l'affaire :
Notre idole était creuse ; on y faisait poser,
Probablement en grand mystère,
Un prêtre intelligent pour y prophétiser ;
Et tant qu'un pareil homme occupait cette idole,
De l'oracle partait la voix de la raison ;
Mais si quelque imbécille allait jouer ce rôle,
L'oracle devenait alors un franc-oison.

On prétend qu'on a vu dans mainte et mainte affaire,
Plus d'un juge autrefois montrer du jugement ;
Mais ce n'était, dit-on, je ne sais si l'on ment,
Qu'à l'aide d'un bon secrétaire.

VIII.

Le Bois et le Feu.

Avec discernement cédez à l'amitié ;
De son voile souvent l'intérêt seul se couvre.
C'est un abyme affreux que sous vos pieds il ouvre,
Pour vous y perdre sans pitié.
De cette vérité, je veux, à ma manière,
Vous rendre, s'il se peut, l'évidence plus claire.

C'était l'hiver. Un feu qu'un voyageur avait,
Selon toute apparence,
Délaissé près d'un bois, sous la cendre couvait ;
Mais sans quelque aliment, il n'est pas d'existence,

Et petit-à-petit notre feu s'éteignait.
L'infortuné, voyant sa fin prochaine,
En ces termes s'adresse au bois :
— O mon ami, que ton sort me fait peine !
Vraiment il est cruel ; d'où vient que je te vois,
Tristement solitaire,
Dépouillé de feuillage, ainsi geler tout nu ?
Dans un pareil état comment es-tu venu ?
— La neige en est la cause, elle envahit la terre,
Répond le bois, et d'ordinaire,
L'hiver je n'ai ni fleurs, ni fruits.
—L'hiver, dis-tu, parbleu! moi, j'en fais mon affaire,
Pourvu qu'à mes efforts les tiens soient réunis,
Reprend le feu, tu peux compter sur mes services.
Je suis le frère du soleil,
Et pour rendre de bons offices,
Mon pouvoir au sien est pareil ;
Et même, empêche-t-il que les fleurs ne périssent?
Eh-bien, l'hiver, demande un peu
Aux serres, mon ami, des nouvelles du feu.
La neige tombe . . . et les lys y fleurissent.
L'aquilon souffle . . . et les fruits y mûrissent.
C'est à moi seul pourtant que l'honneur en revient.
De se vanter à nul il ne convient ;
Mais au soleil je puis, sans trop de confiance,
Le disputer pour la puissance.
L'hiver, avec orgueil il brille ; son éclat
A la neige peut-il porter la moindre atteinte ?
Il parvient au coucher, sans y laisser d'empreinte.
Moi, je livre à la neige un bien autre combat.

Et juge de la différence :
Si je parais, la neige fond.
Entre elle et moi tu peux voir quelle est la distance.
Mon pauvre ami, si tu veux donc
Que tes arbres, au tems où la sève s'arrête,
Du printems, de l'été conservent la faveur,
Accorde-moi dans ton intérieur
Un petit coin pour ma retraite.
Le bois d'y consentir, sans se faire prier.
Alors le feu n'était qu'une étincelle,
Mais admis dans le bois, il devint un brasier.
Un brasier ne dort pas, bientôt il se décèle ;
Le feu gagne, et détruit tout dans ses environs,
De branche en branche il étend ses ravages ;
Une épaisse fumée, en brûlans tourbillons,
S'élève, en mugissant, jusqu'au sein des nuages.
Le bois bientôt n'est plus qu'un immense foyer,
Pas un arbre n'échappe, et tous jusqu'au dernier,
Tombent, cruellement dévorés par les flammes.
D'un ingrat tels sont donc les procédés infâmes !
Et dans ces mêmes lieux, où contre la chaleur
On se plaisait sous le feuillage,
A venir chercher la fraîcheur,
Des arbres, qui naguère offraient un doux ombrage,
On ne retrouvait plus que les troncs ruinés.
Devons-nous en être étonnés ?
Nous le savons ; en conscience,
Le bois avec le feu peut-il faire alliance ?

IX.

L'Aigle et les Poules.

Par un soleil d'été, l'aigle, le roi des airs,
Pour jouir d'un beau tems, sous la voûte azurée
Planait aux régions d'où partent les éclairs.
Enfin lassé des cieux, bientôt de l'empyrée
L'oiseau de Jupiter descend,
Et pour se reposer, soit faveur, soit malice,
Auprès d'un four à blé s'abat sur un auvent (1).
Le siège pour un roi n'était pas très brillant.
Peut-être aussi fût-ce un caprice,
(Pour être souverain, on n'en est pas exempt,)
Ou bien ne trouva-t-il dans tout le voisinage
Ni chênes élevés, ni rochers de granit,
Plus dignes de son rang que l'auvent d'un village.
J'ignore enfin ce qu'il eut dans l'esprit;
Mais il y fit courte séance,
Et sur un autre auvent l'aigle va se poster.
Une poule le voit, et vîte en confidence,
Chez la poule voisine elle en va caqueter:
—Ma commère, entre nous, dis-moi donc, je te prie,
Soit dit pourtant sans jalousie,
Ce n'est pas mon défaut, je puis le protester;
De l'aigle conçois-tu d'où vient la renommée?
Serait-ce pour son vol? ma foi! sans me vanter,
D'en faire autant que lui je suis accoutumée,
Et d'auvent en auvent je puis bien voleter.

Voisine, désormais n'ayons plus la folie
Aux aigles d'accorder plus de gloire qu'à nous ;
Et qu'ont-ils donc de plus ? Tu le vois, ils n'ont tous,
N'en déplaise à la flatterie,
Que deux pattes, deux yeux. Ces aigles si jaloux,
Que sans raison l'on croit jetés en d'autres moules,
Volent aussi bas que les poules.
—Tu peux avoir raison, pourtant pas tout-à-fait,
Répond l'aigle ennuyé de si plats commérages ;
L'aigle plus bas que vous peut voler en effet ;
Mais les poules jamais n'atteindront aux nuages.

O toi, qui du talent implacable censeur,
Perds le tems à compter les défauts du génie,
Connais-en la beauté, la force, l'énergie,
Et sache en tous les points mesurer sa hauteur.

X.

Les Singes.

Libre à vous d'imiter, mais il faut, pour ce faire,
De l'esprit et du jugement ;
Sachez que dans le cas contraire,
Hélas ! il nous en cuit souvent.
Je prends dans un autre hémisphère
L'exemple que j'en veux citer.

Les singes sont connus ; on sait que leur manie
(Les animaux ont aussi leur folie,)

Est de vouloir tout imiter.
Donc, en Afrique où leur race pullule,
Des singes, un beau jour, sur un arbre montés,
Guettaient, comme filous en conciliabule,
Un chasseur dont l'aspect les avait agités,
Et de ses mouvemens, selon leur habitude,
On conçoit qu'à leurs yeux pas un seul n'échappait.
Sachant que d'imiter ils se font une étude,
Dans des filets notre homme à dessein se roulait.
Chaque singe tout-bas au voisin son compère
En grimaçant, faisait son commentaire.
Eh mais! voyez donc le gaillard,
Observe l'un d'entr'eux, en tours de toute espèce
On n'est pas plus adroit! c'est un bon égrillard.
Néanmoins il est tems qu'il cesse.
Voyez comme il fait le poirier!
Ainsi que ce maraud ferions-nous la culbute?
En boule admirez donc comme il sait se plier!
Où sont ses pieds, ses mains? on dirait d'une butte.
De notre adresse en tout nous pouvons nous vanter;
Mais ce drôle l'emporte, et nous laisse en arrière.
Eh bien, mes beaux amis, tâchons de l'imiter.
Le bonhomme à la fin s'en ira, je l'espère,
Alors, nous sur le champ. . . . il avait deviné;
Le tout étant bien ordonné,
Avec un ris malin, le chasseur fit retraite,
Aux singes laissant ses filets.
De se mettre à l'ouvrage ils se font une fête.
— Pourquoi perdre le tems, précieux comme il est,
Dirent-ils? allons vîte essayer notre adresse.

De descendre aussitôt chaque singe s'empresse,
Et dans les filets du chasseur,
Tout préparés pour leur visite,
Avec une bruyante ardeur,
Notre troupe se précipite,
Et les voilà de gambader,
Crier, pirouetter, se rouler, s'excéder.
A singer le chasseur leur vanité s'emploie,
Bref, ils s'en donnent à cœur-joie;
Mais voici bien le diable, alors que des filets
On voulut s'esquiver! blotti dans sa cachette,
Le chasseur était aux aguets,
Et quand il en fut tems, il voulut à la fête,
Qui lui devait tous ses appas,
Avoir aussi sa part. Le matois se présente,
Et, pour cause, portant quelques sacs sous le bras,
La visite aux Messieurs ne parait pas plaisante;
Tous les singes pour fuir s'épuisent en débats,
Dans leurs filets ils se démènent,
Plus ils sautent, plus ils s'enchaînent,
Et notre chasseur africain
Tranquillement les prit tous à la main.

XI.

Le Quatuor.

Le singe, grand farceur, voulut de compagnie
Avec l'âne, le bouc et l'ours, fieffé butor,

Exécuter un quatuor.
S'étant donc procuré, pour faire leur partie,
Basse, notes, alto, de plus deux violons,
Voilà les quatre compagnons,
Assis sous un tilleul, sur la tendre verdure,
Et munis de leurs instrumens,
Bien assurés de faire admirer leurs talens.
Pour signaler leur ouverture,
Leur premier coup d'archet vous fait grincer les dents.
Il aurait écorché l'oreille la plus dure.
C'était un vrai brouillamini,
Un absurde charivari.
– Attendez, mes amis, dit le singe, de grâce,
Sans conscience c'est racler.
Comment voulez-vous donc qu'un concert puisse aller,
Quand les musiciens ne sont pas à leur place.
Rangeons-nous autrement. Il faut que l'ours plutôt
Se mette avec sa basse en face de l'alto;
Et pour faire un effet unique,
En ma qualité, moi, de premier violon,
L'ordre est que je me place en face du second.
On entendra dès-lors bien une autre musique,
Et nous ferons danser les monts et les forêts.
Ainsi que le singe l'indique,
Gravement on se place; alors sur nouveaux frais
Le concert recommence, et pas plus d'harmonie.
L'âne aussitôt s'écrie:
Attendez, mes amis, attendez donc! paix, paix!
Puis il leur dit, avec l'air du mystère:
Je sais bien, moi, ce qu'il faut faire;

J'ai trouvé le secret, et nous serons d'accord.
Nous n'avons qu'à nous mettre en ligne.
Chaque artiste s'y mit d'abord.
De recommencer on fait signe ;
La musique n'en va pas mieux.
Sur les places encor nouveaux débats entre eux,
Et pis que les premiers. Vers le lieu du tapage,
Par extraordinaire, on dit qu'un rossignol
Dans ce moment guida son vol.
Voilà la troupe qui l'engage,
Après le plus lourd compliment,
A vouloir bien régler leur différend.
Daigne, lui dirent-ils, avoir la patience
Dans notre quatuor, par un léger avis,
D'établir ici l'ordre ; un peu de complaisance,
Et dis-nous seulement comme on doit être assis.
Tu vois que nous avons des instrumens, des notes.
Sachez, répond alors le chantre, dont la voix
Des accords les plus doux fait retentir les bois,
Que vos prétentions sont on ne peut plus sottes,
Que fait la place ici ? pour un musicien
C'est du savoir qu'il faut et surtout de l'oreille,
Pour la musique donc, nul de vous ne vaut rien.
Renoncez-y, je vous conseille.

FIN DU LIVRE PREMIER.

FABLES.

LIVRE SECOND.

I.

Le Tarin et le Hérisson.

Au point du jour, un timide tarin,
Se plaisant dans la solitude,
Gazouillait à part-soi sans vue et sans étude.
De se faire admirer il n'avait nul dessein.
D'ailleurs à quel propos ? C'était donc fantaisie ;
De chanter il avait envie.
Rival de la reine des airs,
Voilà que sur la nuit remportant la victoire,
Phœbus tout rayonnant de gloire,
Avec le jour rendant la vie à l'univers,
Majestueusement, du sein brillant des mers
S'élève.

Le chœur des rossignols fait retentir les bois.
Tout chante le retour de l'astre qui se lève.
Le tarin seul n'a plus de voix.
Et toi, l'ami, dit avec ironie
Un hérisson,
Pourquoi donc, dis moi, je te prie,
Ne fais-tu résonner ici le moindre son ?
—S'il faut t'en dire la raison,
C'est, répond le tarin, d'une voix attendrie,
Qu'il faut, pour célébrer Phœbus,
Du talent et de l'harmonie ;
Mais la nature, hélas ! m'en a fait le refus.
Ah ! si j'avais, pour oser y prétendre,
La lyre de Pindare, alors de ses accens
La douce mélodie eût enivré les sens,
Et j'aurais mis ma gloire à chanter . . . ALEXANDRE !

II.

Le Roitelet.

Vers l'Océan prenant l'essor,
Un jour, le roitelet proclame
Qu'il va mettre la mer en flamme.
Le projet était un peu fort.
Partout le bruit en court ; une terreur commune
Frappe, dans ce péril affreux,
La capitale de Neptune.

A ce spectacle désastreux
En foule les oiseaux arrivent.
On vit même accourir les animaux qui vivent
Dans le fond des forêts, et tous très curieux
De voir la mer brûler et l'ardeur de ses feux.
Maint parasite ichthyophage
Tout des premiers, ajoute-t-on,
Etait accouru sur la plage,
Pour se délecter de poisson,
Dont la veille d'une audience,
Le plus intelligent plaideur
Pût régaler son défenseur.
On se presse ; chacun attend dans le silence,
L'œil fixé sur la mer, ce spectacle nouveau ;
Jamais on n'en aurait contemplé de plus beau ;
Aux applaudissemens on s'apprête d'avance.
— Elle va frissonner,
Entendait-on par fois en tapinois se dire ;
— Elle va bouillonner,
Soufflait encore un autre, et déjà l'on admire;
Mais il n'en était rien, hélas !
La mer ne brûlait pas.
Elle bout, du moins, je l'espère,
Disait un autre à son confrère ! . . . .
L'Océan n'offre pas le plus léger bouillon,
Avec humeur, lui répond-on.
Quelle fut donc la fin de tout cet étalage ?
Le roitelet honteux retourna chez les siens ;
Il avait fait bien du tapage,
Comme souvent on en fait pour des riens.

A quoi se borna son ouvrage ?
Notre fanfaron battit l'air,
Mais il ne brûla pas la mer.

A nul ici sans vouloir nuire,
De ce récit on peut induire
Qu'avant d'exalter ses projets,
Il faut attendre le succès.

III.

L'Âne.

Des races d'animaux divers,
Dont aujourd'hui la terre est si féconde,
Quand Jupin peupla l'univers,
L'âne, tout comme un autre, eut place dans ce monde;
Mais soit dessein prémédité,
Soit affaires, ou soit paresse,
Jupin par une maladresse
Compromit sa divinité,
Car l'âne jaillit de son moule,
Aussi petit qu'un écureuil;
Et par conséquent son orgueil
Se voyait perdu dans la foule.
Le pauvre hère soupçonnant
Que le sort des petits est parfois qu'on les foule,
Eût bien voulu trancher du grand;
Et le moyen avec sa taille!

Personne ne veut qu'on le raille.
Dans le cercle des animaux
Sans honte il n'eût osé paraître ;
Mais il ne craignit pas d'importuner son maître.
La vanité souvent gît aussi chez les sots ;
De sa taille il ne put supporter les défauts.
O Jupiter, dit-il, qui pourrait, sans murmure
Souffrir l'humiliation ?
Le tigre, l'éléphant, le taureau, le lion
Sont, grâce à toi, l'honneur de la nature.
Tous les hommages sont pour eux.
Il n'est bruit que d'eux seuls, et d'exalter leur gloire,
(J'en suis témoin, tu peux m'en croire)
Du petit jusqu'au grand tout se montre soigneux.
Aux ânes pourquoi donc, en faisant le partage,
Témoignas-tu tant de rigueur ?
Ont-ils eu le moindre avantage,
Et se dit-il jamais un mot en leur honneur ?
Si du veau seulement j'eusse obtenu la taille,
Des tigres, des lions le sot orgueil, sous peu,
S'ils prétendaient encor me traiter en canaille,
Auprès de moi verrait beau jeu,
Et je ferais parler de l'âne dans le monde.
Le sot, de son chagrin amer
Et de sa piteuse faconde,
Ennuya si bien Jupiter,
Qu'il voulut à la fin accorder sa requête.
Dès lors l'âne devint *une très grande bête.*
De plus, gratifié de la plus rauque voix,
Notre Hercule, aux longues oreilles,

Se plaisait à porter la terreur dans les bois.
De l'âne on s'attendait à de grandes merveilles ;
Quel est, dit-on cet animal ?
De quelle espèce est-il ? il nous sera fatal ;
L'un redoute ses dents, l'autre compte ses cornes,
Sur l'âne les discours enfin n'ont pas de bornes.
Par quoi finit cette rumeur ?
Du fat en moins d'un an l'on connut la valeur,
La sottise de l'âne est passée en proverbe,
Et sur l'âne au marché l'on va vendre son herbe.

Du rang qu'importe la hauteur ?
Peut-on être élevé même par la noblesse,
Si dans nos sentimens on ne voit que bassesse.

IV.

Le Ducat.

Les lumières, dit-on, sont-elles bien utiles ?
A démontrer que non, mes soins seraient stériles ;
Mais ne donnons-nous pas souvent ce nom pompeux
Aux charmes corrupteurs d'un luxe dangereux ?
Or, la corruption n'est pas de la science,
Et la croûte de l'ignorance
Que vous voulez anéantir,
Ne saurait s'enlever sans beaucoup de prudence ;
Avec elle craignez aux hommes de ravir
La force de leur caractère ;

Dans leurs cœurs d'étouffer le germe salutaire
De toute bonne qualité;
D'attenter de leurs mœurs à la simplicité,
Et pour les vains dehors d'un éclat illusoire,
De pervertir en eux ce qui faisait leur gloire.
D'un style sérieux sur cette vérité
On pourrait faire un beau traité;
Mais la gravité doctorale
N'est pas donnée à tous, en prêchant la morale.
Moi donc, par un récit plaisant et sérieux,
Je veux du moins, par une fable
Tâcher de rendre à tous les yeux
Cette vérité bien palpable.

Un bonhomme de villageois,
Comme il en est partout, trouve un ducat à terre;
Mais il était malpropre et souillé de poussière.
De gros-sous toutefois
On offre au paysan une poignée entière,
Pour l'échange de ce ducat.
Patience, dit-il, j'en aurai bien le double.
Je veux lui donner de l'éclat.
Il en vaudra bien plus, quand il sera moins trouble.
Et sous peu, je l'espère, on va se l'arracher.
De le vendre au plus cher on ne peut m'empêcher.
Notre homme aussitôt prend du sable,
Et de la craie et du gravier,
Pile une brique en son mortier,
Et le voilà, d'un air capable,
De travailler au mieux se mettant en état.

D'abord dans sa poudre de brique
A polir son ducat
De tout le poids du corps notre rustaut s'applique,
Puis il en vient au sable, et puis dans le gravier
Le ducat crie et fait transpirer l'ouvrier.
Au gré du paysan enfin la pièce brille,
Elle avait tout le jeu d'un charbon embrasé,
D'un vif éclat elle pétille;
Mais le pauvre ducat était si bien usé
Qu'il perdit de son prix, grâce à notre imbécille.

V.

Les Athées.

A la honte jadis des peuples de la terre,
On en vit un, dit-on, que l'endurcissement,
L'impiété, l'aveuglement
Rendirent assez téméraire
Pour oser, bravant leur colère,
Se soulever contre les dieux.
De ce peuple irréligieux
Mille bandes audacieuses,
De la rebellion arborant le drapeau,
Elèvent vers le ciel leurs voix séditieuses,
Et d'une guerre impie allumant le flambeau,
Les insensés déjà vont ouvrir la campagne;
L'arc, les flèches, la fronde en leurs parjures mains
Doivent favoriser leurs criminels desseins,

Et la séduction, vigilante compagne
D'instigateurs présomptueux,
Va partout de la foule attisant la furie.
Leurs cris osent taxer tout le conseil des cieux
Et de rigueur et de folie.
Il faut, disent-ils, que les dieux
Soient livrés au sommeil, ou bien c'est l'ineptie
Qui gouverne le monde, et sans plus de façons,
De les morigéner l'époque est arrivée.
Est-il donc mal-aisé, de la hauteur des monts,
De lapider les dieux? Et la route trouvée,
De nos flèches l'Olympe est aussitôt criblé.
De cet horrible excès d'audace,
De blasphêmes et de menace,
Tout l'Olympe même troublé
De Jupiter, avec instance,
Pour prévenir quelque malheur,
Invoque la toute-puissance
Contre l'esprit conspirateur;
Et le conseil des dieux, à cet affreux spectacle,
Fut d'avis qu'il faudrait, pour confondre l'erreur,
La réduire par la terreur,
En faisant éclater quelque faible miracle,
Dont l'orgueil des pervers pût être châtié,
Par exemple, un déluge, un tremblement de terre,
Qui serait précédé des éclats du tonnerre,
Ou de pierres enfin, sans la moindre pitié,
En faisant pleuvoir une grèle.
Attendons,— froidement dit le maître des Dieux,
S'ils s'obstinent, le mal retombera sur eux;

Mais voilà que, lancé par la foule rebelle,
De flèches un nuage, obscurcissant les airs,
Précède avec fracas un nuage de pierres,
Qui retombant sur eux, porte à ces réfractaires
La terreur et la mort sous mille aspects divers.

De l'irréligion les suites sont amères !
Peuples de l'univers, craignez l'impiété
De vos prétendus philosophes !
Gardez-vous d'insulter à la divinité.
Leur esprit, ennemi de toute vérité,
Aux plus funestes catastrophes
Ne pourrait que vous exposer ;
Oui, tous les traits qu'au ciel lancent les téméraires
Deviendront autant de tonnerres,
Dont ils se verront écraser.

VI.

Le Singe et les Lunettes.

D'un singe vieillissant la vue enfin faiblit ;
Mais ayant appris que de l'homme
Cet accident n'était en somme
De ses maux que le plus petit,
Les lunettes rendant la vue alors parfaite,
D'une demi-douzaine il fit bientôt emplette.
Il les tourne de-ci, de-là,

Se les applique au crâne et dit : ce n'est pas ça.
Il les place à sa queue, il les lèche, il les flaire,
Sa vue, hélas ! n'en devient pas plus claire.
Foi de singe, dit-il, il faut être hébété,
Pour s'en fier à l'homme et croire à ses sornettes !
Que ne m'avait-on pas conté sur ses lunettes !
Les lunettes, en vérité,
N'ont pas un grain d'utilité.
Dans son chagrin, de dépit sur la pierre
Il lance celles qu'il tenait ;
Si juste le drôle visait,
Qu'en mille éclats il fit étinceler le verre.

Par malheur il en est ainsi chez les humains ;
De quelque utilité que puisse être une chose,
Nous la méconnaissons, ou l'ignorant en glose,
Et le mérite doit trembler sur ses destins,
Quand sur cet ignorant quelque crédit repose.

VII.

Le Trigame.

Certain gaillard peu scrupuleux
Du vivant de sa femme en épouse encor deux.
Jusques au souverain le bruit de ce scandale
En peu de tems parvint. Le prince sur ce cas
Etait, dit-on, sévère ; il ne badinait pas.

Sans grâce il fait juger notre Sardanapale.
Pour punir le triple épouseur,
Il ordonne qu'on imagine
Le tourment le plus propre à frapper de terreur
Tous ceux dont l'humeur libertine
Pourrait se faire un jeu d'un abus si fatal ;
Et si, pour ménager ce coquin déloyal,
Je m'aperçois, dit-il, de quelques subterfuges,
Au milieu de leur tribunal,
Je fais pendre aussitôt les juges.
Pour ces messieurs ceci n'avait rien de plaisant ;
On conçoit que la peur les saisit à l'instant.
Pendant trois jours entiers, l'esprit à la torture,
Les juges ne savaient quel supplice trouver.
Il en est des milliers, mais pas un de nature
A retenir du mal. C'est ce que peut prouver
Des fastes de Thémis la triste connaissance.
En les aidant, le ciel voulut bien les sauver.
On ordonne qu'à l'audience
Le criminel soit amené,
Pour lui déclarer la sentence,
Par laquelle il est condamné,
Comme ayant épousé, contre la conscience,
Jusqu'à trois femmes à la fois,
A les garder toutes les trois.
Le peuple entier, frappé d'une telle indulgence,
Voyait déjà du prince éclater le courroux,
Et les juges en corps traînés à la potence ;
Cependant ils se trompaient tous.
Deux ou trois jours après, sans pitié de son âme,

Notre libertin se pendit.
Au pays cet arrêt tant d'effroi répandit,
Qu'on ne fut plus tenté d'y devenir trigame.

VIII.

Le Lion et la Panthère.

Pour des bois en litige, ou bien quelque vallon,
Peut-être une tanière, autrefois le lion
Avec ardeur soutint contre dame panthère
Une longue et cruelle guerre.
Par des ministres de bon choix
La discussion de leurs droits
Aurait pu terminer l'affaire;
Mais quand on se croit le plus fort,
A cet égard notre judiciaire
Le plus souvent n'est pas bien claire.
Alors le faible a toujours tort;
Pour en démontrer l'évidence,
Le plus sûr droit nous semble être *le droit canon.*
A guerroyer, même un lion
Finit par perdre patience,
Et sa griffe par s'émousser.
Nos héros de lutter voulurent donc cesser,
Pour s'arranger sans réticence;
On fit trève. Plus de combat.
Un bon congrès devait discuter la querelle,
Et signer, comme on dit, une paix éternelle,

Jusqu'à nouveau débat.
—Nous, dit au fier lion la maligne panthère,
Ne ferions-nous pas beaucoup mieux
De nommer au plutôt, pour terminer la guerre,
Chacun notre ministre, et de laisser tous deux
Régler le différend à leur judiciaire;
Moi, par exemple ici, je nommerais le chat;
C'est un mince sujet, il n'est pas grand juriste;
Mais pour la conscience, ah! c'est un rigoriste.
A ton choix donnant plus d'éclat,
Toi, tu pourrais nommer...comme qui dirait l'âne.
Sans vanter ici son organe,
Il est d'un très haut rang, et n'a pas son égal.
Oh! tu peux t'en vanter, c'est un rare animal!
Je te le dis en confidence,
Je ne sais si ta cour, ou si ton conseil vaut
Son sabot.
Donne-lui donc ta confiance;
Que son travail avec mon bonhomme de chat,
Pour terminer notre débat,
Soit notre ultimatum. — Sa majesté lionne
Accepte sans aucun retard;
Mais nullement dans le panneau ne donne.
Bien loin de nommer l'âne, elle nomme un renard,
En disant à part soi: (certe, elle avait du monde
Une connaissance profonde.)
Tout être que nous vient vanter notre ennemi,
On peut le parier, n'est pas sot à-demi.

IX.

Le grand Seigneur et le Philosophe.

Voulant utiliser un moment de loisir,
Un grand causait avec un sage
Sur maint et maint sujet, au gré de leur désir.
Tout-à-coup il lui dit : Vous avez l'avantage
De connaître le monde, et même dans les cœurs,
Comme en un livre, on dit que votre esprit sait lire.
Sur un abus, qu'on voit chez nous ainsi qu'ailleurs,
Ne pourriez-vous donc pas m'instruire ?
C'est une trame dont je veux trouver le fil.
— Et de quoi, Monsieur, s'agit-il ?
— Quelque établissement qu'on fasse
De magistrats ou de savans,
Pourquoi sont-ce les ignorans
Qui les premiers y prennent place ?
Contre l'esprit usurpateur
N'est-il donc aucun antidote,
Dont pour raison je prendrais note ?
—Aucun, répond le sage au grand seigneur.
Je vous le dis en confidence,
Des établissemens il en est, je le crois,
Comme de nos maisons de bois (2).
Je le sais, par expérience ;
J'en ai fait bâtir une ; eh bien, en conscience,
Les maîtres n'étaient pas entrés,
Que déjà les grillons s'en étaient emparés.

———

X.

Le Partage.

D'une même maison et d'un même comptoir,
En commun, des marchands étaient propriétaires.
Ayant déjà gagné des monts d'or, aux affaires
Chacun veut renoncer. On se met en devoir,
Sans tarder davantage,
De régler les profits pour faire le partage ;
Mais quel partage, hélas ! a-t-on fait sans débat ?
Pour les fonds et les marchandises
Voilà du bruit et de l'éclat ;
Faisant échange de sottises,
Nos honnêtes marchands pestaient, se démenaient,
Criaient, juraient, se déchaînaient.
Soudain l'un d'eux aux autres crie :
La maison brûle ! au feu ! courez à l'incendie !
Nous ferons nos comptes après.
Il est bon, celui-là, répond alors un autre,
En jurant à l'excès,
Je veux mon bien, ainsi que vous voulez le vôtre.
(Quand on dispute ; on n'en finit jamais.)
— Et mon millier de francs, je l'aurai, je l'espère.
L'incendie est une autre affaire,
Non, je ne bouge pas.—Et moi, les six cents francs
Qu'il me revient ! sans eux je ne sors de céans ;
Le compte en est bien clair, crie encore un troisième,
En proférant force blasphême.

—Non, non, à quel propos? à quoi bon, et pourquoi?
Non, je n'y consens pas.—Ni moi,—ni moi, ni moi.
Au milieu de tout ce vacarme,
Le feu chez eux faisait de rapides progrès,
Sans leur causer la moindre allarme.
Qu'arriva-t-il? le feu termina le procès;
Tandis que l'intérêt tapage et se gendarme,
L'incendie eut beau jeu, tout périt, corps et biens.

Souvent aux intérêts de plus haute importance
On est indifférent, pour ne penser qu'aux siens;
De la chose publique on voit la décadence,
Quand un commun effort à combattre le mal
Aurait pu prévenir le malheur général.

XI.

Le Tonneau.

Pour deux jours un quidam vint prier son compère
De vouloir bien lui prêter un tonneau.
Obliger ses amis, c'est se faire un cadeau,
Et de plus un tonneau ne peut être une affaire;
Mais s'il avait parlé d'argent,
Le cas eût été différent;
Il n'est pas d'amitié qui tienne,
Et d'un refus tout net on peut chanter l'antienne.
Le tonneau, sans difficulté
A l'emprunteur fut donc prêté;

Mais bientôt de retour, ainsi qu'à l'ordinaire
Pour l'eau que l'on devait puiser à la rivière,
Il fut remis à son emploi.
Jusqu'ici tout est bien ; mais en voici d'une autre !
Ah certes, l'emprunteur était un bon apôtre !
Le tonneau, qui naguère était de franc aloi,
D'une étrange métamorphose
Offrait à l'odorat le dégoûtant venin.
Il fut évident que la cause
En provenait du brandevin.
Si bien que le tonneau d'une affreuse manière,
En deux jours en avait contracté le poison.
On n'y pouvait rien mettre, aussitôt la boisson
Les vivres mêmes, tout, grâce au tour du compère,
N'était bon qu'à jeter aux chiens.
Pendant plus de six mois, notre propriétaire
A le purifier épuisa ses moyens,
Rien au monde n'y pouvait faire ;
Et l'air et l'eau tout fut en vain.
Donc, le tonneau toujours sentant le brandevin,
Force lui fut de s'en défaire.

De cette fable, vous, parens,
N'oubliez pas quel est le sens.
Sur des principes faux la jeunesse enseignée
A beau dire et beau faire, elle en reste imprégnée,
Et comme le disait le bon Henri-le-Grand,
La caque, mes amis, sent toujours le hareng.

XII.

Les Passans et les Chiens.

Un jour, deux amis sur le soir,
Marchaient tout en causant d'affaire.
Voici que se glissant sous la porte-cochère,
Un chien de cour leur vient disputer le trottoir,
Des yeux, des dents leur déclarer la guerre,
Et de ses aboîmens étourdir nos passans.
En arrive un deuxième,
En survient un troisième
Enfin tant il en vint de côtés différens,
Qu'on en aurait au moins compté la cinquantaine;
La rue en était presque pleine.
L'un de nos deux passans se saisit d'un caillou:
Eh mon cher, à quoi bon, lui dit son camarade,
Une vaine fanfaronade?
Vraiment il faudrait être fou,
Pour penser que par-là tu vas en être quitte,
Ce n'est pas, mon ami, le cas de guerroyer,
Arrête-t-on des chiens qui veulent aboyer?
D'autant, mon cher, on les excite;
Laisse-les et filons bien vîte;
Mieux que toi, moi, je les connais.
De cet avis prudent et sage
Bientôt ils virent les effets:
Car de ces chiens qui faisaient rage,

Depuis les grands jusqu'aux roquets,
Trente pas ont suffi pour dissiper la bande,
Et les rendre aussitôt muets.

Insensibles et sourds à toute réprimande,
Les envieux ainsi ne font que clabauder;
Passez votre chemin, vous les verrez céder.

XIII.

Le Loup fourvoyé.

Rôdant la nuit, un loup dans une bergerie
Croyait s'être glissé, mais son étourderie
D'une meute l'avait approché par erreur.
Dans la loge des chiens s'élève une rumeur
Qui fait mettre sur pieds la chasse tout entière.
Sentant le loup, les chiens de leur ardeur guerrière
Font retentir l'enclos, y portent la terreur.
Au voleur! au loup! camarades,
Vont criant les valets.
Tout est en l'air; on ferme et portes et guichets;
C'était la nuit des barricades,
Un véritable enfer. L'un s'arme d'un gourdin,
Un autre d'un fusil. — Vîte de la lumière!
On se hâte, on revient, on en apporte enfin.
Que voit-on? notre loup blotti sur le derrière,
Se serrant dans un coin, le poil tout hérissé
Et menaçant des dents; ses yeux, brillant de rage,

Pour sortir du danger dont il est menacé,
Auraient bien desiré tout livrer au carnage ;
Mais voyant qu'il n'est pas en face de brebis,
Qu'il fallait à la fin répondre
Des forfaits qu'il avait commis,
Et dont trop aisément on pouvait le confondre,
Le matois voulut composer :
Eh mes amis, dit-il, à quoi bon cet esclandre ?
Veuillez un seul instant m'entendre ;
Comme ancien allié, je viens vous proposer
La paix ; mais d'un cartel je n'ai pas la pensée ;
En la consolidant par un traité nouveau,
Oublions pour toujours notre haine passée.
Non seulement jamais troupeau,
Chez vous dorénavant, n'aura plus à se plaindre
De mon appétit carnassier ;
Mais en moi vos brebis auront un chevalier
Qui, pour les protéger, saura se faire craindre.
Je jure, foi de loup, que je .... Mais un piqueur
L'interrompant d'un air moqueur,
— Ecoute-donc, voisin, dit-il, si d'un poil fauve
Dame nature t'a pourvu,
Tu vois que je grisonne et suis même un peu chauve,
Ainsi l'instinct des loups doit m'être bien connu,
Jamais donc avec eux je ne finis la guerre,
Qu'après avoir conquis leurs peaux.
Et notre chasseur, à ces mots,
Vous lâche contre lui la meute tout entière.

XIV.

Le Fableur.

D'un long voyage de retour,
Un gentilhomme, il se peut même un prince,
Avec un sien ami, de la même province,
Dans la campagne à pied se promenait un jour,
Sur ses courses faisant mensonge sur mensonge,
Lui contant fièrement tout ce qu'il avait vu,
Tout ce qu'il n'avait qu'apperçu,
Ou ce qu'il n'avait vu qu'en songe.
— De pareilles choses, je crois,
Ne se rencontrent qu'une fois.
Ah! vive l'étranger, mon cher, pour l'existence!
D'avec votre pays grande est la différence!
Ici l'on brûle, ou bien on meurt de froid,
Le soleil vous aveugle, ou bien l'on n'y voit goutte;
Mais dans ces pays-là, sans mentir, on se croit
Dans un vrai paradis. Quand j'y pense, je goûte
Un plaisir qui, d'honneur, me pénètre les sens.
On n'a pas besoin, là, de toutes vos fourrures;
De la vie on n'entend parler de nuits obscures,
Pour éclairer, jamais on ne prend de mesures.
L'année entière n'est qu'un éternel printems.
Encor mieux, je te dirai même
Que jamais on n'y plante, et jamais on n'y sème.
Pourtant tu ne pourrais contempler sans plaisir

Ce que l'on y voit croître, et ce qu'on voit mûrir.
A Rome, par exemple, ah bon Dieu, quel concombre
(Non, je n'en reviens pas) me vint frapper les yeux!
C'était une montagne, il était monstrueux!
Je crois qu'un éléphant s'y serait mis à l'ombre.
—De quoi t'étonnes-tu si fort,
Répond l'ami, le monde est rempli de merveilles;
Il en est partout de pareilles.
On ne veut pas les voir, et voilà notre tort.
Tout en marchant, aussi nous en allons voir une
Dont jamais dans aucun pays
Tu ne vis le pendant, tant elle est peu commune.
Comme toi je prétends soutenir mon avis.
Vois-tu là-bas ce pont flottant sur la rivière?
La route nous y mène, eh bien, il te parait
Peut-être un pont tout ordinaire;
Tu te trompes, c'est qu'en effet
D'une propriété toute particulière,
Et dont je connais plus d'un fait,
Ce pont, ce même pont nous offre le spectacle.
Vraiment cela tient du miracle.
Jamais menteur ne peut en toiser la moitié,
Qu'il n'en soit sitôt châtié;
Soudain sous lui le pont s'entr'ouvre,
Le menteur tombe et l'eau vous le recouvre.
C'est, j'en conviens, un très singulier cas,
Il n'en est pas moins vrai, c'est moi qui te l'assure.
D'ailleurs, quiconque ne ment pas
Peut, s'il lui semble bon, le passer en voiture.
— Et du fleuve, dis-moi, quelle est la profondeur,

D'un air déconcerté demanda le hableur ?
—Mais passable. Ainsi donc, tu vois, mon cher, qu'en somme
On peut trouver partout de ces merveilles-là.
—Oui; cependant ce concombre qu'à Rome
Ma stupeur contempla,
Quoique d'une grosseur . . —Voudrais-tu te dédire ?
Tel que tu viens de le décrire,
C'était une montagne . . . —Une montagne, non ;
Mais il était au moins gros comme une maison.
— Certes, mon ami, ton histoire
Est un peu difficile à croire.
Soit enfin ; ton concombre est vraiment surprenant,
Mais mon pont, conviens-en, n'est pas moins étonnant ;
Nous y voilà bientôt, et tout en le passant,
Je pourrai t'en conter des nouvelles bien tristes.
Sans même aller plus loin,
(Toute la ville en fut témoin,)
Un tailleur et deux journalistes
Au pont ce printems même ont payé le tribut.
Te démentir n'est pas mon but,
Ton concombre est de même une grande merveille,
S'il est bien vrai qu'il soit gros comme une maison.
—Merveille! pas si grande, en se grattant l'oreille,
Répond notre hableur; en voici la raison :
Il faut te mettre au fait des choses ;
C'est une erreur, si tu supposes
Qu'en tout pays chaque maison
Soit aussi grande que les nôtres.
A Rome, par exemple, et sans parler des autres,

Quelles maisons, grands dieux !
A peine est-il place pour deux.
A s'y tenir debout il faudrait de l'adresse,
Et deux hommes assis y seraient sous la presse.
—Soit, conviens cependant que, sans pécher, je peux
Admirer un concombre où l'on peut tenir deux.
Mais que dis-tu d'un pont où menteur ne peut faire
Cinq pas sans être sûr de boire à la rivière ?
Ton concombre est unique, et dire le contraire....
— A propos, interrompt le hableur intrigué,
Pourquoi passer le pont? allons chercher un gué.

XV.

Le Ruisseau.

Languissamment couché sur les bords d'un ruisseau,
Un berger exhalait une douleur amère ;
Depuis peu, son plus cher agneau
Avait péri dans la rivière.
Le sensible ruisseau, qui l'avait entendu,
Contre elle dans ce sens murmura sa colère :
Rivière insatiable, hélas ! que dirais-tu,
Si ton eau devenant claire comme la mienne,
On pouvait, au fond de la tienne,
Découvrir parmi ton limon,
Outre le genre de tes crimes,
Le nombre affreux de tes victimes?

Tu creuserais alors la terre avec raison,
Pour t'y cacher de honte au fond de ses abymes.
Si le sort m'eût donné tes abondantes eaux,
J'aurais été, je te l'assure,
Un ornement dans la nature,
Et n'aurais pas lésé les moindres animaux.
Respectant la chaumière et les riants bocages,
Mes eaux, avec prudence, eussent toujours coulé;
Jamais elles n'auraient foulé
Les richesses d'aucuns rivages;
J'en aurais rafraîchi les prés et les vallons,
Et tous m'eussent comblé de bénédictions;
Le bonheur eût partout signalé mon passage,
La moindre feuille enfin, tout m'aurait été cher;
Et m'abstenant toujours du plus léger outrage,
J'aurais roulé mon eau jusqu'au sein de la mer,
Irréprochable et pure ainsi qu'une Naïade. —
Ici notre ruisseau termina son discours.
Sincère était son algarade.
A peine cependant se passa-t-il huit jours,
Que précurseur du plus affreux orage,
Sur un des monts voisins vint crever un nuage.
Bientôt on voit le sensible ruisseau
Si pauvre et si calme naguère,
En richesse égaler les eaux de la rivière,
Et ses beaux sentimens s'en aller à vau-l'eau.
Il roule, en mugissant, une eau trouble et sauvage,
Il déborde, et partout va portant le ravage,
Il bouillonne, il rugit. Du courroux de ses flots
Nait et tourne une écume immonde;

Il répand en tous lieux une terreur profonde.
Le chêne centenaire est miné par ses eaux,
Il tombe—son fracas fait tonner les échos,
Et le Berger lui-même auquel la bienveillance
Avait, de l'intérêt prodigué l'éloquence,
Dans les flots trouva son tombeau,
Avec tout son troupeau.
De la pauvre chaumière il ne resta pas trace;
On en aurait en vain cherché la place.

Nous voyons maint et maint ruisseau,
Dont l'onde calme et toujours pure
Nous charme de son doux murmure,
Parce qu'ils n'ont qu'un filet d'eau.

XVI.

Le Renard et la Marmotte.

Où cours-tu donc ainsi, sans détourner les yeux,
Au renard son compère, un jour, dit la marmotte?
— Ah! ne m'en parle pas, ma bonne, c'est affreux!
Jamais plus à propos de botte
On ne fit un affront; je me vois dépouiller,
Pour avoir vendu la justice.
Tu sais bien qu'en un poulailler
J'étais juge; mais quel supplice!
J'y perdais la santé, j'y perdais le repos;
Je ne pouvais, le jour, achever mes morceaux,

Ni mon somme, la nuit. Toujours soucis nouveaux!
Et pourtant à la calomnie
Pour cela l'on me sacrifie.
La calomnie ! . . . hélas ! qui pourrait se vanter,
Ma bonne, d'être net, si l'on veut l'écouter ?
Moi, vendre la justice !
Aurais-je la fièvre au cerveau ?
Vis-tu jamais en moi d'un si coupable vice,
Penses-y bien, le moindre indice ?
Non, mais parfois j'ai vu, dit l'autre au fripponneau,
Plus d'une plume à ton museau.

Coupable d'un tel artifice,
Tel soupire souvent, d'une charge pourvu,
Comme s'il en était à son dernier écu.
Sa chère épouse et lui n'ont ni denier ni maille,
Tout le monde le sait, et peut-être on en raille ;
Patience ; sous peu d'un joli petit bien
Le voilà possesseur ; puis d'une maisonnette
Il fait encor l'achat ; mais d'après la recette,
Puisque de rien l'on ne fait rien,
La dépense du sieur ne m'a pas l'air bien nette.
Ça ne se prouve pas en face du barreau,
Mais je prétends qu'il a... des plumes au museau.

XVII.

Le Lièvre à la Chasse.

Rassemblés en grand nombre, un jour les animaux
A la chasse, sans trop de peine,
Prirent un ours. A l'instant nos héros
S'en vont, en triomphant, l'étrangler dans la plaine,
Pour qu'à son gré chacun pût en faire sa part.
Pendant qu'on y procède, ô surprise, ô merveille!
Voilà qu'un plaisant égrillard,
Un lièvre, approche l'ours, et lui tire à l'oreille.
Bah! lui dit-on, par quel hasard
Ici veux-tu bien prendre place?
Personne ne t'a vu, ce nous semble, à la chasse?
Que dites-vous, amis, leur répond notre intrus,
Sans en paraître plus confus:
Qui l'a chassé du bois? et qui prit donc la peine
De lui donner l'allarme, et jusque vers la plaine
Sut à votre merci vous livrer le cher ours?
N'est-ce pas moi qui l'eus toujours,
Et vous procurai cette aubaine? —
Voilà ce qui s'appelle être bien impudent!
De sa jactance sans pareille
L'excès était trop évident;
Mais comme aux animaux il parut très plaisant,
A l'ours on lui laissa tirer son bout d'oreille.

Chez nous des fanfarons on se rit à l'écart;
Mais souvent au partage ils attrappent leur part.

XVIII.

L'Aigle et l'Abeille.

Heureux est le mortel qui peut de ses travaux,
Dans un rang élevé, parcourir la carrière;
Il puise dans les yeux attentifs de la terre
Une force nouvelle et des succès nouveaux;
Mais que de droits aussi n'a-t-il pas à l'estime,
Celui qui dérobant le zèle qui l'anime
Dans une noble obscurité,
Se consacre à l'étude avec activité!
Sur le prestige de la gloire
Ne fonde pas ses solides travaux,
N'attend pas des honneurs l'aiguillon illusoire,
Pour sacrifier son repos;
Et qui, sans intérêt, dans sa pensée unique
Embrasse avec ardeur l'utilité publique!
D'un apologue ici j'en ferai l'à-propos.

Un aigle voyant une abeille
S'agiter autour d'une fleur,
Pauvrette, lui dit-il, avec un ton moqueur,
De ton travail on s'émerveille
Et pourtant tu me fais pitié.
De vos rayons de miel le mol échaffaudage,
En un été par vous à peine édifié,
N'est-il pas le pénible ouvrage

D'un tas de martyrs comme toi,
De milliers et milliers d'abeilles?
Néanmoins toutes vos merveilles
De qui, ma bonne, dis-le moi,
Deviendront-elles le partage?
Soyons ici de bonne foi :
A vos rares travaux qui viendra rendre hommage?
Oui, je l'avoue, il faut qu'on ait bien du courage
Pour se sacrifier en vain ;
Pour que toute la vie à travailler s'écoule,
Quand de son dévoûment on est sûr que la fin
C'est de mourir obscur, confondu dans la foule.
Que de ton sort le mien, ma bonne, est différent!
Quand avec bruit porté sur les ailes du vent,
Je m'élève au sein des nuages,
Dans la vaste contrée où naissent les orages,
J'envahis l'empire des airs ;
Partout la terreur me précède,
Et tout oiseau craindrait de se donner les airs
De voler près de moi. Tout fuit et tout me cède.
A pas précipités désertant le côteau,
Le berger court veiller auprès de son troupeau ;
Même le daim, pour éviter ma vue,
Cache sa jalousie au fond de sa forêt.
— Honneur à toi! gloire te soit rendue,
Lui répondit l'abeille avec respect ;
A l'abri du destin contraire,
Que le maître des dieux te soit toujours prospère!
C'est vraiment mon plus doux souhait ;
Mais moi, le bien commun, voilà ma destinée,

C'est pour y travailler que toute abeille est née.
Mon miel dans les rayons ne se distingue en rien ;
Mais j'aime d'y savoir une goutte du mien.

XIX.

Le Brochet et le Chat.

C'est une bien fâcheuse chose
Que l'étrange métamorphose
D'un cordonnier qui veut trancher du pâtissier,
Ou bien quand celui-ci veut être cordonnier ;
Le moyen alors, je vous prie,
Que tout n'aille pas à rebours ;
De plus on remarque toujours
Qu'à la ridicule manie
De vouloir parfois s'ingérer
D'un métier qui n'est pas le nôtre,
On joint le tort de s'y montrer
Plus opiniâtre qu'un autre.
Un sot en pareil cas aime mieux tout brouiller,
Au risque sans pitié de se faire railler,
Plutôt que d'avoir la *faiblesse*
De consulter d'autrui l'esprit et la sagesse.

Certain brochet, un jour, voulut changer d'état,
Et tâter du métier de chat.
Je ne sais si la fantaisie
Fut en lui l'œuvre du démon

Qui fait naître la jalousie,
Ou si ce fut le dégoût du poisson ;
Le fait est qu'il alla solliciter la grâce,
Auprès de Rominagrobis,
De vouloir bien le mener à la chasse,
Pour l'aider, lui dit-il, à gober les souris.
—Mais sais-tu bien à quoi tu t'exposes, compère ?
Prends-garde de te fourvoyer,
Entends-tu rien à notre affaire ?
On dit avec raison que chacun son métier,
Les vaches seront bien gardées.
— Je comprends bien ce que tu dis,
Lui répond le brochet, et d'après tes idées,
Il semble que jamais je n'ai vu de souris.
Sans me vanter, j'ai pris même plus d'une perche.
Allons, à la faveur du sort
Qui se refuse a toujours tort ;
Et les voilà tous deux à la recherche.
Le chat, après s'être gorgé,
De son confrère va demander des nouvelles,
Il le trouve mourant ; les rats avaient rongé
La moitié de sa queue. A ses douleurs mortelles
Il allait succomber ; son compère voyant
Qu'il n'entendait rien à la chasse,
Voulut le remettre à sa place,
Et le traîna dans son étang.
Le maladroit avait mérité sa disgrâce.

Quand un brochet est bien appris,
Il ne s'avise pas de chasser aux souris.

XX.

Le Loup et le Coucou.

Adieu, l'ami, dit un jour certain loup
Au coucou son voisin, je veux sortir de peine.
D'être tranquille ici mon espérance est vaine,
Et les gens et les chiens y sont comme partout.
Chacun a sa marotte, et la paix est la mienne;
Avec des êtres si méchans
Le moyen de l'avoir ! fussiez-vous même un ange,
Il faut bien en venir aux dents.
— Très obligé de la louange.
Voisin, vas-tu bien loin ? quel est l'heureux pays,
Dit la volatile maligne,
Dans lequel ton humeur bénigne
Croit ne trouver que des amis ?
— Dans les forêts de l'heureuse Arcadie
Je me rends tout directement.
Soit dit ici sans flatterie,
Voilà ce qui s'appelle un pays ! on prétend
Que jamais de la guerre on n'y vit les ravages,
Ainsi que des agneaux les hommes y sont doux ;
Les fleuves, de lait seul y baignent leurs rivages,
Enfin c'est l'âge d'or. Autrement que chez vous
On y vit, mon voisin; ce sont autant de frères.
Les chiens, même dit-on, y craindraient d'aboyer,

Loin de mordre ou de guerroyer.
Contre eux les lois sont très sévères.
Conviens que l'on pourrait trouver
Mille douceurs, rien qu'à rêver
La paix dans l'heureuse Arcadie.
Adieu, voisin, et pour la vie.
Sans rancune en ton souvenir
Conserve-moi, je t'en supplie.
Ah ! que je vais bien m'établir !
C'est là que mon cœur va jouir
Des douceurs du repos, de la paix, de l'aisance !
Ce n'est pas comme ici qu'il faut pendant le jour
User de grande vigilance ;
Et la nuit, gare encore à quelque mauvais tour !
Il n'est ici que malveillance.
— Bon voyage donc, mon voisin,
Puisse la fortune te rire !
Mais à-propos, l'ami, revien ;
Je n'ai que deux mots à te dire :
Et ton humeur, dis-moi, tes dents
Sont-elles aussi du voyage ?
Ah ! lui répond le loup, quel mauvais badinage !
Les emporter aussi sans doute je prétends.
— Soit ; je n'en dis pas davantage ;
Mais, mon ami, gare à ta peau !
Souviens-toi de moi, beau museau.

Contre le genre humain les mauvais caractères
Sont les plus prompts à déclamer,
Et même envers les bons ces juges si sévères

S'exposent les premiers à se faire assommer.
Tel, ainsi qu'un Caton, de concorde raisonne,
Qui ne peut vivre avec personne.

XXI.

Le Villageois et son Valet.

Tombons-nous dans quelque danger,
Notre orgueil se rabaisse aux plus humbles prières
Envers qui peut nous dégager;
Mais lorsque les secours ne sont plus nécessaires,
Notre libérateur souvent s'en trouve mal;
Alors autrement on en use,
Et même d'un tort idéal
C'est beaucoup si l'on ne l'accuse.

Un bon vieux paysan, suivi de son valet,
De ses prés, un jour, au village
Vers la brune s'en retournait.
Il passe par un bois touffu, sombre et sauvage,
Et tout-à-coup il fait la rencontre d'un ours.
Avant qu'il eût le tems de crier au secours,
L'animal le renverse, et le tourne et le foule,
En tous sens enfin il le roule,
Cherchant par quel endroit il pourrait l'entamer.
Le vieillard, dont la peur ne saurait s'exprimer,
Croit que c'en est fait de sa vie;

Au valet pourtant il s'écrie :
Mon cher Lucas, mon bon Lucas,
Au secours ! défends-moi, ne m'abandonne pas !
Sa prière ne fut pas vaine;
De sa hache à l'instant le valet se saisit,
Et d'un bras vigoureux, ce nouveau fils d'Alcmène,
Au monstre qui mugit
D'un coup bien asséné fracasse la cervelle,
Et ne bornant pas là son zèle,
D'une fourche de fer il lui perce le flanc :
L'ours abasourdi tombe, et baigné dans son sang,
Rugit, se débat, puis expire.
Sauvé d'un danger si pressant,
Le villageois enfin respire,
Se relève, mais en grondant
Le bon Lucas : — Ah ! quelle maladresse !
Vante-toi bien de ta prouesse,
Dit-il. — De grâce, alors, reprend Lucas,
Qu'ai-je donc fait ? — Qu'as-tu fait, imbécille !
Avec ta fourche, sot, quoi ? ne le vois-tu pas ?
A gâter la fourrure, ah ! tu fus bien habile !

XXII.

Les Chariots.

Avec soin empaillés dans plusieurs chariots,
A la ville un marchand allait vendre ses pots.

A la hauteur d'un mont qu'il avait à descendre,
Il arrête, voulant guider chaque cheval,
Qui tour-à-tour devait attendre.
Le premier donc descend ; le prudent animal
De sa croupe étayant sa charge,
Le chariot de nul côté
Ne pouvait décliner au large.
On eût dit qu'il était porté ;
Tant à le préserver on prenait de mesure ;
Mais d'en haut un jeune cheval,
Qui de son compagnon suivait des yeux l'allure,
Trouvait qu'il s'en tirait fort mal.
A chaque pas nouvelle injure.
— Bravo ! de te vanter on avait bien raison ;
Ah ! c'est vraiment une merveille !
Allons, courage, Phaéton ;
Vit-on jamais une buse pareille !
C'est travailler, cela, de la bonne façon !
Ainsi qu'une écrevisse il remplit sa besogne ;
Peut-on aller plus de travers !
Pas une pierre qu'il n'y cogne !
Encore un choc !.... les pots vont tous être à l'envers !
Allons donc, de la hardiesse !
A droite ! à droite ! quel butor !
C'est un âne ! il bronche sans cesse !
S'il allait en montant, encor ;
Mais il est aisé de descendre ;
Passe du moins s'il faisait nuit ;
Mais en plein jour et quand le soleil luit ;
A le voir, d'enrager je ne puis me défendre !

Eh ! que ne portes-tu plutôt,
Si tu n'en sais pas davantage,
Des sacs au moulin, pauvre sot ?
Bien autrement je vais trémousser le bagage.
Regarde-moi, tu vas le voir rouler ;
On n'aura pas besoin, sois sûr, de m'épauler.
Il dit, et recueillant tout ce qu'il a de force,
Le cou tendu, la tête en bas,
A mouvoir son fardeau notre héros s'efforce ;
Il tire, il tire....il va ; mais par malheur, hélas !
A peine était-il sur la pente,
Que la charge aussitôt, lui froissant les jarrets,
Toujours en déclinant, glisse sur la descente.
Le cheval s'effarouche, et tirant à pleins traits,
Emporté par sa fougue et bouillant de colère,
A droite, à gauche il court, heurtant à chaque pierre;
Enfin de cahots en cahots,
Il tombe en un canal, puis adieu tous les pots.

Que de censeurs ont la même faiblesse !
Tout dans autrui leur parait maladresse.
Feraient-ils mieux ? oh non, assurément;
Vous les verrez le plus souvent,
S'ils mettent la main à l'ouvrage,
Ne faire que du bousillage.

XXIII.

La Soupe à Timothée.

— Eh bien, voisin, mange donc, je t'en prie !
— C'est que, d'honneur, je n'en puis plus.
— Allons, mange toujours, point de cérémonie.
D'une assiettée encor feras-tu le refus ?
— Mais j'en ai mangé trois.— Ah bah ! quelle folie !
Tu vas compter, je crois ; on mange et tout est dit.
Il ne s'agit que d'appétit,
Après cela, grand bien te fasse !
Il n'en faut pas laisser ; cette soupe est des dieux !
C'est cuit à point cela ! quelle graisse ! quels yeux !
On dirait que sur la surface
Nage d'un ambre jaune un coulis odorant.
Encor de ce *sterled*, d'honneur, c'est excellent !
Rien qu'une seule cuillerée?
Ma femme, fais donc les honneurs ;
Tu restes aussi là comme une mijaurée ! —
C'était en ces termes flatteurs
Que l'ami Timothée un jour faisait à table
A son voisin Thomas l'éloge fastueux,
Ou plutôt très fastidieux,
D'une soupe au poisson, peut-être détestable.
Il ne lui donnait pas le tems de respirer,
Et le voisin Thomas suait à grosses gouttes,
De tant de portions craignant de s'empiffrer;

Pour complaire au voisin il les avalait toutes,
Et quoique le cœur lui bondît,
De sa dernière assiette enfin il se défit.
J'aime ça, mon voisin, s'écria Timothée;
Mais je n'aime pas les façons;
Encore un peu, voisin, allons!
Encore une assiettée! —
Tremblant à ce cartel nouveau,
Thomas, en toute diligence,
Saisit sa canne et son chapeau,
Et sans dire bonsoir, vers la porte s'élance,
En jurant désormais d'éviter le panneau.

Heureux est l'écrivain qui reçut en partage
D'un talent distingué le brillant avantage;
Mais si de trop écrire il avait le travers,
De sa prose bientôt, ainsi que de ses vers
Du public il verrait l'oreille dégoûtée,
Et ce serait alors la soupe à Timothée.

XXIV.

L'Amitié des Chiens.

Sous la fenêtre, auprès d'une cuisine,
Deux chiens, d'humeur un peu chagrine,
Couchés l'un près de l'autre, au soleil se chauffaient.
Ils auraient fait bien mieux, si gaîment ils s'étaient,

Au lieu de se faire la mine,
Apostés à la porte à garder la maison;
Mais ils étaient repus, et de l'opinion
Que tout chien qui se pique un peu de savoir vivre,
Ne doit pas le jour aboyer;
N'ayant donc personne à poursuivre,
Ils se mirent alors, pour se désennuyer,
A raisonner à l'aveuglette
Sur tout ce qui leur vint en tête;
Sur le bien, sur le mal, leur service de chiens,
Enfin sur l'amitié. Brifaut, je le soutiens,
Point de félicité, dit Mouflard, plus parfaite
Que de posséder un ami,
D'éprouver près de lui la douce sympathie
De deux cœurs bien unis; de ne pouvoir sans lui
Ni manger, ni dormir; un ami s'étudie
A braver les dangers, pour sauver votre vie;
Prompt à lui prêter votre appui,
Vous défendez la sienne; en leur sollicitude,
Ces amis sont heureux de pouvoir se servir;
Tous deux de se faire plaisir
Le jour, la nuit, ils se font une étude.
Entr'eux le cœur jamais ne se trouve en défaut;
Et le bonheur de l'un fait le bonheur de l'autre.
— Ah! si tu le voulais, Brifaut,
Cette félicité serait aussi la nôtre.
Soyons amis ainsi, comme un songe aussitôt
Le tems s'écoulerait. . . . Oh! qu'à cela ne tienne,
Répond le commensal; d'ailleurs, mon cher Mouflard,
Depuis long-tems je ne vois qu'avec peine,

A te parler ici sans fard,
Que nous, hôtes heureux d'une même cuisine,
Nous ne puissions passer un jour,
Sans en venir aux dents, ou nous faire la mine.
A quel propos enfin? disons-le sans détour;
N'avons-nous pas ici bon logis, bonne table,
Grâce aux maîtres de la maison?
C'est de gaîté de cœur vouloir être coupable,
C'est se couvrir de honte et manquer de raison.
Pour l'amitié les chiens, depuis long-tems, dit-on,
Etaient cités; pourtant, à l'exemple des hommes,
Ce sentiment, chez nous, tous autant que nous sommes,
Sans pudeur se met en oubli.
— Eh bien, reprit Mouflard, devenons le modèle,
A commencer dès aujourd'hui,
D'une amitié sincère et mutuelle.
Allons, ami, tiens, touche là,
Pour gage donne-moi la patte.
Volontiers, dit Brifaut, j'y consens, la voilà. —
Aussitôt leur tendresse en vifs transports éclate,
Et les amis de s'embrasser,
Les amis de se caresser;
De joie, ils ne savaient, se donnant l'accolade,
A qui se comparer; c'était: mon cher Pylade!
C'etait: mon tendre Oreste! allons, plus de débats,
Plus de haine, plus de combats,
Plus de méchanceté, même plus de dispute.
Voilà qu'au beau milieu de cette tendre lutte,
Lancé de la fenêtre, un os vient à frapper
Entre Oreste et Pylade; alors, pour le happer,

D'un saut les bons amis sur l'os se précipitent.
Adieu les beaux projets, adieu tout bon accord.
Nos tendres champions grincent des dents, s'irritent;
Oreste mord Pylade et Pylade le mord;
Des flocons de leur poil dans les airs se balancent.
A la hâte s'armant d'un seau,
Pour séparer les chiens, les marmitons s'élancent;
Cependant on n'en vint à bout qu'à force d'eau.

On peut bien assurer, sans s'exposer au blâme,
Que de pareils amis tous les pays sont pleins.
Ecoutez-les, ils n'ont et qu'un cœur et qu'une âme,
Mais jetez-leur un os, ils sont pis que ces chiens.

FIN DU LIVRE SECOND.

FABLES.

LIVRE TROISIÈME.

I.

La Fortune et le Mendiant.

Possesseur pour tout bien d'une besace usée,
De porte en porte, un malheureux
Mendiait, d'un ton douloureux,
Une aumône souvent de ses pleurs arrosée.
L'infortune nous rend verbeux;
En déplorant son indigence,
Il se disait : cependant que de gens
Habitent des palais, nagent dans l'abondance,
Et ne sont pas encor contens !
Dans la mollesse et l'opulence
Ils dorment sur des monceaux d'or;
Mais, pour vouloir toujours augmenter leur trésor,

D'une ruine irréparable
Le ciel souvent punit leur soif insatiable.
De cette triste vérité
Ne vois-je pas d'ici l'exemple ?
De ce palais que je contemple,
Pour son luxe, jadis, le maître était cité.
Au commerce il devait une immense richesse,
Content, il eût dû s'arrêter ;
Et tranquillisant sa vieillesse,
Remettre son négoce, heureux de le quitter ;
Mais il en voulut davantage ;
Il expédie, au printems, des vaisseaux,
Il attend des monts d'or ; ses vaisseaux font naufrage,
Et son or est au fond des eaux.
Tourmenté de regrets, la misère le ronge,
Et son bonheur passé pour lui n'est plus qu'un songe.
Dans les fermes un autre acquit un million ;
C'était trop peu, dit-il, il en voulut le double.
De dettes accablé, dans son compte il se trouble,
Et bientôt il perdit jusqu'au dernier doublon.
Bref, on pourrait citer mille exemples semblables.
Que n'étaient-ils discrets ? et jamais plaignit-on
Tous ceux qui, de bon gré, deviennent misérables ?
La fortune dans ce moment
Au pauvre, par ces mots, annonça sa présence :
— Ecoute, mon ami, profite de l'instant ;
Depuis long-tems je veux te donner assistance ;
Je viens de ramasser un monceau de ducats,
Tends-moi donc ta besace,
De t'enrichir voici le cas ;

Mais il faut d'abord que je fasse
Une seule condition;
Pour cela j'ai quelque raison.
Ecoute-moi donc bien, de grâce:
Dans ton sac ce qui tombera
Sera de l'or, mais s'il en tombe à terre,
Cet or aussitôt deviendra,
Au lieu d'un pur métal, une vile poussière.
Ainsi sois bien en garde. Un homme prévenu,
Tu le sais, en vaut deux; je dois encor te dire
Qu'il faut que le traité soit strictement tenu.
L'ordre m'en est donné, c'est à toi d'y souscrire.
Ton bissac est bien vieux, ne le charge pas trop,
Pour qu'il résiste à son dépôt. —
Le mendiant, ne se sentant pas d'aise,
N'entend plus rien, n'a plus de voix.
Il dispose son sac, pour le remplir à l'aise.
L'or y pleut à foison, le bissac prend du poids,
De plus en plus sous l'or il pèse.
—Est-ce assez?—Pas encor.—Prends garde! Ne crains pas.
—Mais te voilà Crésus.—Encor quelques ducats?
Encore une seule poignée?
—Eh! gare à toi, l'ami, la bourse va crever!
— Certe, elle en est très éloignée.
Encore une pincée.... il ne put achever....
Le bissac usé crève, et les ducats à terre
Aux yeux n'offrirent plus qu'une simple poussière.
La fortune partit, et notre mendiant,
Seul avec son bissac, fut gueux comme devant.

II.

Le jeune Corbeau.

Du haut des airs, planant au-dessus d'un troupeau,
Un jour, l'aigle s'abat et ravit un agneau.
Folâtrant dans le voisinage,
Un jeune corbeau l'apperçoit.
On est imprudent à son âge;
Par l'exemple séduit, notre jouvenceau croit
Que faire comme l'aigle est chose fort aisée.
La jeunesse jamais ne se croit abusée.
—Cet aigle pour le coup, est bien bon, se dit-il!
Dès que l'on prend, il faut ce qu'on appelle prendre;
Et sans cela que nous sert-il
De nous salir la patte? Oui, d'une vaine esclandre
L'aigle, à ce que je vois, peut être aussi l'auteur.
N'est-ce donc qu'aux agneaux qu'un aigle doit prétendre?
Pour moi, sans m'élever à la même hauteur,
Je puis, si je le veux, comme l'aigle m'abattre,
Et l'on me verra, sur ma foi,
A la barbe même du pâtre,
Me saisir, à coup sûr, d'un vrai morceau de roi.
Ses ailes, qu'à l'instant avec peine il déploie,
Dans les airs lourdement soulèvent le corbeau.
De là, d'un œil avide, il découvre avec joie
Les trésors d'un nombreux troupeau:
Moutons, agneaux, brebis. Notre heureux jouvenceau

Pour choisir à sa fantaisie,
Pense, compare, hésite; à la fin le glouton
Se décide pour un mouton,
Et quel mouton encor! non, jamais bergerie
N'en fournit de plus gros, de plus fort, de plus gras.
Son poids eût même au loup donné de l'embarras.
Sur le morceau friand, qui flatte son envie,
Le corbeau fixant l'œil, soudain vers le mouton
S'abat, et va plonger une serre ennemie
Dans le luxe de sa toison.
L'imprudent fut bientôt forcé de reconnaître
Que pour un tel régal il ne devait pas naître,
Car le mouton, pour surcroît de malheur,
Se trouvait par dame nature
Gratifié d'une fourrure
De la plus funeste épaisseur.
En vain il s'y débat; dans les touffes frisées
Les serres du héros restent embarrassées.
La perte de sa liberté
De ce brillant exploit devint la récompense;
De la bonne façon, par le pâtre écourté,
Le paladin servit de jouet à l'enfance.

C'est ce qu'on voit souvent arriver parmi nous,
Le danger d'imiter perd les petits filous;
Partout un grand voleur l'échappe;
Mais malheur au petit, si jamais on l'attrappe.

III.

L'Âne et le Rossignol.

Voyant un rossignol, l'âne, aux longues oreilles,
Lui dit, en anonnant : eh ! l'ami, l'on prétend
Que ton gosier fait des merveilles ;
Moi-même cependant, pour juger de ton chant,
J'aurais grand desir de t'entendre.
Le rossignol alors, pour prouver son talent,
Sur mille tons divers glisse du grave au tendre,
Il cadence les sons les plus harmonieux ;
Avec un art ingénieux,
Dans le lointain, sa voix imitative
Sur le doux flageolet fait soupirer l'écho,
Module les accords de la flûte plaintive,
Ou les langueurs du chalumeau.
Fléxible à tous les sons, parfois son chant mobile
Simule un plomb léger qui siffle et s'éparpille.
Un silence profond règne par tout le bois.
Du favori, du chantre de l'aurore,
Avec ravissement, tout écoute la voix.
Le délicat amant de Flore,
Zéphyr, silencieux ainsi que les oiseaux,
Retient captive son haleine,
Et dans la plaine, les troupeaux
Se plaisent en un doux repos.
Le berger, respirant à-peine,

Ecoute, et tandis qu'il jouit,
Parfois à sa bergère attendrie il sourit.
Le rossignol cessa ; lors inclinant l'oreille,
Et prenant un ton doctoral,
L'âne lui dit : vraiment, l'ami, ce n'est pas mal,
Pourtant je n'y vois pas de quoi crier merveille ;
De ta voix, sans ennui, l'on peut ouïr les sons ;
Mais, foi d'âne, pour toi vraiment c'est grand dommage
De n'avoir pas eu l'avantage
Auprès de notre coq, de prendre des leçons !
Pour exceller dans la science,
Il t'eût fallu sa connaissance.
A ce plat jugement, le pauvre rossignol
Aux lieux les plus lointains aussitôt prit son vol.

Pour juge de notre science,
Que Dieu nous garde aussi d'une telle ignorance.

IV.

L'Éléphant gouverneur.

Pour commander, c'est peu d'une grande puissance,
De la force ou de la naissance ;
Si l'on manque de jugement,
Qu'en arrive-t-il bien souvent ?
C'est qu'avec un bon cœur et de la conscience,
Tout va mal, et l'on voit l'innocent sans défense.

D'une forêt un éléphant
Possédait le gouvernement.
Quoique d'esprit, dit-on, leur espèce pétille,
Cependant sans défaut il n'est point de famille.
De la sienne le gouverneur
Ne démentait pas la grosseur ;
Mais des siens contre l'ordinaire,
Il était plus que débonnaire,
Car notre sensible éléphant
N'eût pas fait pleurer un enfant.
Or, voilà qu'à son excellence
Il parvient qu'au nom des brebis
Un placet de haute importance,
Dans un de ses bureaux venait d'être remis.
Les loups, y disaient les plaignantes
De la rapacité victimes innocentes,
Impitoyablement nous enlèvent la peau.
Les loups sont assignés :— détestable fléau !
Coquins, dit l'éléphant, quel crime abominable !
Qui vous donna le droit de les piller ainsi ?
— D'aucun crime, seigneur, nul de nous n'est coupable,
Répondirent les loups ; n'est-ce pas vous ici,
Qui, daignant nous prouver vos bontés paternelles,
Nous avez récemment permis
Une taxe sur les brebis ?
Usant de notre droit, de chacune d'entr'elles,
D'après l'ordre, nous n'avons pris,
Pour nous mettre à l'abri, l'hiver de la froidure,
Que le léger tribut d'une seule fourrure.
Avec plus de douceur peut-on être traité ?

Donc, les cris des brebis sont une absurdité.
— Une peau par brebis, à la bonne heure, passe,
Reprend le gouverneur, je n'y vois point d'abus;
Mais aussi, mes amis, pas un cheveu de plus,
Et gare à vous d'ailleurs, aux fripons point de grâce!

V.

Le Villageois dans le malheur.

A la faveur des ombres de la nuit,
Certain voleur, au milieu de l'automne,
Bien assuré de n'être apperçu de personne,
Chez un paysan s'introduit,
Et droit au magasin va fouiller; il tâtonne
Aux murs, au plancher, au plafond,
Et sans remords, notre larron
Vole tout ce qui peut être à sa convenance.
Or, d'un voleur on sait quelle est la conscience!
Pièce-à-pièce notre fripon
Dévalisa si bien la place,
Que le lendemain le manant,
Qui s'était couché riche, hélas! en se levant,
Se vit réduit à la besace.
Dieu nous garde à jamais d'un si triste réveil!
Le villageois volé gémit et se désole,
Il maudit le voleur, il maudit son sommeil.
Qui s'afflige, dit-on, par l'espoir se console.

Avec l'aide de ses amis,
Comptant donc rétablir tant soit peu ses affaires,
Et se tirer du pas où le voleur l'a mis,
A ses parens, ses amis, ses compères
Il fait appel. Chez lui les voilà réunis,
Et voilà force commentaires,
Force sermons et force avis.
—Quelle imprudence aussi, lui reproche sans cesse
Son voisin Jacquineau, de vanter ta richesse!
—Mais a-t-on jamais vu, lui dit un sien cousin,
Si loin de sa maison bâtir son magasin!
—Ce n'est pas encor ça, dit Lucas son compère;
Qu'un magasin soit loin, ce n'est pas une affaire;
Mais pour sa garde, il faut y tenir de bons chiens,
Et je veux, mon ami, t'en donner un des miens.
Aussi bien il faudrait, moi, que je les noyasse;
Un de ces jours, voisin, Diane mettra bas,
Choisis, et de bon cœur je t'offre de sa race.
Bref, notre villageois d'avis ne manqua pas;
Aux conseils ses amis bornèrent tout leur zèle,
Et pour le tirer d'embarras,
Aucun ne lui prêta d'assistance réelle.

Tel est le monde de nos jours;
A nos amis ayons recours,
Ils offrent à notre indigence
De froids ou durs conseils la stérile éloquence;
Et de leur bienfaisance essayons-nous l'effet,
Notre meilleur ami devient sourd et muet.

VI.

Le Maître de maison et les Souris.

Si chez vous on vient, par malheur,
A faire un vol, cherchez à trouver le voleur;
Mais gardez-vous, contre la conscience,
De calomnier l'innocence,
Ou de faire tomber sur tous vos serviteurs,
Sans examen, l'arrêt d'une injuste vengeance;
Vous les verriez bientôt chercher service ailleurs;
Vous feriez, sans avoir réprimé le coupable,
De fidèles sujets la perte irréparable,
Et risqueriez encor par là
De tomber tôt ou tard de Carybde en Sylla.

Pour des provisions de bouche,
Jadis, un pourvoyeur fit bâtir un cellier,
Et de peur des souris que l'engeance n'y touche,
De chats il vous y met un bataillon entier,
Pour y faire bonne police.
Or, contre les souris notre homme rassuré,
Par son honneur aurait juré
Qu'il n'en souffrirait pas le moindre préjudice,
Grâce à l'activité des chats,
Qui guettaient jour et nuit, pour en faire justice;
Mais voilà qu'il survient un bien singulier cas:

Entre les employés de sa haute police,
Il parait évident qu'il se trouve un voleur.
Ce cas, parmi les chats, à parler sans malice,
Aussi bien que chez nous, arrive par malheur;
On ne le sait que trop. Que fait le pourvoyeur?
Au lieu d'agir avec prudence,
Par égard pour les innocens;
De guetter et saisir celui de ses agens,
Qui seul devait porter le poids de sa vengeance,
Il ordonne aussitôt de fouetter tous les chats.
Au bruit d'une sentence aussi peu raisonnable,
On vit fuir à la hâte innocent et coupable,
Et c'est ce qu'attendait des souris et des rats
La rongeante milice.
Voilà donc le cellier sans chats et sans police.
Après eux, les souris y dirigent leur cours;
A l'abri de toute surprise,
Il leur suffit de quinze jours,
Pour manger ou gâter toute la marchandise.

VII.

L'Éléphant et le Carlin.

Un jour un éléphant, pour servir de spectacle,
De rue en rue, allait, par son cornac monté.
Les éléphants chez nous sont une rareté,
Et les badauds de suivre, en criant au miracle!

Un carlin par hasard vint à le rencontrer ;
A ses trousses dès-lors on le voit folâtrer.
Derrière, à gauche, à droite, il se démène, piaille ;
Enfin, s'opiniâtre à lui livrer bataille.
—Finis donc, mon voisin, lui murmure un barbet,
C'est te faire moquer. Quel est donc ton projet ?
Aurais-tu vraiment la folie
De prétendre le provoquer ?
Vois-le toi même, je te prie,
L'éléphant suit son pas, et sans te remarquer.
Cesse donc de t'estomaquer.
—Il faut que tu sois bien bonasse,
Lui répond le carlin, voilà précisément,
Mon cher barbet, dans ce moment,
Ce qui me donne de l'audace ;
Sans nuls dangers et sans combats,
J'acquiers ainsi la renommée
D'un taquin et d'un fier-à-bras.
En voyant par les chiens ma valeur proclamée,
On dira : ce carlin est fort assurément,
Puisqu'il ose aboyer après un éléphant.

VIII.

Le Loup et le Louveteau.

Un loup dressant son fils, au sortir de l'enfance,
Par ses œuvres lui-même à chercher sa pitance,
Vers les confins d'un bois lui fit tourner les pas.
Va, cherche, lui dit-il, si tu ne pourrais pas,
Mais à-distance au moins de la route commune,
Trouver quelqu'heureuse fortune,
Et procéder toi-même aux frais d'un bon repas.
Va, mon fils, et fais diligence.
Dussions-nous nous brouiller avec la conscience,
Tâchons aujourd'hui de manger
Aux dépens de quelque berger.
Voilà donc le disciple à chercher aventure;
Et bientôt de retour;—viens, le dîner est prêt,
Dit-il à son vieux maître, et la chose est très sûre.
Là-bas, au pied du mont, j'ai trouvé notre fait.
Jamais plus beau troupeau n'égaya ta vieillesse,
A l'envi les brebis y font bondir leur graisse,
A ton gré tu n'as qu'à choisir
Celle que tu voudras ravir,
Et puis à la manger. Or rien n'est plus facile.
Pour compter ce trésor il faudrait être habile!
Attends un peu, mon fils, répond le père loup,
Il faut que je sache avant tout,

Quel est de ce troupeau le berger qui le garde.
Rarement au danger la jeunesse regarde.
– On le dit très soigneux, mon père, j'en conviens,
Actif, prudent, et bonne tête ;
Mais j'ai de son troupeau bien observé les chiens,
Et pas un seul ne m'inquiète,
Sans nulle crainte je reviens.
Je les ai trouvés pitoyables,
Maigres, benins et misérables.
— Du troupeau par ce que tu dis,
Tu me mets la puce à l'oreille ;
Car enfin, s'il est vrai, mon fils,
Que le pâtre, qui le surveille,
Est prudent, dès lors je soutiens
Que le gaillard ne peut avoir que de bons chiens ;
Il pourrait très bien nous en cuire ;
Mais viens, suis-moi vers un troupeau,
Où sans danger pour notre peau,
Moi-même je veux te conduire,
Là, malgré tous ses chiens, le berger n'est qu'un sot,
Or, du berger les chiens ont toujours le défaut.

IX.

Le Singe,

D'un travail sans profit on n'est que le martyr ;
On ne vous sait nul gré d'une peine inutile,

Ou qui du moins de divertir
Ne peut offrir aux yeux le mérite futile.

Au point du jour, un laboureur
Guidait péniblement le soc de sa charrue ;
Ruisselant de son front, une utile sueur
Arrosait de son champ la fertile étendue ;
Notre homme, comme on dit, avait le diable au corps.
Chaque passant à ses efforts
Donnait les plus justes louanges ;
Et par un cas des plus étranges,
Un singe, le voyant de loin,
Et qui de tout était témoin,
En conçut de la jalousie.
Autant que la louange il n'est rien d'attrayant,
Et de la mériter qui n'aurait pas envie !
Voilà donc le singe, à l'instant,
Qui du travail le plus bizarre
Conçoit le sublime projet.
Le jaloux donc, à cet effet,
D'un soliveau vîte s'empare,
Autour de sa pièce de bois
Il va, vient, tourne, se démène,
Il la roule, la porte, ou l'embrasse, et la traîne,
Notre pauvre singe aux abois,
Haletant et suant, harassé, hors d'haleine,
N'entend pas d'un seul mot récompenser sa peine.
Je le crois bien, en vérité,
Il travaillait beaucoup, mais sans utilité.

X.

Le Conseil des Souris.

Un beau jour, les souris voulant se signaler,
Imaginent de désoler,
Malgré chattes et chats, du moins à les en croire,
Ménagères et cuisiniers;
Et la trompette de la gloire
Allait vanter leurs faits, des caves aux greniers.
Alors, à cet effet, entre elles
Un grand conseil est désigné,
Et le lieu même est assigné;
Mais il n'y siègerait que celles
Dont la queue offrirait la longueur de leur corps,
Et toute autre à l'instant serait mise dehors.
Sans une longue queue il n'était pas d'adresse,
Sur elle, les souris, auguraient de l'esprit;
J'ignore si ce fut ou non avec sagesse,
Nous-mêmes bien souvent en jugeons sur l'habit,
Et parfois sur la barbe. Enfin, sans commentaire,
Il faut savoir uniquement,
Que d'une longue queue on jugea nécessaire
Le noble cautionnement.
Au conseil pour être reçue,
Chaque souris devait s'en présenter pourvue.
De plus, si même par malheur,
Quelqu'une avait perdu la sienne à la bataille,
Ou n'en pouvait auner la longueur de sa taille,

De siéger au conseil elle perdait l'honneur ;
Ce cas ne désignant que de la négligence,
Et peut-être de l'ignorance ;
Pour soi l'on eût, par là, craint un tel accident.
Ainsi la chose est concertée ;
L'heure du conseil à l'instant
Pour la chûte du jour sans faute est arrêtée.
Dans le fond d'une huche, au moment convenu,
Le sénat des souris vient ouvrir la séance.
On prend place, aussitôt un cas inattendu
Survient dans l'assistance ;
En voici bien d'une autre ! un rat qui n'avait pas
Ombre de queue avait au sénat pris sa place.
A l'aspect d'une telle audace,
Une jeune souris, en mystère, tout bas,
Et la poussant en confidence,
A l'une des doyennes dit :
Comment se fait-il qu'un proscrit,
Un rat sans queue ait l'impudence
Avec nous de prendre séance,
Et que devient dès-lors notre convention ?
Des nôtres tu connais pour la gent écourtée
L'impitoyable aversion ;
Elle est certes bien méritée ;
En effet, soit dit entre nous,
A défendre sa queue une engeance inhabile
Jamais nous peut-elle être utile ?
Nous et le bas empire elle nous perdrait tous.
La vieille lui répond : je sais tout ça, ma chère,
Mais tais-toi cependant, ce rat est mon compère.

XI.

Le Sac.

Dans un coin d'antichambre, auprès des balayures,
Un sac vide traînait. Les derniers des valets
Souvent s'en frottaient leurs chaussures.
Bientôt après,
Voici que par un sort prospère,
On le recherche, et de ducats
On le remplit; puis on l'enserre
Dans un bon coffre-fort, sous double cadenas.
A le garder le maître seul s'emploie,
Il le couve des yeux, il le soigne, il le choie,
Enfin il le surveille au point,
Que le souffle du vent n'y pénètrerait point,
Qu'il n'en pourrait pas même approcher une mouche.
Ce n'est qu'avec regret que lui-même il y touche.
De plus, dans toute la Cité
Notre heureux sac était cité.
Venait-il quelqu'un chez son maître,
On se plaisait à faire naître,
Sur le sac, quelques doux propos.
Etait-il ouvert, d'aventure,
Il fallait voir les yeux, entendre les bons-mots!
Mais une chose encor plus sûre;
C'est que si près de lui l'on pouvait se glisser,
D'un mouvement involontaire,

La main était toujours prompte à le caresser.
Enflé d'une faveur aussi particulière,
Le sac alors s'enorgueillit,
Fait l'entendu, jase, s'oublie,
Radote et ne sait ce qu'il dit.
Enfin le sot dans sa folie
Dispose, arrange, et juge à tort comme à travers,
Tout lui paraissait à l'envers;
Certes, telle chose est mal faite,
Disait-il d'un ton doctoral;
Telle autre doit tourner à mal,
Et celui-ci n'est qu'une bête.
Bouche béante, on l'écoutait;
Cependant le fat, à vrai dire,
Tant de sottises débitait,
Que l'oreille vous en tintait.
Par malheur, volontiers chacun de nous admire,
Quelque chose qu'il dise, un sac plein de ducats.
C'est le défaut de l'homme, hélas!
Mais la faveur du sac, son esprit, son empire,
Tout disparut avec son dernier ducaton.
Quel fut le sort du pauvre Sire?
Rejeté dans son coin, son état devint pire.
Onque depuis il n'en fut question.

Sans offenser personne ici par la critique,
Combien de sacs, parmi les financiers,
Qui naguère n'étaient que courtauds de boutique!
Que de joueurs n'ayant ni mailles ni deniers,
Grâce à maints tours de passe-passe,

Aujourd'hui se sont enrichis,
A qui dans l'antichambre on n'aurait pas fait place,
Et qui se trouvent les amis
De Princes, Comtes et Marquis.
Maintenant sans cérémonie,
Chez tels ministres au boston,
Ces messieurs sont de la partie.
Quel talisman qu'un million !
Cependant, mes amis, soit dit en confidence,
Ne soyez pas si fiers ; quelque fâcheuse chance
Pourrait fort bien un jour vous réduire au bissac,
Et l'on vous traiterait ainsi que notre sac.

XII.

Le Cuisinier et le Chat.

Un maître cuisinier, que l'ouvrage altérait,
Courut, pour un moment désertant sa cuisine,
Se rafraîchir au cabaret.
Du trépas douloureux d'une sienne cousine,
Que Dieu lui donne paix !
Ce jour, il déplorait le triste anniversaire ;
Où peut-on mieux noyer son chagrin qu'en un verre?
Le prudent cuisinier, économe à l'excès,
Craignant que pendant son absence,
Aux vivres les souris ne fissent du dégât,

En confia la surveillance
A la probité de son chat.
Notre homme, à son retour, crut avoir la berlue.
Quel spectacle nouveau vint lui frapper la vue !
Sur le plancher gisaient des restes de pâté,
Et derrière un tonneau, dans un coin écarté,
Sur un poulet, sans conscience,
Le chat râlant, suant, achevait sa bombance.
— Ah ! traître, goinfre, scélérat !
C'est donc ainsi que tu travailles ?
Dit cet homme en fureur, apostrophant son chat.
Tu devrais devant les murailles
En avoir honte, au moins autant que devant nous.
Sans grand souci de son courroux,
Sur son poulet le chat acharné l'expédie,
—Comme l'honneur des chats n'étais-tu pas cité ?
Et maintenant . . . quelle infamie ! . . .
De candeur, de sobriété
On te donnait pour un modèle,
A présent fais le parallèle.
Que va dire chaque voisin ?
Minet est un voleur, minet est un coquin.
Ce minet, à-jamais banni de la cuisine,
Même dans la maison ne doit montrer sa mine.
Le fléau, le poison, la peste de ces lieux,
Minet certe est plus dangereux
Que le loup dans la bergerie.
Pendant qu'on l'injurie,
Le chat écoute, mange et va toujours son train.
Le sermon n'ayant pas de fin,

Tranquillement minet d'autant se rassasie,
Et tandis que le *chef* s'épuisait à crier,
Le drôle expédia son rôti tout entier.

Il est tel cuisinier, novice en discipline,
Qui devrait crayonner aux murs de sa cuisine :
On a toujours grand tort de se perdre en discours,
Quand à l'autorité l'on doit avoir recours.

XIII.

Le Jardinier et l'Economiste.

Un jardinier actif, robuste, frais et sain,
Au retour du printems, défrichait son jardin ;
Pour chercher un trésor il semblait en affaire.
A ses concombres seuls déjà son potager
Offrait par son travail trente couches de terre.
Un autre amateur de verger,
Se mêlant aussi de culture,
De notre jardinier porte à porte habitait.
C'était un beau parleur, ami de la nature,
Au moins le disait-il, (le voisin en doutait.)
Philosophe manqué, cet homme à la lecture
Devait tout son jargon en fait de potager ;
Dans le sien il voulut procéder par systême,
Et sans aucun souci de secours étranger,
De concombres aussi l'ensemencer lui-même.
Puis ironiquement s'adressant au voisin ;

Ton zèle en pure perte, ici, s'opiniâtre,
Et dans ton potager, dit-il, c'est bien en vain
Crois-moi, que tu te mets en quatre,
Bientôt il va paraître un désert, car le mien
Sera par mon travail bien autre que le tien,
Et pour parler avec franchise,
Je ne saurais vraiment te cacher ma surprise
De voir aller tel quel ton mince potager,
Et ton bien tout-à-fait ne pas se déranger.
Des sciences enfin as-tu pris connaissance ?
— Je n'en ai pas le tems, lui répond le voisin,
Mon bras et le travail, les soins, l'expérience,
C'est là qu'est toute ma science.
Dieu m'accorde par eux mon pain quotidien.
— Ignare ! tu médis, je crois, des connaissances ?
— Aucunement, Monsieur, jugez mieux mes discours;
Car à vous imiter je serai prêt toujours,
Si je puis applaudir à vos expériences;
—Eh bien, répond le savant dépité,
Je ne t'en dis pas davantage ;
Tu verras, attendons uniquement l'été.
—N'est-il pas tems, Monsieur, de nous mettre à l'ouvrage,
Reprend l'autre impatienté ?
Déjà j'ai semé, j'ai planté,
Et vous n'avez pas fait une couche de terre.
—C'est vrai, mais que veux-tu? j'avais bien autre affaire.
Pour y mieux procéder, j'étais irrésolu
Entre la bèche et la charrue;
Afin de m'éclairer, j'ai lu, j'ai toujours lu ;
Un savant, mon ami, ne fait pas de bévue ;

Mais le tems, après tout, ne m'échappera pas.
—Le tems, Monsieur! le tems! hélas!
Ni moi, ni vous, il ne nous attend guère...
De sa bêche, à ces mots, le naïf jardinier
S'empare et bonnement va retourner sa terre,
Ainsi qu'il était coutumier.
Rentré chez lui, l'ami de la nature
Aux livres se remet; de notes et d'extraits
Entasse feuillets sur feuillets,
Il sue au potager, il sue à la lecture,
Au travail le soleil le trouve, à son lever,
Au bout de sa carrière au moment d'arriver,
Il l'y retrouve encore. Et bref si, d'aventure,
D'achever quelqu'ouvrage il vient enfin à bout,
Et qu'en son potager un germe a pu paraître,
Dans quelque journal tout-à-coup
Trouve-t-il du nouveau, le savant veut l'admettre,
Et sens dessus dessous il met son potager,
Sans y prévoir aucun danger,
Pour suivre exactement la nouvelle manière,
Et ne pas rester en arrière.
Ce beau système à quoi devait-il aboutir?
Tandis que sans le moindre encombre,
Le jardinier vit tout prospérer et mûrir,
Notre savant n'eut pas le profit d'un concombre.

XIV.

Le Villageois et le Renard.

Compère, apprends-moi, je te prie,
Dit un jour certain campagnard,
Qui fit rencontre d'un renard,
De voler les poulets d'où te vient la manie ?
D'honneur, tu me fais grand pitié ;
Pour toi vraiment je m'inquiète.
Ecoute, ici le tête-à-tête
Peut tout permettre à l'amitié ;
De la vérité donc excuse le langage,
De ma bouche tu vas l'entendre tout entier :
Sais-tu bien que tu fais un très vilain métier,
Tu t'en repentiras tôt ou tard, je le gage.
Sans parler de la honte et surtout du péché,
Qu'au vol tu sais être attaché ;
Sans parler de l'horreur qu'inspire ta personne,
Et des noms odieux que le monde te donne,
Peux-tu dîner un jour dans quelque poulailler,
Sans craindre de t'y voir de ta peau dépouiller.
Le jeu, mon bon ami, n'en vaut pas la chandelle.
—D'une existence aussi cruelle
Qui peut se soucier ? et moi-même, mon cher,
Cette vie à tel point si souvent me chagrine,
Que quand je soupe, ou que je dîne,
Il n'est point de poulet qui ne me semble amer.

Ah ! si tu savais , mon compère ,
Combien au fond du cœur
J'ai le sentiment de l'honneur !
Et cependant qu'y faire ?
Le besoin , les enfans , et quand j'y réfléchis ,
Alors , compère , je me dis :
Suis-je donc le seul sur la terre ,
Qui cherche par le vol à sortir de misère ?
Je te l'avoue avec douleur ,
Ce métier me perce le cœur ,
Mais encore une fois qu'y faire ?
— Si tu n'es pas , dit l'autre , un imposteur,
Je puis te convertir , je puis te mettre à même
De gagner près de moi ton pain avec honneur ,
Et m'en fais un plaisir extrême ;
Eh bien , ajoute encor notre bon campagnard ,
Des renards seulement viens défendre mes poules ;
Marchand d'oignons, dit-on, se connait en ciboules ,
Donc, contre les renards il n'est tel qu'un renard.
Rien ne te manquera , compère , je m'en flatte ,
Et chez moi tu seras comme un vrai coq-en-pâte.
L'accord est bientôt fait , et sans perdre un instant,
Le renard fait la garde, écoute, observe et guette.
Notre gaillard devient, grâce au bon traitement ,
Plus frais , plus beau , plus gras , mais non pas plus
honnête.
Le fruit non-défendu le dégoûta bientôt ,
Et , prenant son congé , que fit notre maraud ?
A la faveur d'une nuit bien obscure ,
Lorsque maître et valets , tout était endormi ,

Il prend son temps, et vîte le parjure
Répète au poulailler la St. Barthélemi.

On ne s'excuse pas du vol sur sa détresse ;
Toujours la conscience et la religion
Garantissent l'honneur, tel besoin qui nous presse ;
Mais au fripon fieffé donnez un million,
De voler, pour cela, ne croyez pas qu'il cesse.

XV.

L'Education du Lion.

D'un fils, tardif présent des Dieux,
Le souverain des bois, le lion devint père.
On les connaît, et l'on sait que chez eux
De la nôtre, en tous points, la nature diffère.
Un enfant, parmi nous, fût-il issu d'un roi,
Est soumis, comme un autre, à la plus triste loi.
Toute mère, des siens se fait de petits anges,
Pourtant ils sont, un an, faibles, petits, bornés ;
Mais les jeunes lions à-peine sont-ils nés,
Qu'on les voit secouer leurs langes.
Quand de la Parque le fuseau
Eut filé douze mois les jours du lionceau,
Pour soustraire son fils au joug de l'ignorance,
Et qu'il pût soutenir l'éclat de sa naissance,

Le lion sérieusement
Voulut de son royal enfant,
Pour l'acquit de sa conscience,
Commencer l'éducation,
De peur qu'un jour la nation,
Quand son fils, à son tour, porterait la couronne,
De l'avoir négligé n'accusât sa personne ;
Pour instruire son fils aux fonctions de roi,
A qui pouvait-il donc adresser sa prière ?
Devait-il ordonner ? ou quelque mercenaire
Pourrait-il sans danger occuper cet emploi ?
— Le donner au renard, serait une imprudence,
Dit-il, je sais qu'il a beaucoup d'esprit ;
Mais malheureusement on dit
Qu'au mensonge on lui trouve une forte tendance.
Je ferais à mon fils un bien mauvais cadeau,
On sait que le menteur est partout un fléau.
Non, dit sa majesté lionne,
Le mensonge n'est pas la science d'un roi !
A la taupe si je le donne,
Le choix ne serait pas plus heureux, par ma foi.
Pour l'ordre elle est, dit-on, d'une extrême exigence,
A chacun de ses pas préside la prudence,
De sa table elle-même elle épluche le grain.
La taupe a le renom enfin
D'être un *grand animal* pour les petites choses ;
Ses paupières, dit-on, paraissent toujours closes,
Elle voit peu de près, et ne voit rien de loin.
Son esprit d'ordre est bon, mais ce n'est que pour elle,
Et les états d'un roi sont plus grands qu'un terrier.

Au tigre je pourrais encor le confier,
Je puis répondre de son zèle,
Il est fort, on le sait hardi,
Il est, de plus, instruit dans la tactique;
Mais il est nul en politique,
Et de tout tems son esprit engourdi,
Etranger tout-à-fait à la jurisprudence,
N'a rien compris au droit civil.
Or, quelles leçons pourrait-il.
Avec une telle ignorance,
Donner au fils d'un roi qui doit un jour régner?
Un roi doit être juge et ministre et guerrier.
Et le tigre chez nous ne sait que guerroyer.
Il n'est donc pas digne d'instruire
Le fils des rois. Enfin il me suffit de dire,
Sans plus ample explication,
Qu'aucun des animaux, et que l'éléphant même,
Qui jouit dans les bois d'une faveur extrême,
Dont la considération
Surpasse celle que, dit-on,
Les grecs jadis accordaient à Platon,
Ne parut posséder la dose de science,
Ni l'esprit qu'exigeait cet emploi d'importance.
Un autre roi bientôt, l'aigle, le roi des airs,
Du roi des animaux apprit l'inquiétude.
Il plaignit son ami, puis ses soins les plus chers
Etant de le tirer de sa sollicitude,
Par intérêt de parenté,
Il voulut à sa majesté
Proposer de la sienne et l'esprit et le zèle.

Allégé d'un grand poids, depuis cette nouvelle,
Le lion dit : le ciel aurait-il mieux donné
Au fils d'un roi qu'un Mentor couronné?
A tout écolier, c'est la règle,
On fait faire un petit trousseau;
Après quoi notre lionceau,
Pour apprendre à régner, est mené droit chez l'aigle.
Un an se passe, un autre encor,
Télémaque est toujours chez son royal Mentor;
Mais on avait de ses nouvelles.
A l'envi, de chacun on l'entendait prôner,
Et pour le plus beau des modèles
Les oiseaux dans les bois aimaient à le donner.
Au terme de l'apprentissage,
Le lion fait chercher son fils;
Bientôt paraît le jeune sage,
Et le père et le fils, à la fin réunis,
D'une tendresse mutuelle
Goûtent la douce émotion.
Par une preuve officielle
Le roi veut qu'à la nation
Son fils démontre sa science.
Tous les états et tous les rangs
S'étaient rendus à l'ordonnance,
De tous les bois environnans.
— O mon fils bien-aimé, lui dit alors son père,
De mes états le ciel te fit seul héritier,
Je vois, sans m'allarmer, la fin de ma carrière,
Tandis que de tes ans l'aurore printanière,
Ne fait encore que briller.

De mes droits je te fais la cession entière;
Mais dis nous, de tes soins quels furent les objets ?
Que t'a-t-on enseigné ? quel est ton savoir-faire ?
Et comment prétends-tu rendre heureux tes sujets ?
Le jeune lionceau, d'un ton plein d'assurance,
Lui répondit : Papa, de tout ce que je sais
Personne ici, certes, n'a connaissance;
De l'aigle jusqu'au cailleteau
Je puis te faire le tableau.
De chaque oiseau je sais trouver la pépinière,
Sur leurs besoins, leurs œufs, ma science est entière.
Je sais de quoi chacun d'eux se nourrit,
Et tiens, lis ; voici mon cher père,
Ajoute le jeune érudit,
Tous les certificats de ceux qui m'ont instruit ;
De la nuit, disent-ils, perçant les sombres voiles,
Au ciel je parviendrais à ravir les étoiles.
Si ton dessein, ainsi que tu le dis,
Du trône en ma faveur est de bientôt descendre,
Aux animaux d'abord, mon soin sera d'apprendre,
Ainsi que les oiseaux l'art de tisser les nids.
A ces mots, toute la diète
De stupeur est frappée, et même le lion
Ne put se retenir d'une exclamation.
Tout son conseil baissa la tête.
Le père, infortuné vieillard,
Confus, comme on doit l'être en toutes ses méprises,
Reconnut, mais beaucoup trop tard,
Que son cher fils n'avait appris que des sottises.

Qu'importe que les lionceaux
Sachent par cœur l'histoire des oiseaux !
Du roi des animaux la science première
Est de sa nation de connaître les mœurs,
Les intérêts, le caractère ;
Qu'a-t-il besoin après d'aller chercher ailleurs ?

XVI.

Les Feuilles et les Racines.

Les feuilles d'un grand arbre, un beau jour de l'été,
Dans un vallon de leur ombre abrité,
Aux zéphyrs murmuraient leur propre apologie,
Vantaient de leur abri l'épaisseur inouïe,
Et la verdure et la fraîcheur.
N'est-il pas vrai, faisaient-elles comprendre,
Que de ce beau vallon nous revient tout l'honneur,
Qu'uniquement de nous ici doivent dépendre
De l'arbre qui nous porte et la rare beauté,
Et l'éclat et le luxe, enfin la majesté ?
Que serait-il sans nous ? d'honneur, sans nul scrupule,
De se vanter un peu l'on a quelque raison.
En effet quand vient la saison
De la brûlante canicule,
C'est à nous que le voyageur
D'un doux abri doit la fraîcheur ;

Le berger à l'ombre y respire,
Et du jour bravant la chaleur,
Les filles du hameau, que notre charme attire,
S'y livrent à la danse et chantent leur bonheur.
N'est-ce pas près de nous aussi que Philomèle,
Lorsque le jour finit, ou qu'il se renouvelle,
Vient charmer ses douleurs? et vous-mêmes, zéphyrs,
A voltiger ici bornant tous vos desirs,
Vous ne nous quittez qu'avec peine.
—On nous devrait aussi quelque remercîment,
Modestement ajoute une voix souterraine.
Des feuilles on conçoit quel fut l'étonnement;
De répondre aussitôt se mettant en mesure,
Leur agitation profère ce murmure :
—Qui nous parle là-bas? Et qui donc êtes-vous,
Pour être si hardis et compter avec nous?
— Nous sommes celles
Dont le travail obscur creuse, pour vous nourrir,
La terre en ce bas lieu, l'ignorez-vous, les belles?
De l'arbre où l'on vous voit verdir
Nous sommes ici les racines.
Puissiez-vous à jamais briller par la beauté,
Mais souvenez-vous, nos voisines,
N'en déplaise à votre fierté,
Qu'il se trouve entre nous bien grande différence.
Les feuilles, il est vrai, renaissent tous les ans,
Mais n'oubliez donc pas, que sans nous, au printems,
Pour votre arbre et pour vous il n'est plus d'existence.

XVII.

Les Oies.

D'une très longue gaule, où flottaient des courroies,
Un villageois s'étant armé,
Ainsi que le bonhomme était accoutumé,
A la ville voisine allait vendre ses oies,
Et par calcul ayant pris un jour de marché,
Le troupeau brusquement se voyait dépêché.
Pour le moindre intérêt, tous autant que nous sommes,
Nous ne ménageons rien. C'est peu des animaux,
Nous sommes prêts encore à maltraiter les hommes,
Comme ce villageois maltraita ses oiseaux.
Je ne le juge pas, mais ceux-ci plus sévères,
S'adressant à l'un des passans,
Dans les plaintes les plus amères,
Tous le maudissaient en ce sens :
— Plus grande que la nôtre est-il une infortune !
Il nous maltraite ici, ce manant, ce rustaut,
Comme si nous étions d'origine commune.
Oui, c'est un franc ignare. Il ne sait pas, le sot,
Qu'à ses respects l'on a des droits incontestables ;
Ne descendons-nous pas de ces oiseaux notables,
A qui Rome autrefois dut son propre salut ?
Pour en célébrer la mémoire,
On décréta par un statut

Qu'il serait établi des fêtes à leur gloire.
—Et vous, reprit le voyageur,
Qui se riait de leur clameur,
Aux respects, aux honneurs, dites-moi, je vous prie,
Quels sont vos droits ? — Mais nos aïeux....
—Je sais....oui, j'ai tout lu; mais vous, dans votre vie
Qu'avez-vous fait d'utile ou bien de glorieux ?
— Mais nos aïeux ont sauvé Rome.
—Oui, tout cela, vous dis-je, est fort bon en effet,
Je n'en disconviens pas; mais vous autres, en somme,
Dites-moi donc qu'avez-vous fait ?
—Nous, rien.—Rien! en ce cas, quel est votre mérite?
Laissez vos aïeux en repos;
Ce fut, certes, très-à-propos
Que la gloire devint le prix de leur conduite,
Mais vous, je vous le dis, sans craindre un démenti,
Vous n'êtes bonnes, vous, qu'à servir de rôti.

On pourrait plus au long expliquer cette fable;
Mais on sait que toute oie a l'humeur irritable.

XVIII.

Le Cochon.

Tout en rôdant, grognant, certain jour dom pourceau
Parvint à pénétrer dans la cour d'un château.
Des cuisines il va fouiller les immondices,
Et puis de s'y vautrer veut goûter les délices,
De l'écurie après va sonder le fumier,
Et dans la mare enfin se plait à se baigner.
Tout dégoûtant encor de son échauffourée,
Le galant avait bien l'air d'un pourceau fieffé.
Sitôt que dans l'étable il eut fait sa rentrée,
—Eh bien, dit le berger, qu'as-tu vu, mal-coiffé,
Là-bas, dans ce château ? l'on dit que chez les riches
Tout est perles, joyaux; les gens n'y sont pas chiches,
Et leurs appartemens y sont délicieux,
L'or et l'argent partout éblouissent les yeux.
— Contes que tout cela, ma foi, je te l'assure,
Dit en grognant le porc, car moi pour tout trésor
Au château je n'ai vu que fumier et qu'ordure;
De richesse pas ombre, et te l'affirme encor,
Certainement tu peux m'en croire,
Puisqu'enfin de ce beau séjour,
Aux risques et périls de ma pauvre mâchoire,
J'ai creusé, j'ai fouillé toute la basse-cour.

Par la comparaison sans offenser personne ;
Aux critiques quel nom voulez-vous que je donne,
Qui dans tous les écrits que les auteurs ont faits,
N'ont que le sot talent de trouver le mauvais ?

XIX.

L'Aigle et l'Araignée.

Un aigle, s'élevant vers la voûte des cieux,
Au Caucase porta son vol audacieux ;
Là, siègeant sur le front d'un cèdre centenaire,
Il croyait contempler les confins de la terre.
Ici, dans les déserts, serpentant sous ses yeux,
Les fleuves égaraient leur cours majestueux,
Et plus loin, des bosquets et des plaines fleuries
Etalaient devant lui les atours du printems.
Beaucoup plus loin encor, les rives rembrunies
De la mer d'Hircanie, empire des autans,
De la couleur du geai semblaient teindre les ondes,
Et les couvrir pour lui de ténèbres profondes.
— Gloire à toi, puissant Jupiter,
Arbitre souverain des mondes,
Je te dois l'empire de l'air,
Dit l'aigle, et grâce à ta munificence,
Il n'est pas de hauteur, d'espace, de distance,
Où mon vol ne pénètre, et pour voir la beauté
Des mondes que tu fis, nul ici n'est monté.

— Fanfaron ! dit une araignée ,
Qui filait au dessus de lui ,
De toi suis-je donc éloignée ?
Regarde en haut , mon bon ami ,
Si pourtant cela peut te plaire.
L'aigle aussitôt regarde , il la voit en effet ;
Sur une branche la commère ,
Juste au dessus de l'aigle , étendant son filet ,
Au travail semblait se complaire ,
En cherchant du soleil à lui voiler l'aspect.
—Pour monter aussi haut comment as-tu pu faire ,
Lui demanda l'aigle étonné ?
Très peu , de ceux à qui Jupiter a donné
Du vol le plus hardi l'honorable avantage ,
De monter jusqu'ici montreraient le courage.
Et toi , sans ailes , faible....aurais-tu pu ramper ?....
— Non , je ne veux point te tromper ,
Je n'en eus jamais la pensée ;
Pour une telle intention ,
Il faudrait être plus osée.
— Je ne conçois pas moi , ton apparition.
Ce n'était pas , ma foi , l'affaire d'une lieue.
— Je me suis bonnement cramponnée à ta queue ,
Et c'est toi qui d'en bas me portas jusqu'ici ;
Mais sans toi je puis bien m'y maintenir , l'ami.
Que ta vanité donc devant moi , je te prie ,
Avec plus de réserve ici se glorifie.
Apprends que je ... Mais tout à coup, hélas !
Un ouragan survient et la rejette en bas.

Une comparaison avec cette araignée
Est bien aisée à faire et n'est pas éloignée,
Je veux la prendre parmi nous.
Lecteur, que vous en semble à vous ?
Ne croyez-vous pas voir un de ces personnages,
De tous pays, de tous les âges,
Qui sans travail et sans talent,
Pour monter, se cramponne à la suite d'un grand,
De lui complaire en tout se fait l'unique règle ;
Qui, tout bouffi d'orgueil, fait partout l'important,
Et se croit fermement un aigle ;
Mais il ne faut qu'un coup de vent,
Le grand homme alors se dévoile,
Adieu l'insecte avec sa toile.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

FABLES.

LIVRE QUATRIÈME.

I.

Le Paysan et l'Ane.

Redoutant pour son potager
Des oiseaux l'impudente race,
Et voulant à-coup-sûr détourner le danger,
Un paysan par trop bonasse,
Fit choix d'un âne, afin de leur donner la chasse.
Il faut dire la vérité :
L'âne avait de la conscience,
Des principes de probité ;
C'était l'honneur par excellence.
Il avait le vol en horreur,
Et d'une feuille il n'eût pas fait tort à son maître.
Des oiseaux en effet il était la terreur,

Les chassant aussitôt qu'il les voyait paraître.
Bien que de tout l'été, pas un seul n'y fit tort,
Le potager pourtant fut d'un mince rapport.
Je le crois bien; le sot en y donnant la chasse,
De ses quatre pieds d'âne alors le chevauchant,
Imprimant de ses pas, partout trace sur trace,
Courant, caracolant, foulant
En large, en long, navets, choux et pommes de terre,
A son zèle mouvant donna si bien carrière,
Qu'il fit de ce jardin un vrai champ labouré.
Du fruit de ses travaux le paysan frustré
Sur le dos régala son âne
D'une grèle de coups de canne.
C'est très bien fait, s'écria-t-on?
Ce n'est qu'un sot; de quoi se mêlait cet ânon?
Pour l'âne je ne veux prendre ici fait et cause,
Il eut tort, j'en conviens, et son compte est réglé,
Le drôle, mérita, certes, d'être sanglé;
Mais l'on me permettra d'ajouter une chose:
N'a-t-il donc aucun tort le maître d'un verger,
Qui d'un âne fait choix, afin de l'en charger?

II.

La Biche et le Derviche.

Une biche, venant de perdre ses deux faons,
Exhalait sa douleur amère ;
Ne pouvant plus à ses enfans
De son lait partager le tribut ordinaire,
Pour en alléger les canaux,
Elle voulut remplir le saint devoir de mère,
En faveur de deux louveteaux.
Dans le même bois que la biche,
Loin du tracas du monde, habitait un derviche.
D'un procédé si généreux
Le saint homme ne put lui cacher sa surprise.
—Au nom des Dieux !
Sans folie as-tu pu d'une telle entreprise
Te mettre en tête le projet ?
A qui, dis-moi, ton imprudence
Va-t-elle prodiguer ta tendresse et ton lait ?
Compterais-tu jamais sur leur reconnaissance ?
Ah ! cet espoir serait bien insensé !
Ignorerais-tu donc des loups quelle est l'espèce ?
Peut-être, hélas ! pour prix de ta tendresse,
Ton sang un jour sera versé,
Sans pitié, par ce couple horrible.
—Certes, la chose est très possible ;
Mais d'y songer jamais n'occupai mon loisir,

Et même d'y songer je n'ai pas le desir ;
Je n'ai qu'une pensée, et c'est que je suis mère,
Elle seule me plait, m'occupe tout entière ;
Sans le bonheur de les nourrir,
La charge de mon lait ne me serait plus chère.

C'est ainsi que sans intérêt
Veut s'exercer la bienfaisance ;
Le superflu pour elle est un poids, en effet,
Qu'à porter toute seule elle aurait du regret ;
Le partage toujours double sa jouissance.

III.

L'Aigle et la Taupe.

Ne méprisez aucun avis,
Avant qu'à l'examen vous ne l'ayez soumis.

Après un long et pénible voyage,
Un aigle et sa compagne, un jour,
Arrivent dans un bois touffu, vaste et sauvage,
Résolus d'y fixer pour jamais leur séjour,
Et là, d'un chêne centenaire
L'époux royal fait choix pour y bâtir son aire.
Il se flattait que les beaux jours
Y verraient prospérer le fruit de ses amours.
Une taupe un peu débonnaire,
Des nouveaux débarqués entendit l'entretien,

Et prit sur elle, pour leur bien,
De risquer humblement un avis salutaire :
—Ce chêne, puissant roi des airs,
Pourri dans sa racine, et rongé par les vers,
Ne peut être à ta convenance,
Et de t'en prévenir je me fais un devoir.
Tout, depuis quelque tems, ici me fait prévoir
De cet arbre miné la prompte décadence,
Et de tes augustes amours
Sa cîme ne doit pas être le sanctuaire ;
Mais un aigle est trop fier pour vouloir, de ses jours,
Ecouter d'un avis le zèle téméraire,
Et surtout d'une taupe et venant d'un terrier.
— Un aigle peut-il donc commettre une bévue !
Et serait-ce pour rien que l'on vante sa vue ?
Une taupe d'ailleurs ne doit pas s'oublier.
A quel propos son arrogance
Des affaires de l'aigle et de leur importance
Ose-t-elle en rien se mêler ?
A des propos enfin c'est trop se ravaler ;
Les avis d'une taupe en valent-ils la peine ?
Je puis du tems faire un plus noble emploi.
Il se met au travail, et grâce aux soins du roi,
Dans son nouveau palais va s'installer la reine.
Jusques ici tout allait bien.
Déjà les fruits de leur tendresse,
Récompense d'un doux lien,
Etaient l'objet de leur caresse ;
Mais, un jour, quel spectacle affreux !
Un jour, au réveil de l'aurore,

Riche et fier de sa chasse, en s'abattant des cieux
Vers ses petits, vers celle qu'il adore,
L'aigle avec horreur voit son chêne renversé ;
De stupeur il reste glacé.
Il le voit, il en doute encore.
Quoi ! sa compagne et ses petits
Sont écrasés sous les débris.
Dans sa douleur il maudit la lumière,
—Malheureux : se dit-il, vois les coups du destin,
Qui punit ton orgueil d'un imprudent dédain,
Du mépris que tu fis d'un conseil salutaire.
Et qui pouvait penser qu'un animal pareil,
Une taupe, donnât un utile conseil !
—Hélas ! si tu m'avais un peu moins méprisée,
Reprend la taupe, alors, tu n'aurais pas douté
Que, sous terre par moi ma loge étant creusée,
D'un arbre je devais connaître la santé,
Et qu'en qualité de voisine,
J'en pouvais, à coup sûr, juger sur la racine.

IV.

Le Loup et le Renard.

Volontiers nous faisons présent
De ce dont nous n'avons que faire.
D'un apologue ici le voile transparent
Rendra l'assertion moins choquante et plus claire.

Aux dépens des poulets, un renard bien repu,
Qui, de plus, s'était, par prudence,
De quelques rogatons assuré la bombance,
Sous une meule, un soir, était venu
Dans le sommeil chercher une autre jouissance ;
Mais tout-à-coup il aperçoit
Un loup qui se traînait à pas lents vers son gîte,
Venant mal à-propos pour lui rendre visite ;
Plutôt, la faim en cet endroit
Lui faisait chercher quelque exploit.
Le loup lui dit : hélas! mon cher compère,
Le malheur me poursuit, car du plus petit os
Je n'ai pu nulle part trouver l'emplette à faire ;
Aussi la faim me tue, et pour comble de maux,
Les chiens sont furieux, le berger toujours veille ;
Le coquin jamais ne sommeille ;
Je n'ai plus qu'à me pendre.—Est-il possible? quoi!
— C'est la vérité pure, et t'en donne ma foi.
—Voudrais-tu du foin, mon compère?
En voici, tu le vois, toute une meule entière,
Et je te l'offre de bon cœur.
D'herbe le loup n'est pas mangeur ;
Il eût voulu pour sa pâture
Quelque viande ou quelque os ; mais de ses rogatons,
Dont il avait provisions,
Le renard ne dit mot, et de cette aventure
Sire loup flagorné, mystifié, dupé,
S'en alla sans avoir soupé.

V.

Le Cerf-Volant.

Un jour, lancé par un enfant,
Un présomptueux cerf-volant
Etait monté jusqu'aux nuages,
Fier de planer aux lieux où naissent les orages.
D'en-haut il aperçoit voler un papillon.
Aussitôt il lui crie : eh, dis donc, mon mignon,
Tu ne le croiras pas, mais vraiment c'est à peine
Si d'ici je te vois.
Admire la hauteur où le courage entraîne.
Conviens-en franchement, d'un si haut vol, je crois,
Tu dois être jaloux. — Moi jaloux ? tu t'abuses,
Reprend alors le papillon ;
De te parler si net, je te fais mes excuses,
Mais de toi tu te fais trop bonne opinion.
Tu planes haut, oui, mais n'es-tu pas à l'attache ?
Un sort comme le tien est très loin du bonheur.
Je vole bien plus bas, sans que cela me fâche.
De planer comme toi je brigue peu l'honneur ;
Mon partage sans doute est beaucoup plus modeste,
Mais crois-moi, volontiers je borne là mes vœux ;
Je vole bas, d'accord ; au reste,
Ne volè-je pas où je veux ;
Et, de plus, d'un enfant pour charmer la folie,
Je n'ai pas d'un vain bruit à fatiguer ma vie.

VI.

Le jeune Arbre.

Ami, dit un jeune arbre à certain villageois,
Qu'il voyait armé d'une hache,
Autour de moi, de grâce, abats un peu ce bois.
Vraiment, de me cerner il semble prendre à tâche.
Je ne saurais croître à loisir;
Mes pieds sont à la gêne, et jamais du Zéphyr
Jusqu'à moi l'haleine embaumée,
A travers ce rempart, ne saurait parvenir.
Tu vois sous quelle voûte est ma tête enfermée.
Si rien n'arrêtait mon élan,
On me verrait, avant un an,
L'honneur de tout le voisinage,
Et le couvrant de mon ombrage;
Mais étouffé dans mon berceau,
Je suis mince comme un roseau.
Le paysan saisit sa hache,
Et pour le servir en ami,
Le gaillard ne fit pas les choses à-demi.
Il n'avait pas fini sa tâche,
Que le jeune arbre triomphant
De tous côtés se vit une libre carrière;
Mais il reconnut, l'imprudent,
Que son triomphe, hélas! n'était qu'une chimère;
Il devint le jouet de tous les élémens.

Les ardeurs du soleil, ou la pluie ou la grêle
Lui livrent tour-à-tour quelque attaque nouvelle.
Victime enfin de la fureur des vents,
Il succombe. – Insensé, toi seul de ta disgrâce,
Fus cause, lui dit un serpent,
Pourquoi t'es-tu défait de l'abri bienfaisant
Où, pour croître, le ciel avait marqué ta place?
Là, pouvant affronter le soleil et le vent,
Des arbres l'utile vieillesse
Aurait de tes rameaux protégé la jeunesse;
Et lorsque, succombant sous la charge des ans,
Et l'infléxible faux du Tems,
A ton tour, ils t'auraient enfin cédé l'empire,
Ta vigueur aurait pu suffire
A braver les dangers, et l'assaut violent,
Sous lequel aujourd'hui ton imprudence expire,
N'aurait fait contre toi qu'un effort impuissant.

VII.

Le Brochet, le Cygne, et l'Ecrevisse.

Dans toute association
L'accord sera toujours la chose essentielle;
Sans lui l'on ne fait rien de bon;
Le travail devient nul, et la peine réelle.

Un jour, le cygne et le brochet
De concert avec l'écrevisse,

Forment le bizarre projet
D'essayer des chevaux l'office ;
D'un chariot chargé notre triumvirat
A l'instant se fait l'attelage ,
Puis , le voilà tirant , haletant , tout en nage ;
C'était un travail de forçat ;
Le chariot cependant tenait ferme ,
Et ne bougeait pas plus qu'un terme.
La charge n'eût été qu'un très léger fardeau ;
Mais chacun prétendait tirer à sa manière ,
Le cygne dans les airs , l'écrevisse en arrière,
Et le brochet dans l'eau.
De dire à qui le tort , j'aurais mauvaise grâce ,
Pourtant le chariot est encore à sa place.

VIII.

Le Chien.

Un seigneur possédait un chien ,
Qui sans cesse faisait des siennes.
Pourtant il ne manquait de rien ,
Mais il lui fallait des aubaines.
Tout autre , heureux d'un pareil sort,
De penser même au vol n'aurait pas eu le tort ;
La rapine en ce chien était une manie.
Viande , volaille , il escamotait tout.

En vain son maître le châtie,
Il n'en peut pas venir à bout.
Pour remédier à la chose,
Enfin du maître un des amis
En voulut prendre fait et cause,
Et lui donner un bon avis.
—Ecoute, mon ami, tu parais bien sévère;
A voler cependant c'est toi qui l'as appris;
Pourquoi du vol qu'il a commis
Le laisses-tu propriétaire?
Je te conseille donc de le moins étriller;
Mais du larcin toujours tu dois le dépouiller.
De ce sage conseil l'utile expérience
Corrigea notre chien de son extravagance.

IX.

Le Mécanicien.

Un certain égrillard, d'une vaste maison
Fit emplette. Elle était un tant soit peu gothique,
Mais du reste elle était unique.
Il pouvait se vanter de l'acquisition.
Très solide et bien disposée,
Tout lui plaisait en sa maison.
D'un côté seul elle était déprisée;
On la trouvait un peu trop loin de l'eau.
—On remédie à tout, quand on a du cerveau,

Dit le nouveau propriétaire,
Cet article pour moi n'est rien.
Ne suis-je pas le maître de mon bien ?
Des machines vers la rivière
Vont, comme sur les bras, transporter ma maison.
(Il avait pour la mécanique
Une très forte passion,
Quoiqu'en son genre très comique.)
—La maison en ses fondemens,
Se dit-il, de la terre étant débarrassée,
A l'aide de bons cabestans,
Sera sur des patins bien aisément placée,
Et dès-lors qui m'empêchera
De la faire glisser où bon me semblera.
J'ai, de plus, un projet fort extraordinaire :
Le jour où ma maison gagnera la rivière,
Je veux à mes meilleurs amis
Y donner un festin de nôce ;
Qu'au son de la musique, à table bien assis,
Nous soyons transportés, comme dans un carrosse.
Brûlant d'exécuter son projet insensé,
Par notre homme aussitôt l'ouvrage est commencé.
De nombreux ouvriers l'active intelligence
De tous ses fondemens dégage la maison.
Le mécanicien, dans son impatience,
Prodigue la besogne et l'argent à foison ;
Mais d'Archimède, hélas ! le génie eut beau faire,
En dépit de ses cabestans,
Il vit ses efforts impuissans,
Et la maison enfin s'écrouler toute entière.

Hélas ! parmi nous que de gens
Ne montrent pas moins de sottise !
Dans une plus folle entreprise
On les voit souvent s'engager,
Courant encor plus de danger.

X.

L'Etang et la Rivière.

De fatigue, ma sœur, tu dois être rendue,
Disait à la rivière, un étang son voisin ;
Sur tes flots chaque fois que l'on jette la vue,
On les voit à couler se tourmenter sans fin.
De quels fardeaux, de plus, n'es-tu pas surchargée!
Que de bâtimens, de radeaux,
De trains-de-bois et de bateaux !
Encor ici la liste en est bien abrégée,
Car que serait-ce, dis-moi donc,
Des canots, des esquifs, des barques, des nacelles ?
Ma foi ! le compte en serait long,
Je n'aime pas les kyrielles.
D'un tel martyre enfin quand verras-tu le bout ?
Moi, j'en sècherais de dégoût ;
Bien plus douce est ma destinée :
Je ne suis pas, d'accord, très distingué ;
Sur la carte, il est vrai, ma place est très bornée,
Et n'en suis pas bien intrigué ;

Un rimailleur sur moi ne fera pas de phrases ;
Tout cela, comme on dit, est graine de niais.
Je suis heureux à moins de frais,
Et mon bonheur, à moi, gît sur bien d'autres bases ;
Mon eau repose mollement
Dans la plus tranquille inertie ;
De ses bords la vase amollie
D'un Sybarite absolument
M'offre les roses et la vie;
Mon onde est toujours libre, et jamais un bateau
De son poids ne pesa sur elle ;
Même elle ignore le fardeau
De la plus légère nacelle.
C'est tout au plus si le zéphyr
D'une feuille, parfois, vient rider sa surface.
Après cela, dis-moi, de grâce,
Est-il plus douce vie et peut-on mieux choisir ?
Dans une sage rêverie,
Que j'aime, garanti des vents de tous côtés,
A philosopher sur la vie,
Sur le monde et ses vanités !
— Mais en philosophant, lui répond la rivière,
As-tu quelquefois réfléchi
Qu'à l'eau le mouvement fut toujours nécessaire ?
Ignores-tu donc que sans lui,
Sans ce mouvement salutaire,
Elle perd toute sa fraîcheur?
Si je puis me flatter, moi, de quelque faveur,
Et si mon nom est en honneur,
Certes, c'est à lui seul que j'en dois l'avantage ;

De mes eaux je lui dois toute la pureté,
L'abondance et l'utilité.
S'il faut t'en dire davantage,
Apprends toute la vérité :
C'est lui qui m'assure la gloire ;
Et des siècles encor mes ondes couleront,
Que des tiennes, déjà dans un oubli profond,
On aura perdu la mémoire.
Et c'est ce qu'on vit arriver ;
De son sort en effet, il ne put se sauver.
Avec le même éclat coule encor la rivière,
Tandis que l'étang, au contraire,
Du plus impur limon chaque année encombré,
Bientôt sous les roseaux et la fange enterré,
Termina sa triste carrière.

C'est ainsi que sans gloire et sans utilité,
Le talent quelquefois croupit dans la mollesse,
Et le défaut d'activité
L'étouffe au sein de la paresse.

XI.

L'Habit de Jeannot.

Jeannot vit son habit aux deux coudes percé ;
Il s'arme de ciseaux, il saisit une aiguille,
Taille de chaque manche un quart . . . pure vétille !

Et voilà son habit aussitôt rapiècé.
Il en avait les bras plus nuds d'un quart *d'archine* (3) ;
Le grand mal à cela ? Mais quand on l'examine,
On ne peut s'empêcher de lui pouffer au nez.
—Eh bien, pense Jeannot, nous croit-on si bornés ?
Mes manches semblent singulières !
A cela le remède est facile à porter,
Et j'en aurai, pour peu que j'y veuille ajouter,
De plus longues que les premières.
Mon Jeannot n'était pas un nigaud aux lisières.
Aussitôt le rusé vous fait un abatis
Aux pans de son habit, il taille dans les plis ;
D'en rallonger au mieux ses manches il s'emploie ;
Enfin notre génie, au comble de la joie,
Crut avoir fait merveille en cousant ces débris.
Voilà Jeannot heureux ; quoiqu'il portât du reste
Un habit devenu bien plus court que sa veste.

Ainsi, quel est parfois le lot
De maint seigneur qui croit rétablir sa fortune ?
C'est d'être le jouet d'une erreur trop commune,
Et de se pavaner sous l'habit de Jeannot.

XII.

Le Villageois et le Brigand.

Un villageois, qui montait sa maison,
Fait à la foire, un jour, l'emplette d'une vache,
Et pour traire son lait, il y joint un *trairon* ;
(Ce vase-là n'a pas d'autre nom que je sache.)
Tranquillement chez lui notre homme retournait
Par une route de traverse,
Au risque cependant qu'un faux-pas le renverse ;
Il passe une vaste forêt,
Et voilà qu'un brigand à nu le dévalise.
Il pleure, il se désole.—Ah bon Dieu, lui dit-il,
Tu m'as réduit à la chemise !
A détrousser son homme, on n'est pas plus subtil.
Pour cette vache, hélas ! toute une année entière
J'avais épargné mon argent ;
Pourquoi faut-il donc qu'un brigand
En devienne propriétaire ?
Mais touché de compassion,
Eh bien, dit le voleur, j'y fais réflexion,
Je n'aurai pas besoin, je pense, de la traire,
Ne pleure pas, tu peux reprendre ton trairon.

XIII.

Les Fleurs.

Délicat ornement d'un très riche salon,
Sur la fenêtre, un jour, des fleurs artificielles
Balançaient fièrement leur tige de laiton,
A côté de fleurs naturelles.
Dans leurs vases dorés leur vaine ambition
Etalait leurs beautés à l'admiration.
Bientôt quelques gouttes de pluie
Viennent ternir leur taffetas,
Et contre cette perfidie,
Les fleurs à Jupiter, qui ne les entend pas,
Adressent les accens d'une douleur amère;
Le priant, s'il se peut, de mettre un terme au cours
De cette pluie, à leurs vœux si contraire,
Et si peu favorable à des fleurs de velours.
Leur dépit la maudit, leur orgueil l'injurie.
—O Jupiter; maître des cieux,
Dirent-elles, à quoi peut donc servir la pluie?
Est-il rien de plus odieux?
Par elle dans la rue il n'est plus de passage;
La fange et les ruisseaux, voilà tout son ouvrage;
Mais Jupiter fut sourd à leur vaine clameur,
Et la pluie à son aise arrosant la contrée,
Du jour dissipa la chaleur,
Dans l'air répandit la fraicheur,

Et la nature restaurée,
Offrant aux yeux le doux tableau
De la plus riante verdure,
Sembla renaître de nouveau.
Renaissant avec la nature,
Sur leur fenêtre même on vit,
Comme par un effet subit,
De nouveau les fleurs naturelles
Reprendre leur faîcheur et des grâces nouvelles;
Mais les autres, dès cet instant,
De leur fastueux vase inutile ornement,
Perdant de leurs attraits l'éphémère imposture,
Se virent rejeter comme une vile ordure.

Aux propos des censeurs toujours indifférent,
Le vrai talent pardonne à la critique,
Car envers sa beauté que peut l'humeur caustique?
Sans crainte il la doit affronter.
Ses attaques, pour lui, ne sont jamais mortelles;
Si la pluie est à redouter,
Ce n'est qu'aux fleurs artificielles.

XIV.

Le Curieux.

Eh bonjour, mon ami, d'où viens-tu donc ainsi?
—Moi? je viens du Musée, où j'ai rodé trois heures,

Et de mes jours vraiment n'en passai de meilleures.
J'ai tout vu, tout bien vu ; j'en étais ébaubi.
De te conter cela je n'aurais pas la force,
Et, qui plus est, même l'esprit.
Vrai, pour les curieux c'est une belle amorce.
Dans ses inventions, mon cher, sans contredit,
La nature est ingénieuse.
— Non, d'honneur, je n'en reviens pas.
D'aller voir tout cela l'idée était heureuse.
De merveilles c'est un amas :
Insectes, papillons, mouches, bêtes sauvages,
Chenilles, pucerons, oiseaux de tous plumages ;
Quelles couleurs ! ce sont des coraux, des rubis !
Les plus beaux selon moi, ce sont les plus petits.
Il faudrait voir les coquillages !
Rien n'y manque vraiment ; les cirons sont parfaits.
J'en ai vu là, je te l'assure,
Qui n'étaient pas plus gros....or, je ne mens jamais !...
Qu'une pointe d'épingle ; ah ! la chose est très sûre.
— Et l'éléphant, l'as-tu pour le moins aperçu ?
Comment l'as-tu trouvé ? comme une tour, je jure.
—L'éléphant? là?—Mais oui.—Ma foi, si je l'ai vu,
Je veux, mon cher, être pendu.

XV.

La Convention nationale des Animaux.

A quelque arrangement voulez-vous procéder ,
Si l'affaire est remise à gens sans conscience,
Soyez sûr que leur manigance
A leur gré saura l'éluder,
Pour disposer le tout selon leur convenance.

Près du lion un loup jadis
Osa solliciter la place
D'intendant-général de toutes les brebis ,
Et pour s'assurer de la grâce,
Par son compère le renard ,
A l'oreille de la lionne ,
Qu'il savait obligeante et bonne ,
Adroitement notre cafard
Fit souffler quelques mots ; mais comme dans le monde
On disait partout à la ronde ,
Pis que pendre des loups , alors sa majesté ,
Pour bannir tout soupçon de partialité ,
Fit publier une ordonnance ,
Par laquelle les animaux ,
Tous et sans nulle différence ,
Eussent à s'assembler en états-généraux ,
Pour que chacun en conscience,
Sur le loup déclarât et le bien et le mal
Qu'il avait à sa connaissance.

L'ordre est exécuté ; l'appel est général ;
Et comme il se pratique en toute monarchie ,
On voulut pour aller aux voix ,
Suivre de la hiérarchie ,
A la rigueur , toutes les lois ;
Mais qui l'eût cru ? pour la première fois
On garda sur le loup le plus profond silence ;
Le candidat eut l'intendance.
Et que firent donc les brebis ,
Direz-vous ? tout leur corps y fut sans doute admis ?
Pas du tout ; les brebis y furent oubliées ;
Les premières pourtant , (du moins c'est mon avis ,)
Les brebis devaient être aux états conviées.

XVI.

Le Villageois et le Serpent.

Dans la maison d'un villageois
Un serpent vint , un jour , demander un asyle.
Non pas , lui dit-il , toutefois ,
Pour y demeurer inutile ;
Mais son zèle auprès des enfans
S'offrait de prodiguer les soins les plus constans.
—Rien n'est meilleur , dit l'hypocrite,
Que le pain que l'on a gagné !
Je sais que parmi vous , notre race est maudite ;
Aucun serpent n'est épargné.
Ils ont tous , dites-vous , un méchant caractère ;
On assure depuis long-tems ,

Qu'aux plus doux sentimens leur âme est étrangère,
Qu'ils sont mauvais amis, et plus mauvais parens ;
Qu'ils mangent même leurs enfans ;
Enfin qu'ils sont ingrats ; tout cela peut bien être ;
Mais à ce portrait peu flatteur,
Je ne saurais me reconnaître.
J'eus toujours le mal en horreur ;
Dans aucun tems je n'ai su le commettre,
Et loin d'avoir à reprocher
A mon dard la moindre piqûre,
Je me le ferais arracher,
Bien volontiers, je te le jure,
Sans balancer, dès aujourd'hui,
Si je pouvais vivre sans lui.
Bref, je puis protester une chose bien sûre,
C'est que tu vois en moi le meilleur des serpens ;
Ainsi juge combien j'aimerai tes enfans !
— Quand tu ne me dirais que la vérité pure,
Je ne pourrais encor te recevoir chez moi,
Répond le paysan ; d'un exemple semblable
Je craindrais l'influence ; et voici le pourquoi :
Après un bon serpent, il est plus que probable
Qu'il afflûrait chez nous des milliers de serpens,
Qui dévoreraient nos enfans.
Une raison encor te rend inacceptable ;
Les meilleurs des serpens ne valent pas le diable.
Après ce compliment, le reptile s'en fut.

De ce récit, parens, comprenez-vous le but ?

XVII.

Le Sansonnet.

Chacun de nous a son talent ;
Mais il arrive bien souvent
Qu'aveuglé par son amour-propre
Dont on devrait se méfier ,
On veut se mêler d'un métier
Auquel on ne peut être propre ;
Mais voici mon conseil à moi :
Voulez-vous toujours voir la réussite sûre?
Ne vous chargez que de l'emploi
Pour lequel aurait pu vous créer la nature.

Un sansonnet
Avait , dès sa plus tendre enfance ,
Appris à répéter , sans nulle différence ,
Les accens d'un chardonneret.
On l'eût cru né de lui , sitôt qu'on l'entendait ,
Et toute la forêt en était enchantée.
C'était une admiration.
De tout autre l'ambition
D'un talent si flatteur se serait contentée ;
Mais un jour il entend , du chantre harmonieux
Qui charme les forêts , faire un pompeux éloge.
La jalousie hélas ! ce défaut odieux ,
Dans le cœur des oiseaux, comme au nôtre se loge.

—Attendez, mes amis, dit alors l'envieux,
Je puis bien imiter les sons mélodieux
De votre rossignol, peut-être faire mieux.
Aussitôt, sans se faire attendre,
Notre jaloux se fait entendre;
Mais il chante tout de travers,
Il fausse, il écorche, il criaille,
Et des sons les plus durs sans pitié vous tenaille,
En un mot il fait fuir les habitans des airs.
Eh bien, qu'as-tu gagné par cette impertinence,
Hélas! mon pauvre sansonnet?
Ne valait-il pas mieux de ton chardonneret
Imiter savamment les sons et la cadence,
Sans dévoiler ton ignorance
Dans un art pour lequel jamais tu ne fus fait.

XVIII.

L'Incendie et le Diamant.

Une étincelle avait produit un incendie;
Des flammes la rapidité,
Dissipant de la nuit l'affreuse obscurité,
Dévorait tout dans sa furie,
Et répandait au lointain la terreur.
Un diamant perdu, traînant dans la poussière,
Non loin de là, jetait une faible lueur.
Le feu lui dit: hélas! de ta lumière,

Auprès de mon éclat, vois quelle est la misère ?
Un œil bien exercé, pauvre et chétif joyau,
Te pourrait seul distinguer, à distance,
D'un simple verre, ou d'une goutte d'eau
Que j'éclaire par ma présence ;
Ou que ferait briller un rayon du soleil.
Par exemple, vit-on jamais rien de pareil ?
Un lambeau de ruban, enfin la moindre chose
Qui viendrait te couvrir, te porterait malheur.
Il ne faut qu'un cheveu pour masquer ta lueur,
A tes feux sans peine on s'oppose ;
Mais qu'un bâtiment soit en proie à ma fureur,
D'éclipser mon éclat il n'est pas si facile,
Tous les efforts de l'homme excitent mon mépris,
Et toujours contre moi leur audace est stérile.
La terre sous mes pas se couvre de débris.
Vois avec quel fracas je dévore et ravage
Ce que rencontre mon passage.
Aux nuages mes feux vont prêter leur couleur,
S'y jouer, et porter en tous lieux la terreur.
— De briller comme toi si je n'ai l'avantage,
Répond alors le diamant,
A personne mes feux ne causent de dommage,
D'aucun malheur du moins je ne suis l'instrument,
Et, cet éclat, qu'en moi ton orgueil déprécie,
Ne déplait qu'à la jalousie.
Tu ne brilles qu'en dévastant ;
Pour t'étouffer, tu sais que la prudence humaine
Réunit ses efforts ; vois son empressement.
Plus tu jettes d'éclat, plus ta fin est prochaine.

Du peuple en ce moment l'innombrable concours
En peu de tems du feu sut arrêter le cours.
Bientôt il ne resta de sa rage infernale
Qu'une infecte fumée et qu'en vain il exhale ;
Mais, trouvé par hasard, le riche diamant,
De la couronne impériale
Devint le plus bel ornement.

XIX.

Les Villageois et la Rivière.

Au retour du printems, les petites rivières,
Les grands et les moindres ruisseaux
Portaient, en déchaînant leurs eaux,
Le ravage au milieu des terres.
Désespérés, les paysans
Au fleuve, où ces ruisseaux avaient tous leur décharge,
Veulent aller se plaindre, et sans ménagemens
Nombrer tous les griefs qu'ils savaient à leur charge.
Par malheur on n'en manquait pas :
Dans son germe par eux la moisson de l'année
Etait sans pitié ruinée.
Ils noyaient le bétail et jetaient tout à-bas,
Sous les moulins la terre était minée
Et les bâtimens enlevés.
Le compte du dommage était incalculable ;
—Mais nous allons en être préservés,

Disaient les villageois ; ce fleuve respectable ,
Bien qu'un peu fier de sa grandeur,
Roule ses flots avec douceur.
Sur ses fertiles bords que d'opulentes villes ,
A l'abri des dégâts, sont heureuses, tranquilles !
Allonc donc, mes amis ; sans le moindre pardon,
Le fleuve va, pour sûr, les mettre à la raison.
La troupe aussitôt vers la rive ,
Pleine d'espoir , guide ses pas.
Enfin à son but elle arrive ;
Mais voici bien un autre cas :
Les bonnes gens à peine abordant la rivière ,
La trouvent chariant la moitié de leur bien,
Et sans vouloir se plaindre en vain,
De leur espérance dernière
Dans un silencieux chagrin ,
Leurs yeux suivent sur l'eau l'irréparable perte ;
Et puis , frappé de cette découverte ,
On se regarde tour-à-tour ,
On chuchote , l'on fait un mouvement de tête ,
Et l'on finit par la retraite.

Ainsi l'oppression est à l'ordre du jour ,
Et contre les petits il n'est pas de justice ,
Lorsque dans le partage un grand est leur complice.

XX.

Le bon Renard.

Atteinte par le plomb d'un perfide chasseur,
Un beau jour du printems, périt une fauvette;
Encor passe si la pauvrette
Seule eût été victime du malheur
Qui frappa toute une famille;
Mais non, un coup y fit trois orphelins.
A peine hors de leur coquille,
Faibles, simples, en proie aux plus affreux destins,
C'est en vain que dans leur misère,
Par de plaintifs accens, ils réclamaient leur mère,
De la faim, de la soif éprouvant le tourment.
— A ce spectacle déchirant,
Il faudrait, je l'avoue, avoir l'âme bien dure;
Pour demeurer indifférent,
Dit un renard, qui, d'aventure
Sous le nid de ces malheureux
Etait assis sur une pierre.
N'aurez-vous donc pas pitié d'eux,
Disait-il aux oiseaux; écoutez ma prière:
De chacun de vous un seul grain
Suffirait pour calmer leur faim.
Vous pourriez leur sauver la vie,
Si chacun d'une paille allait tresser leur nid;
Oui, ce serait une œuvre pie.

S'adressant au coucou, notre orateur lui dit :
Toi, paresseux coucou, tu vois que par la mue
Tes plumes sont du vent l'inutile jouet,
Fais-toi les arracher, alors sur le duvet
Cette nichée ici, que tu vois toute nue,
Se trouverait couchée ; aussi bien sans profit
Egalement la perte en serait toujours faite,
Donne-les donc plutôt au nid.
Et toi, fille des champs, sémillante alouette,
Qui t'égosilles sous les cieux,
Y folâtrant de cent manières,
Ne ferais-tu pas beaucoup mieux
D'aller chercher dans les jachères
Ou dans les prés, ou dans les champs
Pour ces infortunés d'utiles alimens ?
Toi, pendant tout le jour, plaintive tourterelle,
Que fais-tu près de tes enfans ?
Ils n'ont plus besoin de ton zèle,
Tu vois qu'ils sont bien assez grands.
Pour se pourvoir ils peuvent se suffire,
Qu'est-il besoin de les instruire ?
Crois-moi, quitte vîte ton nid,
Où la tendresse n'a que faire,
Et rends à ces petits une seconde mère ;
Laisse celui qui nous nourrit
A tes enfans servir de père.
Toi, sensible Progné, qu'on aime avec raison,
Que la bonté caractérise,
De quelque tendre moucheron
Qu'ils te doivent la friandise.

Et toi, par tes accens, par tes accords divins,
Harmonieuse Philomèle,
Au sommeil de ces orphelins
Tu pourrais ajouter une douceur nouvelle;
Et le malheur bercé par un léger zéphyr,
Dans un heureux oubli, se pourrait endormir.
De la perte la plus cruelle
Ces innocens dédommagés,
Se croiraient encor protégés
Par la tendresse maternelle.
Croyez-moi, mes amis, prouvons que dans les bois
Il est de très bons cœurs, et que...dans la minute
Par la faim à laquelle ils se trouvent en butte
Les petits agités du nid tombent tous trois.
Que fit alors notre compère?
Il les croqua, sans plus de commentaire.
C'était agir en bon chrétien!

Il ne faut pas, lecteur, que cela vous étonne.
Le zélateur du bien le fait et ne dit rien.
S'il donne, c'est toujours du sien,
Et n'exige rien de personne.
De tel sur cet article on est abasourdi,
Qui n'exerce le bien qu'aux seuls dépens d'autrui.
Toujours généreux en paroles,
Il ne donnerait pas seulement deux oboles;
Et que de gens, à cet égard,
Sont malheureusement parens de mon renard.

XXI.

Les Songeurs.

Un roi jadis doutant de l'efficacité
De l'étude et des connaissances,
Ne sachant trop si les sciences,
Loin d'être à ses sujets de quelque utilité,
Ne les exposaient pas à de funestes chances,
Et si du savoir les trésors
N'affaiblissaient plutôt et l'esprit et le corps,
Pour résoudre à la fin cet étrange problême,
Il se demandait à lui-même,
S'il ne ferait pas mieux de purger ses états
Des savans, dont peut-être on faisait trop de cas;
Mais ce prince, honorant le sceptre et la couronne,
Offrait à ses sujets un père sur le trône.
Il ne songeait qu'à leur bonheur,
Et ne faisant rien par caprice,
La partialité n'entrait pas dans son cœur,
Sanctuaire de la justice.
Qu'à tous les peuples Dieu donne un prince pareil!
Ce monarque fit donc convoquer un conseil,
Où, chacun, en frais d'éloquence
Sans perdre un trop précieux tems,
Mais d'accord avec le bon sens,
Surtout avec la conscience,
Par un *oui* simple, ou par un *non*

Donnerait son opinion ;
Savoir : si d'abord de l'empire
Les savans devaient s'exporter ,
Ou bien s'ils y devaient rester.
Cependant le conseil ne savait trop que dire.
Celui-ci parlant d'après soi ,
L'autre d'après son secrétaire ,
On finit d'autant plus par embrouiller l'affaire ,
Et sans lever en rien le doute du bon roi.
L'un disait : l'ignorance , hélas ! n'est que ténèbres ,
Et Dieu n'eût pas de notre esprit
Écarté les voiles funèbres ,
Dont la stupidité naguère le couvrit ,
Il n'eût pas à nos yeux découvert ses merveilles ,
Si sa rigueur avait voulu
Que de ses facultés quand l'homme fut pourvu ,
A celles de la brute elles fussent pareilles.
Ainsi l'on ne saurait douter
Qu'au bonheur le savoir ne peut que nous porter.
D'autres disaient : non , jamais la science
Ne rendit les hommes meilleurs ;
Au contraire , son influence
Ne sert qu'à corrompre les mœurs.
La science est absurde , et c'est à la science
Que de maint empire puissant ,
Autrefois riche et florissant ,
On doit attribuer la prompte décadence.
Bref , de l'un et l'autre côté
On raisonne , l'on déraisonne ,
On écrit , on écrit , et l'objet agité

Ne fut résolu par personne.
Le prince alors fit encor plus :
Il ordonne qu'une assemblée
Des esprits les plus entendus
Juge la question, qu'on avait embrouillée ;
Mais, hélas ! ce fut encor pis.
C'étaient pourtant des érudits.
Ces messieurs, recevant du roi d'excellens gages,
Trouvaient, (et cela peut se comprendre aisément,)
A n'être pas d'accord de très grands avantages.
On les verrait encor chamailler à présent,
Pour peu qu'on les eût laissé faire,
Et toucher leurs émolumens ;
Par bonheur sur le fisc le prince était sévère;
Il fit, sans plus de complimens,
Sans nul retard et sans mystère,
Fermer le parlement. Un jour il arriva
Que le prince, occupé de la même pensée,
Seul à la chasse s'en alla.
Sa majesté, s'étant dans un bois enfoncée,
Y fit la rencontre, soudain,
D'un ermite tenant un gros livre à la main.
Son maintien noble, ouvert, sa barbe vénérable,
De son regard la dignité,
De son air la sérénité,
Tout en lui décélait un vieillard respectable.
Sur son front on voyait, dans de nombreux sillons,
Les ravages du tems et l'empreinte sacrée
De longues méditations ;
C'était de la vertu l'image révérée.

Le monarque daigna converser avec lui,
Et lui trouvant de vastes connaissances,
Pour le prince aussitôt un nouveau jour a lui
Sur le problême des sciences.
Il lui propose donc avec affection
De résoudre la question.
—Auguste souverain, lui répondit le sage,
Permets que par devant ta haute majesté
D'un apologue simple ici je fasse usage,
Pour t'exposer sans art, avec sincérité,
Ma façon de penser, fruit de l'expérience.
Alors, après avoir un instant médité,
En ces mots l'ermite commence :
Sur les bords orageux de l'indien Océan,
Un vieux pêcheur avait autrefois sa demeure;
La misère bientôt hâta sa dernière heure;
De travail ses trois fils se font un nouveau plan.
A la pêche ils devaient une triste existence,
Et le pain paternel pour eux était amer;
Ne pouvant du métier vaincre la répugnance,
Ils voulurent chercher dans le sein de la mer,
Croyant acquérir plus d'aisance,
Des perles au lieu de poisson.
Pour mettre l'Océan à contribution,
Croyant qu'ils possédaient tous les talens suprêmes,
(Car ils savaient nager,
Savaient même plonger;)
Ils veulent percevoir le tribut par eux-mêmes.
Cependant chacun eut un sort bien différent.
Le premier était nonchalant.

Il errait le long du rivage,
Et craignait même que ses pieds
Par les eaux ne fussent mouillés;
Les flots devaient pour lui faire tout son ouvrage,
Et c'est d'eux seuls qu'il attendait
Les perles que leur cours sous ses yeux jetterait.
Donc, croupissant dans la paresse,
Le premier de ces fils languit dans la détresse.
Le second, au contraire, actif, laborieux,
Sur les bords de la mer plongeant avec prudence,
De perles sut pêcher un amas précieux
Qui le mirent dans l'opulence.
Mais le troisième fils, avide de trésors,
Se mit à raisonner de la sorte en lui-même :
Quoiqu'on puisse trouver des perles sur les bords,
Cependant quel bonheur extrême,
Si jusqu'au fond des eaux je pouvais parvenir!
Qui sait que de trésors la mer peut contenir ?
Peut-être y trouve-t-on d'innombrables richesses,
Perle, corail, rubis, saphir,
Même des diamants de toutes les espèces.
On n'aurait peut-être en effet
Qu'à se baisser, comme on dit, et qu'à prendre.
Et l'avide insensé, charmé de ce projet,
Jusqu'au fond de la mer aussitôt veut se rendre;
Il va chercher la profondeur
Le plus propre à répondre à l'ardeur qui l'anime,
Et plein d'espoir, l'intrépide plongeur
Se précipite dans l'abyme;
Mais, hélas! la cupidité

De cet ambitieux fut aussitôt punie :
Jusqu'au fond sans avoir été,
Dans la mer il perdit la vie. —
Les sciences, grand prince, à tes sujets heureux,
Certes, peuvent offrir de nombreux avantages ;
Mais, roi, c'est une mer où les audacieux
Vont chercher bien souvent de terribles naufrages,
Et de plus, on les voit après eux entraîner
Tous ceux qui sur leurs pas voudraient s'abandonner.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

FABLES.

LIVRE CINQUIÈME.

I.

La Calomnie.

Nous rejetons souvent nos fautes sur autrui.
Que de fois on nous entend dire :
Je n'aurais pas pensé d'agir ainsi sans lui,
Et si l'on n'a de qui médire,
On accuse, au défaut d'humains,
Quoiqu'il n'y soit pour rien, l'un des esprits malins.
De cette vérité je cite un trait sur mille.

Certain Brahme de l'Orient
Pour sa religion d'un zèle très ardent
Se piquait ; (en parole, et la chose est facile,)
Sa conduite le démentait.

Il faut donc que l'hypocrisie,
Chez les brahmes aussi, soit connue en Asie !
Mais, sans nous écarter, allons tout droit au fait.
Notre homme dans sa confrérie,
Pour son relâchement se voyait seul cité;
Mais les autres vivaient en toute sainteté.
Une chose surtout déplaisait au confrère,
C'est que son Révérend était d'humeur sévère.
Malheur à qui voudrait frauder le Réglement !
Notre Brahme pourtant ne perd pas le courage.
Un jour maigre survient ; sans remords, le faux-sage
Dit, faisant le mauvais plaisant :
Du maigre, mon ami, ma bonté te dispense.
Il se procure un œuf, attend jusqu'à minuit,
Puis, à son âtre en diligence
Allume sa chandelle, y tient l'œuf et l'y cuit,
Comme on ferait rôtir un poulet à la broche.
Le gourmand le couve des yeux,
Il le gobe en idée, et son zèle pieux
Ne s'en fait ombre de reproche.
Puis, parlant de son chef avec dérision :
Tu ne m'y prendras pas, pour le coup, vieux barbon,
Et malgré toi, sans crainte de surprise,
De ce régal je vais goûter la friandise ;
Mais voilà que dans ce moment
Le chef entre dans la cellule,
Et sans faire de préambule,
Il lui dit d'un ton menaçant :
—Qui te rend si hardi de pécher sans scrupule ?—
Pas moyen de nier sa mauvaise action.

Si par la négative il eût voulu répondre,
La pièce de conviction
Se trouvait là pour le confondre.
La larme à l'œil, alors il dit :
—Au repentir le plus sincère
Pardonne, très révérend père,
L'erreur d'un énorme délit,
Car j'ignore comment je pus aussi mal faire.
Hélas ! quelque maudit démon
M'induisit en tentation.
Aussitôt de la cheminée
S'élance un diablotin qui dit : ame damnée,
N'as-tu pas honte ainsi de nous calomnier ?
De toi-même je viens d'apprendre le métier ;
Pour la première fois, je vois, grâce à ton zèle,
Comment on pouvait cuire un œuf à la chandelle.

II.

Le Tarin et le Pigeon.

Sur un tarin avec grand bruit
Un maudit trébuchet un jour se détendit.
Le pauvre prisonnier s'y débat, s'y démène,
Tandis qu'un pigeonneau se riait de sa peine :
—Se laisser prendre en plein-midi !
Ah, fi-donc ! mon petit ami,
Dit-il, jamais, d'honneur ! je n'eusse été si dupe.

Pendant que le moqueur parlait,
Je ne sais quoi le préoccupe,
Et voilà que lui-même est pris dans un filet.
Ce fut bien fait.
On ne saurait assez nous dire
Que du malheur d'autrui l'on ne doit jamais rire.

III.

Le Houblon.

Le houblon dans un potager
Commençait à pousser; mais sa faiblesse cherche
Un appui qui voulût, par bonté, s'en charger;
Il le trouve, et voilà qu'il assiège une perche.
D'un jeune chêne dans un champ
Tout auprès brillait le feuillage:
— A quoi peut servir ce manant,
Aussi bien que son parentage,
Dit à la perche le houblon?
Du corps quand tu n'aurais sur lui que l'avantage,
Pourrait-il avec toi faire comparaison?
N'en déplaise à son étalage,
Le sien est loin d'être aussi droit.
Il a, c'est vrai, quelque feuillage;
Mais pour se pavaner c'est un bien faible droit;
Aussi, touchez son corps, est-il rien de plus rèche?

Sa couleur est un peu plus fraîche ;
Mais l'œil ne peut le soutenir.
A quoi pense la terre, en voulant le nourrir ?
Une semaine au plus se passe,
Que de ce houblon le bourgeois,
Se trouvant en besoin de bois,
Prend cette perche, et vous la casse ;
Puis, bientôt dans son potager
Il transplante le jeune chêne,
Et le voit, pour prix de sa peine,
De nouveaux bourgeons se charger ;
Autour du chêne alors le houblon s'entortille,
De plus, à le vanter chaque jour s'égosille.

C'est ainsi que procède ici-bas tout flatteur ;
En butte aux sots discours, quand vous seriez des anges,
N'en attendez pas de louanges,
Si vous n'avez pas de bonheur ;
Vous trouveriez plutôt des roses en décembre ;
Mais parvenez à la faveur,
Il viendra le premier chez vous faire antichambre.

IV.

La Souris et le Rat.

Voisin, sais-tu l'excellente nouvelle,
Au rat un jour vint dire la souris ?
—Non, dit le rat, et quelle est-elle ?
—C'est que le chat enfin est pris.
Quelqu'un m'a très fort assurée
Qu'hier, sur le déclin du jour,
La griffe du lion s'en était emparée.
Reposons-nous à notre tour.
—Va, de te réjouir ce n'est pas trop la peine,
Répond le rat, ton espérance est vaine.
Des griffes s'il est question,
C'en est fait, crois-moi, du lion ;
Car la partie entre eux, certes, n'est pas égale,
Sur tous les animaux le matou se signale.

De celui qui le fait trembler
J'ai vu plus d'un poltron croire que tout le monde,
Ainsi que lui, devait parler,
Tandis que rarement dans son sens on abonde.

V.

La Pierre et le Vermisseau.

Quel bruit ! mais peut-on rien de plus impertinent !
Disait, voyant tomber la pluie,
Une pierre gisant certain jour en un champ.
— D'où vient qu'on l'attendait autant que le Messie?
A quoi bon tant de joie, et qu'a-t-elle donc fait ?
Une heure ou deux elle a fait du tapage ;
Mais de moi qu'on s'informe, et du moins on verrait !
Que de siècles ici dont j'ai vu le passage !
Assidue à ma place, ah ! j'y suis toujours, moi,
Immobile et modeste. En quel lieu qu'on me jette,
J'y reste et m'y tiens coi
Dans une inaction complette.
Jamais d'un seul remerciment
Récompensa-t-on mon service?
Voilà du monde la justice !
A juste tître assurément,
De la plus noire ingratitude
On l'entend accuser ; je l'en accuse aussi.
Témoin de sa sollicitude :
—Cesse de murmurer ainsi,
Et de juger autrui de te faire une étude,
Lui dit alors un vermisseau ;
Si la pluie en effet fut de courte durée,
Elle a rendu la vie à toute une contrée;

L'espoir du laboureur est l'effet de son eau ;
Mais, toi, dans ce sillon tu n'es qu'un vain fardeau.

Avec tout autant de justice
L'idiot fait sonner ses trente ans de service.

VI.

L'Ours inspecteur des Ruches.

Au retour du printems, les animaux voulurent
Sur les ruches nommer un fidèle inspecteur ;
Qui le croirait jamais ? ce fut l'ours qu'ils élurent.
Certe ils auraient pu faire un choix beaucoup meilleur;
Ils connaissaient sa gourmandise ;
Ils le savaient très faible à la tentation ;
Mais dans les animaux cherchez de la raison !
Mettre un ours près du miel n'est qu'une balourdise.
Tous ceux qui s'étaient présentés
Par un refus bien net se voyant écartés,
On fit tomber sur l'ours ce choix si dérisoire.
Il arriva bientôt malheur,
Et la chose est aisée à croire ;
Dans sa tanière l'inspecteur
Emporta tout le miel ; et la fraude connue,
Jugez de la rumeur ! De l'insigne voleur
La mise en jugement sitôt est résolue.
Du service d'abord exclus,

Par ordonnance, au préalable,
Dans sa caverne le coupable
Tout l'hiver doit rester reclus.
Après on procède aux enquêtes,
Aux preuves de conviction,
A mainte interrogation,
Et quand les pièces furent prêtes,
En forme l'on signa l'arrêt du criminel;
Mais on ne parla pas de reprendre le miel.
L'ours, en son coin, de rien ne s'inquiète;
Du monde il avait fait retraite;
Dans sa tanière, chaudement,
Bravant l'opinion, la bise et la gelée,
Il suçait sa patte emmiellée,
Et, bien tranquille au port, il attendait le vent.

VII.

Le Singe et le Miroir.

Dans un miroir un singe en voyant son image,
D'un léger coup de pied, pousse son voisin l'ours,
Et tout en grimaçant, il lui tient ce langage:
Compère, j'ai besoin ici de ton secours;
Quelle est, dis-moi, cette mâchoire?
Le grimacier! quels sauts! quelles contorsions!
Vraiment, c'est une pièce à montrer à la foire!
N'a-t-il pas des convulsions?
De dépit, je crois que moi-même

A l'instant je m'étranglerais,
Si j'avais la douleur extrême
De ce vilain magot d'avoir les moindres traits.
De ces figures, certe, il en est, je l'avoue,
Parmi les nôtres cinq à six,
Et c'est beaucoup ce que je dis;
Mais aussi comme on les bafoue!
Je pourrais aisément, je crois,
Te les compter tous sur mes doigts.
—Ecoute donc, l'ami, répond l'autre, un ours aime
A parler franc; au lieu d'aller compter les tiens,
Tu ferais mieux, je le soutiens,
De faire un retour sur toi-même;
Mais d'un avis un sot connaît-il le pouvoir!

Que d'exemples pareils dans le monde on peut voir!
Personne dans une satire
N'aime à se reconnaître, et je puis bien le dire,
Je fus à même hier de m'en appercevoir;
On parlait de fripons, de leurs ruses secrètes;
Damon à cet égard qui n'a pas les mains nettes,
En tapinois pourtant, de l'air le plus malin,
Du coin de l'œil, désignait son voisin.

VIII.

Le Cousin et le Berger.

En ses chiens ayant mis toute sa confiance,
Un jour, un villageois à l'ombre s'endormit;
De derrière un buisson, un serpent l'entrevit;
Soudain vers l'imprudent, à longs plis, il s'avance.
De poison il avait déjà chargé son dard,
C'en était fait de lui, quelques momens plus tard;
Mais un cousin, par aventure,
De notre dormeur prend pitié,
Et, sans le ménager, lui fait une piqûre;
Par le rustre, à l'instant, frappé d'une main sûre,
Le serpent est expédié.
En sursaut s'éveillant, notre homme, au préalable,
Dans l'état le plus pitoyable
Avait mis le cousin, gisant à son côté,
Comme s'il n'eût jamais été.

C'est ce qu'on voit souvent arriver dans le monde;
Sur ses intentions le faible en vain se fonde,
Pour ouvrir sur la vérité
Les yeux à l'homme fort; d'ingrats la terre abonde,
Ainsi que ce cousin, il en sera traité.

IX.

Le Chevalier Errant.

Un quidam, à l'instar des anciens chevaliers,
Voulut aller chercher les grandes aventures,
Combattant, sans quartier, fantômes et sorciers,
Redressant tous les torts, et vengeant les injures.
Armé de pied-en-cap, au bas de l'escalier,
Il fait amener son coursier;
Mais avant de sauter en selle,
Il crut devoir lui tenir ce discours :
Ecoute-moi, coursier fidèle,
Qu'anima toujours un beau zèle;
Je pars, à l'aventure cours
Et les plaines et les montagnes,
Et les forêts et les campagnes;
Ainsi nous l'ordonnent les lois
De l'antique chevalerie.
Du temple de la gloire il faut que nos exploits
Nous découvrent la route, en dépit de l'envie;
Tu sauras, mon ami, justifier mon choix,
Et quand j'aurai bien chanté noise
Aux ennemis du genre humain,
Lorsque j'aurai reçu la main
De quelque princesse chinoise,

Et que de mon bras la valeur
Aura soumis quelques royaumes,
Alors laissant là, de bon cœur,
Magiciens, esprits, fantômes,
Je ne t'oublîrai pas, et je veux, mon ami,
Te faisant partager ma gloire,
Que dans les fastes de l'histoire
Au mien ton nom soit réuni.
Je prétends que ton écurie
Ait l'apparence d'un palais,
Et que l'herbe d'une prairie
Toujours fraîche et toujours fleurie
Flatte le goût de ton palais.
Au lieu de cette triste aveine,
Que pourtant tu connais à-peine,
Car tu n'en eus presque jamais,
L'orge sera ta nourriture,
Et l'hydromel ton unique boisson.
Don Quichotte, à ces mots, saute sur sa monture,
Et sa main laisse aller la bride à l'aventure.
Aussitôt son coursier, sans quitter la maison,
Part, ainsi qu'un éclair, et sans cérémonie,
Emporte son héros tout droit . . . à l'écurie.

X.

L'Homme et son Ombre.

De son ombre un enfant prétendait se saisir ;
Il fait deux pas vers elle, et l'ombre le devance,
Il en fait un de plus, et moins il s'en avance,
Enfin il se met à courir,
Plus il court, plus son ombre à l'éviter s'empresse,
Et par sa résistance on eût dit d'un trésor.
Le jeune espiègle alors veut user de finesse,
Voilà qu'il se retourne, et vous prend son essor,
Il regarde en arrière, et que voit-il ? sans cesse
A courir après lui son ombre s'obstinait.

De ce genre il est plus d'un trait.
Tendres beautés, que de fois, dans ma vie,
J'ai vu . . . quoi ? . . . qu'allez-vous penser ?
Non, vrai, ce n'est pas vous que je veux dénoncer,
Mais la fortune. Observez, je vous prie,
Qu'à la poursuivre tel perd sa peine et son tems,
Tandis qu'un autre qui l'évite,
S'efforçant de marcher toujours en contre-sens,
La voit se fatiguer d'autant plus à sa suite.

XI.

Le Villageois et sa Hache.

Un jour, dit-on, un villageois,
Pour se bâtir une chaumière,
Travaillant à tailler son bois,
Trouve en défaut sa hache et se met en colère.
La hache, hélas ! n'avait pas tort,
Et tout le mal gisait au travail du butor,
Qui sans sujet cherchait matière
A gourmander son instrument.
Coquine, lui dit-il, un jour, dorénavant
Je te relègue aux allumettes ;
Mes affaires sans toi seront beaucoup mieux faites ;
Il ne faut qu'un peu de cerveau,
Donc, avec mon savoir et mon adresse sache
Qu'on fait plus avec un couteau,
Que tel autre avec une hache.
Alors, du ton le plus soumis,
La hache répond à ses cris :
—Maître, au travail pour toi mon sort est d'être prête ;
Ta sainte volonté soit faite ;
Je ne puis que la respecter.
Il te plaît de me rejeter,
Te juger n'est pas mon affaire ;

Je rends justice à ton cerveau ;
Mais jamais avec un couteau
Tu ne saurais tailler le bois d'une chaumière.

XII.

Le Nuage.

D'une pluie abondante infaillible présage,
Vers des champs desséchés s'avançait un nuage ;
Il passe, et le terrein brûlé par la chaleur,
Du moindre filet d'eau n'obtint pas la faveur ;
Mais bientôt dans la mer la chûte de ses ondes
Fait retentir des flots les cavités profondes ;
A la montagne ensuite il vient, par vanité,
Exalter à l'excès sa générosité.
— Et quel bien as-tu fait, lui répond la montagne ?
Certes, aucun à mon avis ;
Mais en versant tes eaux au sein de la campagne,
De la famine alors tu sauvais un pays.
Va ! sans toi, les poissons d'assez d'eau sont fournis.

XIII.

L'Homme, le Chien, le Chat, et le Faucon.

Un homme, un chat, un chien avec certain faucon,
Un jour, se jurèrent, dit-on,
D'une étroite amitié la durée éternelle,
Et de mémoire d'homme, aucune liaison
N'eût été plus sincère, et surtout plus fidèle.
Ils avaient tous même maison,
Et presque une table commune.
Par un serment les bons amis
S'étaient l'un à l'autre promis
De partager la bonne et mauvaise fortune.
Pour se défendre et s'entre aider,
Ils auraient une ardeur extrême.
L'un pour l'autre, plutôt que de jamais céder,
De leur vie ils feraient le sacrifice même.
Or, voilà que par un beau jour,
Les alliés, livrés au plaisir de la chasse,
Emportés loin de leur séjour,
Fatigués, épuisés, au gibier faisant grâce,
Font halte sur les bords d'un limpide ruisseau.
Un chasseur en dort mieux, quand il est près de l'eau,
Enfin chacun choisit sa place;
L'un couché, l'autre assis, on se livre au sommeil;

Mais à peine endormis, on leur donne l'éveil.
Voilà qu'un ours sorti d'une forêt prochaine,
Grognant, la gueule ouverte, arrive en tapinois.
Le faucon prend son vol, et le chat fuit au bois.
L'homme effrayé ne sait comment sortir de peine ;
C'en était fait de lui ; mais le fidèle chien
Entreprit sa défense, et s'en acquitta bien ;
Furieux, écumant de rage,
Il enfonce sur l'ours et la griffe et la dent.
Le danger même ajoute à son courage ;
Froissé par la douleur, le monstre rugissant
Fait pour saisir le chien un effort impuissant ;
Le zêlé défenseur se suspend à sa proie,
Jusqu'aux os la déchire, et l'arrache et la broie ?
Tous les deux combattaient dans l'écume et le sang ;
Enfin notre héros ne quitta la partie,
Que quand l'ours eut perdu les forces et la vie.
Et l'homme ? — Et l'homme ! dites-vous ?
L'homme, mes amis, nous fit honte,
Car tandis que le chien affronte
Pour lui mille dangers, on vit que parmi nous
Il peut s'en rencontrer qui n'ont pas l'avantage
D'avoir pour la fidélité
Ni la même vertu, ni le même courage ;
L'homme avec son fusil s'était vîte écarté.

De bouche il est aisé d'être très serviables.
En paroles on trouve un grand nombre d'amis ;
Mais c'est dans le besoin qu'on voit les véritables ;
Ils sont rares à mon avis.

J'ai vu plus d'un ingrat, à cet homme semblable,
Dans l'infortune aussi trahir son bienfaiteur,
Comme on vit délaisser le héros de ma fable,
Et, de plus, ajouter l'outrage à son malheur.

XIV.

Le Lion et le Loup.

Pour son déjeûner un lion
Dépeçait un agneau ; c'était son ordinaire.
Un jeune chien simple, espiègle et mignon
Vers la table du sire approche sans mystère,
S'agite, prend son tems, et soutire un morceau
De dessous la griffe royale.
Sans humeur le lion de ce jeune étourneau
Souffre l'espièglerie ; elle eût été fatale
A tout autre qu'à lui. Voilà que certain loup
Qui fut témoin de cette affaire,
Se met en tête tout-à-coup
Que le lion, connu par son humeur altière,
Ne se fût pas montré si doux,
S'il eût possédé quelque force.
De conquérir sa part notre glouton jaloux,
Vers l'agneau dont l'odeur l'amorce,
Glisse la patte, et crac! aussitôt du lion
Notre imprudent devient la proie ;

Le roi des animaux le déchire et le broie,
En ajoutant : c'est à tort, mon fripon,
Que le roquet te fit compter sur ma clémence ;
Son exemple, l'ami, ne peut être le tien ;
Je pardonne à son innocence,
Mais tu n'es pas un petit chien.

XV.

Le Loup et les Bergers.

Un loup, rôdant près d'une bergerie,
S'arrête, et voit, à travers la cloison,
Tranquillement, les bergers en férie,
Et dépeçant un gros et gras mouton.
Tandis qu'ils étaient à l'ouvrage,
Les chiens étaient gisans, et de fort douce humeur ;
Même du mets ils savouraient l'odeur :
—Vous auriez, mes amis, fait un cruel tapage,
Dit-il avec dépit, tout en se retirant,
Si moi, j'en avais fait autant.

XVI.

L'Éléphant en Faveur.

A la cour du lion l'éléphant autrefois
Parvint à la faveur ; aussitôt dans les bois
Le bruit s'en répandit. Chacun à sa manière,
Comme c'est assez l'ordinaire,
Interpréta l'événement ;
—Mais la chose est bien singulière,
Se dit-on ! et par quoi ce grossier éléphant,
Si maladroit, si laid, si gauche,
A-t-il pu se pousser ainsi dans la faveur ?
Aux jaloux toujours le bonheur
Devient un sujet de reproche.
—Si le blafard,
Dit le renard,
En agitant la queue, avait, par aventure,
De cette queue au moins l'élégante fourrure,
Je n'en serois plus étonné.
—Ou bien, dit l'ours, si la nature
A l'éléphant avait donné
De bonnes griffes ; mais, la chose est très connue,
La patte du lourdaud n'en fut jamais pourvue.
Le taureau dit, après avoir songé longtems,
Seraient-ce par hasard ces deux vilaines dents,
Dont il se sert pour se défendre,

Qui l'eussent fait ainsi monter à la faveur ?
C'est vraiment une grande erreur,
Pour des cornes en lui si l'on a pu les prendre.
—Comment ! vous ne devinez pas,
Dit l'âne, en claquant des oreilles,
Comment on fait parfois des fortunes pareilles ?
Je vais vous le dire en ce cas :
De ses oreilles la mesure,
Seule, de son crédit fut cause, je vous jure.
A la cour du lion sans ce noble ornement,
Jamais on n'aurait dit un mot de l'éléphant.

Nous nous faisons valoir, en vantant dans les autres
Les avantages seuls qui rappellent les nôtres.

XVII.

Le Calomniateur et le Serpent.

Envain on veut nous faire accroire
Que le diable jamais n'a connu l'équité ;
Moi, je prétends ici prouver par une histoire
Que cette assertion n'est qu'une fausseté,
Et que parfois il rend une exacte justice.

Dans ce séjour affreux où le plus grand supplice
Est de penser toujours qu'il n'est plus de pardon,
Pour une fête solennelle
On faisait les apprêts d'une procession ;

Voilà que tout-à-coup s'élève une querelle ;
Le serpent disputait au calomniateur
L'avantage du pas. Chacun s'opiniâtre,
De là, grande rumeur!
Aucun des deux ne veut rabattre
De ses droits à la primauté ;
Mais dans l'enfer, ce droit, de toute éternité,
Ne cessa d'être le partage
De celui qui nuisit le plus à son prochain.
Pour donner une preuve évidente du sien,
Et s'assurer de l'avantage,
Le calomniateur imagine un moyen
Auquel devait céder la plus belle harangue ;
D'un air triomphant, le cafard
Au serpent son rival fait montre de sa langue.
Le serpent, à son tour, se targue de son dard ;
Il proteste, en sifflant, contre l'indigne offense
Que lui ferait un passe-droit,
Sur ses nombreux anneaux se replie et s'élance,
Culbute son rival, triomphe et le devance ;
Mais Belzébut, témoin de cet exploit,
Du calomniateur embrassa la défense.
Son ordre souverain lui fit rendre le pas.
Dans l'enfer on peut donc rendre de bons offices !
Puis il dit au serpent : écoute, ne crois pas
Que j'aie un seul instant méconnu tes services ;
Mais j'ai dû, selon l'équité,
Au calomniateur donner la préséance,
Pour obtenir la préférence,
Par toi-même son droit est envain contesté ;

Je connais tout l'excès de ta méchanceté ;
Ton dard donne la mort ; toujours ton voisinage
Annonce le danger ; on sait qu'à l'innocent ,
Plus qu'au coupable bien souvent ,
Ta morsure est terrible , et c'est un beau partage ;
Mais peux-tu te vanter
Que , triomphant de la distance ,
Ton dard puisse jamais porter
Aussi loin , pour faire une offense ,
Que la langue , dis-moi , du calomniateur ?
De son poison partout elle répand l'horreur.
Plus active encor dans l'absence ,
Là même , il n'est pas de salut ;
Malgré vent et marée , elle atteint à son but.
Le calomniateur étant donc plus nuisible ,
Serpent , rampe à sa suite et deviens plus paisible.
Au calomniateur , depuis , chez Lucifer
Le serpent dut céder les honneurs de l'enfer.

XVIII.

Jupiter et la Grenouille.

Dans un marais ; au pied d'une montagne,
Une grenouille avait sa retraite d'hiver ;
Mais, au printems, pour mieux savourer l'air,
Elle choisit plus haut sa maison de campagne.
Ses pénates, à l'ombre, et dans l'herbe établis,
Sous des saules nageaient en un vrai paradis.
Son bonheur n'eut pas de durée.
L'été vint, et bientôt à toutes ses ardeurs
La campagne se vit livrée.
Sa baignoire par les chaleurs
A sec en quelques jours fut mise.
Un moucheron, sans en être mouillé,
Fort aisément l'aurait passée à pié.
Voilà donc la grenouille en très fâcheuse crise.
Le malheur donne de la foi ;
—O Jupiter, mon seul refuge,
S'écria-t-elle, sauve-moi ;
Dusses-tu d'un second déluge
Faire au monde un nouvel envoi,
Qu'importe, si ma grenouillère
Du moins y trouve son salut.
Mais Jupiter, à qui l'égoïsme déplut,
N'avait égard à sa prière,

Et laissait crier la commère.
Cédant alors à son humeur,
Elle ajouta d'un ton rebelle :
La pitié serait-elle étrangère à ton cœur,
Et ta raison où donc est-elle ?
Jupiter, conservant encor tout son sang-froid,
Folle, lui répond-il, ton égoïsme croit
Que pour satisfaire un caprice,
Et calmer un murmure vain,
J'irai commettre une injustice
Et noyer tout le genre humain !
De la sottise un Dieu n'est jamais le complice.
Si tu veux être plus au frais,
Descends plutôt dans ton marais.

Que de gens on voit dans le monde
Qui ne témoignent pour autrui
Qu'une indifférence profonde !
L'égoïste veut tout pour lui ;
Pourvu qu'il ait son nécessaire,
Il verrait de sang-froid incendier la terre.

XIX.

Le Renard Architecte.

Certain lion aimait les poules à l'excès ;
Par malheur à chaque revue,
Il trouve qu'un peu trop leur nombre diminue,
Et la cause en était un trop facile accès ;
Donc, les poules étaient volées,
Ou Dieu sait dans quels lieux elles étaient allées.
Au dommage pour couper court,
Et pour mettre un terme à sa peine,
D'une plus sûre basse-cour
Le lion résolut d'enrichir son domaine ;
Mais, pour la mettre à l'abri des voleurs,
Il veut des ouvriers qu'on mande les meilleurs.
Il veut qu'elle soit vaste, afin que, bien à l'aise,
Sa volaille choyée y pullule et s'y plaise,
Garantie à jamais de tout fâcheux hasard.
On informe bientôt sa majesté lionne
Que cette affaire était l'ouvrage du renard,
Depuis longtems passé maître en cet art,
Et sa majesté la lui donne.
Voilà l'architecte au travail ;
Il porte ses soins et son zèle
Jusque dans le moindre détail ;
On eût dit d'une citadelle.
Du plus heureux succès l'ouvrage est couronné.
A l'aspect de cette merveille,

Chaque spectateur étonné
Convenait n'en avoir jamais vu de pareille.
Dans le poulailler en effet
Tout se rencontrait à souhait :
Auge à-propos pour nourriture,
Nombreux gradins pour se jucher ;
Contre le chaud et la froidure
Commode abri pour se cacher,
Et pour couver retraite sûre,
Rien n'y manquait ; honneur à l'ouvrier,
Qui généreusement se vit gratifier.
Sire lion veut que sur l'heure
On se dépêche d'installer
Les poules avec soin dans cette autre demeure.
Bien fin sera, dit-il, qui pourra les voler !
Mais de cette métamorphose
Quel grand bien vit-on résulter ?
Aucun. La porte était bien close ;
Vû leur hauteur, on n'eût osé tenter
D'escalader nulle muraille,
Et pourtant chaque jour on gobait la volaille,
Sans qu'on pût deviner d'où provenait le mal.
A l'instant le lion veut qu'autour du local
On se mette aux aguets ; mais ô surprise extrême !
On saisit le renard lui-même.
L'architecte avait su tellement opérer
Que nul au poulailler n'aurait pu pénétrer ;
Mais le coquin, sous la clôture,
S'était, juste à son corps, construit une ouverture.

XX.

La Fortune en Visite.

Nous sommes très ingénieux
A nous en prendre à la fortune,
En tout, pour tout, elle a tort à nos yeux.
Le pauvre, l'homme obscur d'une plainte importune,
Et de propos injurieux
Souvent fatiguent la déesse,
Lorsque le rang et la richesse,
A l'examen, ne dépendaient que d'eux.
La fortune en aveugle ici-bas fait sa ronde ;
Elle n'est pas toujours à la porte des grands,
Et trahit quelquefois les souverains du monde.
Ses pas sont toujours inconstans ;
Il n'est pas extraordinaire
De la voir les porter aussi vers la chaumière ;
Mais sachez prendre votre tems,
Lorsqu'elle se montre prospère.
Elle n'est pas stationnaire,
Et vous donne très peu d'instans ;
Si pour en profiter vous faites diligence,
D'une très longue patience,
Vous vous verrez récompensé ;
Mais quand de sa faveur le moment est passé,

Si vous ne sûtes pas en tirer avantage,
A la fortune au moins n'en donnez pas le tort;
Il dépendait de vous de changer votre sort,
En profitant de son passage.
Ne comptez plus sur elle davantage;
Toujours à la chercher on fait un vain effort.

Dans un des faubourgs d'une ville
Etait une vieille maison,
Où, déplorant leur situation,
Trois frères se donnaient une peine inutile
Et depuis très longtems, dit-on,
Pour se tirer de la misère.
Leur industrie avait beau faire,
D'aucun côté rien ne réussissait;
Beaucoup de perte, et de rentrée aucune;
A seconder leurs vœux enfin tout s'opposait.
Leur humeur en prêtait le tort à la fortune.
Voilà qu'un jour, sans qu'on la vît,
La fortune chez eux arrive, s'établit,
Et prenant part à leur misère,
De les bien épauler elle se résolut.
Ils verront réussir tout ce qu'ils voudront faire;
La déesse même voulut
Un été tout entier prolonger sa visite.
Un été tout entier! la chose est bientôt dite;
La constance jamais n'étant son attribut,
Est-ce donc une bagatelle?
Certes, c'était beaucoup pour elle.

Les pauvres hères, dès l'instant,
Virent les choses prendre une toute autre allure.
L'un d'eux, à ce que l'on prétend,
Dans le négoce était d'une ignorance pure ;
Cependant s'il achète, ou chaque fois qu'il vend,
Notre ignare sur tout fait des profits immenses.
Les gains et le bonheur passent ses espérances ;
De pertes, il n'en connait plus ;
Enfin il devint un Crésus.
Des bureaux le second entreprit la carrière ;
Comme scribe jadis, malgré tout son talent,
L'infortuné probablement
Eût végété dans la poussière ;
Maintenant tout lui réussit.
Donne-t-il un dîner, aussitôt on l'avance ;
S'il sait, en s'inclinant, partager le profit,
Pour quelque bonne place il a la préférence,
Et bientôt il possède, outre un fort grand crédit,
Un hôtel, une terre, un château de plaisance.
Et le troisième frère, allez-vous demander,
De la fortune aussi reçut-il quelque grâce ?
Sans doute. A tous ses vœux il la vit accéder.
Aux mouches, tout l'été, se mettant à la chasse,
Il avait à les prendre un bonheur étonnant.
J'ignore s'il était adroit auparavant ;
Mais à l'aide de la fortune,
Alors, il n'en manquait pas une.
Après avoir tant fait pour eux,
La fortune voulut terminer sa visite ;
Elle prend son vol et les quitte,

Pour faire ailleurs d'autres heureux.
De ces trois frères deux durent à ses largesses,
L'un des honneurs, et tous deux des richesses,
Et le troisième alla, partout se plaignant fort
Que la fortune seul le laisse à la besace,
Sans qu'il en eût reçu la plus légère grâce.

Lecteur, soyez en juge, à qui donc est le tort?

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

FABLES.

LIVRE SIXIÈME.

I.

L'Auteur et le Brigand.

Descendus sous les voûtes sombres
Du séjour éternel des ombres,
Au tribunal qui doit juger tous les mortels,
Le même jour, à la même heure,
Comparurent deux criminels.
Sans frémir peut-on voir cette horrible demeure !
Le premier était un de ces fameux brigands
Qui sur les grands chemins, dépouillent les passans ;
Mais de l'impunité le crime envain se leurre,
Il fut pris. Et l'autre, dit-on,
Etait un écrivain, favori de la gloire ;
Ses écrits, imprégnés du plus subtil poison,

Répandaient l'athéisme et la corruption ;
Et leur éloquence illusoire,
Des Sirènes offrant les charmes mensongers,
Entraînait la faiblesse aux plus affreux dangers.
Aux enfers la justice est prompte ;
On n'y connut jamais d'inutile lenteur,
De chicanes ou de mécompte ;
Et du brigand et de l'auteur
Sans délai par Minos la sentence portée
Est aussitôt exécutée.
Aux voûtes de l'enfer
Les démons à l'instant, à deux chaînes de fer
Suspendent, en riant, deux énormes chaudières,
Où les coupables sont jetés.
Dans le sombre manoir on est sourd aux prières !
De monceaux de bois apprêtés
Un immense bûcher sous le brigand s'élève,
Et Mégère elle-même y porte le flambeau ;
Du feu le plus ardent s'offre l'affreux tableau.
La voûte des enfers pétille, éclate, crêve.
De l'écrivain l'arrêt semblait bien moins cruel.
D'un feu léger d'abord les faibles étincelles
Paraissaient épargner la peur du criminel ;
Mais ce feu, par degrés, prit des forces nouvelles,
Et des siècles le flux, augmentant son ardeur,
Tourmentait d'autant plus le malheureux auteur ;
Tandis que du brigand le brasier au contraire
Déjà depuis long-tems n'était plus que poussière.
Enfin l'auteur à son tourment
Ne voyant pas d'allégement

Des dieux accuse la justice,
Et leur reproche son supplice.
—Par où, dieux infernaux, l'ai-je donc mérité?
J'ai rempli, leur dit-il, le monde de ma gloire,
Et si dans mes écrits un peu de liberté
Offusqua votre cruauté,
Par un supplice expiatoire
J'en suis ici par trop puni.
Non, jamais je n'eus la pensée
Que le brigand auquel vous m'avez réuni,
Parût moins criminel. Sa fureur insensée,
Cédant à son tourment, mit fin à ce discours.
Couverte de tous ses atours,
Ecumante de sang, et de rage enflammée,
Une des sœurs d'enfer apparaît à ses yeux.
De livides serpens sifflaient dans ses cheveux,
De fouets ensanglantés sa main était armée:
—Est-ce toi dont l'impiété,
Dit-elle, ose accuser ici la providence?
Et du brigand qu'à ton côté
Vient de châtier sa clémence,
De quel droit oses-tu faire comparaison?
Ses forfaits, près des tiens, ne sont que bagatelle.
Hélas! on peut le dire avec trop de raison,
Oui, le méchant, ajoute-t-elle,
Là-bas, certe a fait bien du mal,
Ce mal pourtant finit avec sa vie;
Mais, toi, monstre cruel, astucieux impie,
Mais, toi, n'y fus-tu pas bien autrement fatal?
Depuis longtems tes os sont réduits en poussière,

Et le soleil ne peut y rendre sa lumière,
Que chaque jour elle n'éclaire,
De ta part, de nouveaux forfaits.
Dans tes écrits pervers ta plume a su répandre
Un poison, dont l'esprit a peine à se défendre,
Et loin que le tems puisse affaiblir ses effets,
Le monde épouvanté tremble de ses progrès.
Regarde . . . (Usant alors de son pouvoir magique,
Elle fait que la terre est visible à ses yeux,
Puis elle ajoute ainsi :) regarde, malheureux,
Tous les maux qu'a produits ton esprit sophistique !
Vois-tu dans ce lointain ces fils dénaturés,
L'opprobre et le fléau de familles entières,
Même contre les dieux, sans crainte conjurés,
Et portant la douleur dans le sein de leurs mères ?
Qui leur a corrompu l'esprit, le cœur ? . . . c'est toi.
Quel est celui qui sans scrupule
A pleines mains jeta le ridicule
Sur les autorités, sur l'hymen et sa foi ?
Qui leur attribua des humains les misères,
Et rompit de leurs lois les liens salutaires ?
C'est toi ! . . . n'est-ce pas toi qui, par impiété,
Décoras du nom de lumières
Les ténébreux discours de l'incrédulité ;
Qui de couleurs fallacieuses
Osant peindre le vice, ornas les passions
Des grâces les plus dangereuses ?
Vois-tu là-bas ces nations ?
Il en est une tout entière
De ta doctrine, hélas !

Qui suçant le poison, d'une main sanguinaire
Partout se fait un jeu de porter le trépas,
Le trouble et le pillage, attirant sur ses pas
Et la discorde et l'anarchie.
De sa perte quel est l'auteur?
C'est toi... dont le mauvais génie
Cause aujourd'hui tout son malheur.
Chaque goutte de sang, c'est toi qui l'as versée,
C'est toi, qui de ses pleurs fais couler le torrent.
Après cela, ta douleur insensée
Oserait-elle aux dieux reprocher ton tourment?
Ah! que de maux encore on verra sur la terre
Naître de tes écrits!... souffre donc, scélérat!
De tes faits tu reçois le trop juste salaire;
Tes murmures ne sont qu'un nouvel attentat. —
De Mégère, à ces mots, le bras avec colère
Sur l'affreux criminel recouvrit la chaudière.

II.

La Femelle du Coucou et la Tourterelle.

Sur l'extrémité d'un rameau,
Un jour d'un coucou la femelle
Répétait ses douleurs. Un tendre tourtereau
Vint prendre aussitôt part à sa peine cruelle.
—Le départ du printems cause-t-il ton ennui,
Dit-il, regrettes-tu que ses ailes légères

Aient emporté les amours avec lui ;
Ou bien, que succédant aux douceurs printanières,
Le triste et sombre hiver,
Abrégeant du soleil le cours et la lumière,
Annonce son règne de fer ?
—Le moyen de ne pas déplorer ma misère,
Dit la femelle du coucou !
J'aimais, j'étais aimée, au printems je fus mère,
Eh bien, aujourd'hui je perds tout ;
Car ceux à qui j'ai donné l'être,
Ne veulent pas me voir, ni même me connaître,
Et voilà le sujet de mes tristes accens.
Hélas ! de mes propres enfans
Etait-ce là le prix que je devais attendre !
De l'envie et de la douleur
Mon cœur pourrait-il se défendre,
Quand je contemple le bonheur
De la tendresse maternelle,
Qui voit tous ses enfans se grouper autour d'elle ?
Ah ! de la poule, au moindre appel,
Je vois avec transport accourir la famille,
Sous ses ailes elle fourmille ;
Mais moi, que mon sort est cruel !
Seule, absolument seule, hélas ! d'une caresse
Jamais aucun enfant n'accueillit ma tendresse.
—Ah ! je te plains de tout mon cœur,
Reprend la douce tourterelle !
Quoi ! d'avoir des enfans aurais-tu le bonheur ?
Mais de ton nid, ajoute-t-elle,
Quand donc eus-tu le tems de faire le tissu ?

De ton travail jamais on ne s'est apperçu ;
De voler, folâtrer tu fis ta seule affaire.
— Que chantes-tu là, ma commère ?
A croupir dans un nid de perdre les beaux jours
Aurais-je eu la sottise ? ah ! je fis mieux ; toujours
J'avais la commode habitude
Dans des nids étrangers de déposer mes œufs.
—Pourquoi donc accuser tes enfans malheureux
De froideur et d'ingratitude ?

De ce récit le sens moral
S'adresse à vous, pères et mères,
Dans vos enfans pourtant sans excuser le mal.
Les reproches les plus sévères
Doivent punir en eux tous les défauts du cœur,
Le manque de respect, les tons, ou la froideur ;
Mais si livrés par vous à des mains mercenaires,
Vos caresses toujours leur furent étrangères,
Ainsi que vous le fut souvent votre maison,
Le tort en est à vous, si, dans votre vieillesse,
Vous ne trouvez dans leur tendresse
Que peu de consolation.

III.

Les deux Tonneaux.

Deux tonneaux un jour cheminaient ;
Le premier, plein de la liqueur vermeille,
Dont Bacchus enrichit la treille,
L'autre était vide, et tous les deux avaient
Une allure bien différente.
Sans bruit et d'un pas lourd s'avançant lentement,
L'un traînait sa charge pesante ;
L'autre au contraire lestement
Laissant bien loin de lui le premier en arrière,
Avec la vitessse du vent
Roulait ; sur sa trace élevant
Une colonne de poussière.
Il brûlait le pavé ; c'était un vrai tonnerre.
Il était encor loin, et déjà le passant
Abasourdi, pâle et tremblant,
Pour faire place à la futaille,
Se serrait contre la muraille ;
Mais ce tonneau pourtant eut beau faire du bruit,
Au prix de l'autre chacun dit
Qu'il ne valait pas une maille.

Tel, qui sur ses hauts-faits étourdit les salons,
N'est bien souvent qu'un pauvre sire;

Le mérite est discret et jamais ne s'admire,
Le bruit d'un vrai grand-homme est dans ses actions;
Ennemi de toute jactance,
Il veut les méditer dans un profond silence.

IV.

Alcide.

Alcide, fils d'Alcmène, autrefois si fameux
Par sa force surnaturelle
Et par ses exploits belliqueux,
Cherchant dans les hasards quelque gloire nouvelle,
La massue à la main, affrontait le danger
Des rochers et des précipices.
Dans un étroit sentier un objet étranger
Se présente à sa vue. A de certains indices,
Cet objet immobile avait d'un hérisson
Toute la forme et l'apparence.
Sans attendre de résistance,
Hercule veut de son talon
Ecraser l'animal, qu'à peine il voit à terre;
Mais à l'instant le hérisson
S'enfle, se gonfle, et de son peloton
Plus que du double accroît la forme orbiculaire.
De sa lourde massue Hercule furieux
Lui décharge un grand coup; mais l'animal rebelle
S'agite, et présente à ses yeux
Un aspect encor plus affreux;

Il souffle, il se travaille, et sa grosseur est telle
Que de ses piques à la fin
Au fils d'Alcmène il barre le chemin.
Interdit, immobile, Hercule, à cette vue,
De stupeur jette sa massue.
Aussitôt devant lui Minerve ayant paru,
Lui dit : quitte, mon frère, un travail superflu ;
Le monstre que tu vois se nomme la *discorde* ;
Il n'est pas dangereux, à moins qu'on ne l'aborde ;
Qu'on ne le touche pas, il échappe aux regards,
Et dans l'inaction il repose ses dards ;
Il sommeille, il languit au sein de la concorde ;
Mais la guerre l'engraisse, et bientôt l'agresseur
Le voit même des monts égaler la hauteur.

V.

Apelle et l'Anon.

Dans le monde toujours le rire est excité,
Par ce qu'admire en soi le plus la vanité.
Il arrive souvent qu'elle se montre prompte
A se glorifier de ce qui fait sa honte.
Apelle, un jour, rencontrant un ânon,
Pour se procurer sa visite,
Lui fait une invitation ;
D'une faveur qu'il croit devoir à son mérite
Voilà notre ânon hors de lui.
Aussitôt il s'en va de sa forfanterie

Fatiguer la forêt :—ah, grands dieux, quel ennui,
Dit-il aux animaux ! c'est une maladie !
Cet Apelle m'obsède ; encor même aujourd'hui
Il me fait violence, et veut m'avoir chez lui.
Viens-je à le rencontrer, toujours même prière.
Il faut qu'il entre là de l'extraordinaire !
Je suis tenté de croire, mes amis,
Ajoute-t-il avec emphase,
Que dans la cervelle il s'est mis
De faire, d'après moi, le portrait de Pégase.
Apelle par hasard se trouvait près de là :
—Ce n'est pas tout-à-fait cela,
Lui dit-il, tu n'as pas deviné ma pensée,
Ta conjecture est déplacée.
Pégase ne m'occupe pas,
Mais le jugement de Midas.
Pour Midas je voulais dessiner des oreilles ;
De te voir pour cela je serais très charmé.
Oui, j'en ai vu beaucoup ; mais jamais de pareilles
A celles, mon ami, dont ton chef est armé.
Près de toi les ânons, et même tous les ânes
Doivent passer pour des profanes.

VI.

La Cascade et la Source.

D'un mont, en écumant, jadis une cascade
Précipitait ses eaux. Au pied du même mont,
Dans un bassin limpide et peu profond,
Modestement, une Naïade
De son urne épanchait à peine un filet d'eau,
Dont la vertu bravait la Parque et son ciseau.
—Pauvre Naïade, vers ton onde
Dont la misère fait pitié,
Dit le torrent mortifié,
Quel travers singulier attire tant de monde?
Cela me passe, en vérité.
Bon, qu'on vienne admirer de mes eaux l'abondance!
Mais que vient-on chercher près de ton indigence?
La santé,
Lui murmure humblement la modeste Naïade,
Qui confondit ainsi l'orgueil de la cascade.

VII.

Le Chasseur.

Dans les affaires que de gens
Se disent : j'aurai tout le tems.
C'est souvent une maladresse,
Et qui le dit consulte, il le faut avouer,
Moins la raison que sa paresse.
Du tems jamais on ne doit se jouer.
Sitôt que l'on a quelque affaire,
On doit la finir à l'instant ;
Si le tems manque pour la faire,
Qu'on s'accuse soi-même, et non l'évènement.
D'un apologue, à ma manière,
J'en vais prouver la vérité.

Armé de son fusil et de sa gibecière,
Certain chasseur, par un beau jour d'été,
Vers un bois se rendit, pour aller à la chasse,
Suivi de son fidèle Hector.
A ses yeux, un bon chien était un vrai trésor,
Et dans son cœur il avait place.
Quelqu'un, à la maison de charger son fusil
Lui donna le conseil utile ;
—Ah, bah ! sottise, répond-il,
Ce serait un soin bien stérile ;
Le chemin du bois m'est connu ;

Je n'ai de ma vie apperçu
Même un moineau sur cette route.
Avant que d'arriver au bois,
Il me faut toute une heure, et j'aurai bien, sans doute,
Le tems de le charger cent fois ;
Mais quoi ! notre chasseur à peine
Venait de quitter son séjour,
Que la fortune eut l'air de lui jouer un tour.
A l'extrémité d'une plaine,
Elle présente à ses regards,
Se jouant dans un lac, un troupeau de canards.
Le chasseur aurait pu d'une demi-douzaine,
En tirant un coup, s'enrichir ;
Sa table était fournie au moins pour la semaine,
S'il eût mis son fusil en état de servir.
La chose en valait fort la peine.
Bien vîte, maintenant il veut y procéder ;
Mais les canards, personne ne l'ignore,
Sont fins, et du danger ils savent se garder.
Notre homme travaillait encore
A charger son fusil ; la troupe jette un cri,
(C'est leur ordinaire consigne,)
Prend l'essor, fend les airs, y formant une ligne,
Et bientôt disparaît. Le chasseur ébahi
Dans le bois alla perdre et ses pas et ses peines.
Il n'y trouva pas un moineau.
Ses recherches y furent vaines.
Pour l'achever, survint un incident nouveau;
Le tems changea. Mon chasseur sur la brune,
La gibecière vide, et trempé jusqu'aux os,

Revint à la maison, pestant mal-à-propos
Non contre lui, mais contre la fortune.

VIII.

Le Nautonier et la Mer.

Jouet infortuné de la fureur des flots,
Un navigateur fit naufrage ;
Il était gisant au rivage,
Et par pitié, Morphée avait de ses pavots
Assoupi sa douleur ; mais lorsqu'à la lumière
Avec regret le naufragé
Ouvrit de nouveau la paupière,
A l'aspect du malheur où le sort l'a plongé,
Il maudit l'océan : — oui, c'est toi, mer perfide,
Dit-il en gémissant, toi, de nos maux avide,
Qui causes tous les miens. Par un calme trompeur
L'homme que tu séduis, devenant ta victime,
Trop tard reconnaît son erreur,
Combat en vain tes flots, et tombe dans l'abyme.
Alors, s'avançant sur les eaux,
Pour le détromper, Amphitrite
Au triste nautonnier fait entendre ces mots :
C'est à tort contre moi que le chagrin t'irrite ;
Dans mon empire sans danger
Toujours l'homme peut voyager.
De ses flots écumeux, soulevés par l'orage,

Quand tu vois, en tremblant, les abymes ouverts,
Des seuls enfans d'Eole alors tu vois l'ouvrage.
Par eux point de repos sur l'empire des mers ;
A mon dire peut-être auras-tu peine à croire ;
Mais veux-tu t'assurer qu'il n'a rien d'illusoire,
Attends qu'Eole dorme, et lance tes vaisseaux,
La terre alors sera moins calme que mes eaux.

Le conseil est fort bon ; mais tient de l'hyperbole ;
A voiles pour voguer, que faire sans Eole ?

IX.

Le Villageois et le Serpent.

Un jour vers un bon villageois
Un rusé de serpent, tout en rampant, s'avance :
—Voisin, dit-il, vivons en bonne intelligence ;
Tu n'as plus nul sujet, ainsi que tu le vois,
D'avoir aucune défiance ;
Je suis tout autre et doux comme un agneau ;
Ce printems j'ai changé de peau.
Le prudent villageois se saisit de sa hache,
Et dit : ta peau, voisin, est neuve, j'en conviens ;
Mais ton cœur est le même, et par conséquent : tiens ;
En même tems il lui détache
Un coup qui renvoie *ad patres*
Le serpent qui croyait ici faire *flores*.

Quand une fois on a causé la méfiance,
Aucun masque ne peut abuser la prudence ;
Et l'on est en danger souvent
D'éprouver le sort du serpent.

X.

Le Lion et le Renard.

Un renard, qui jamais n'avait vu de lion,
En rencontre un, et crut perdre la vie,
Tant il fut effrayé de l'apparition,
Qui d'une autre bientôt fut encore suivie ;
Mais sur le renard cet aspect
N'opéra plus le même effet ;
Le roi des animaux lui parut moins terrible,
Et la troisième fois, dit-on,
A la terreur inaccessible,
Le renard entama la conversation,
Tout étonné de voir le lion si paisible.

On se laisse effrayer souvent par des objets,
Qui n'ont rien d'effrayant quand on les voit de près.

XI.

La Fourmi.

Il exista jadis une fourmi, dit-on,
D'une force extraordinaire,
Au point que jamais fourmilière
N'en avait vu de telle en son giron.
Son historien véridique
Dit qu'elle pouvait soulever
Jusques à deux grains d'orge. Oh! la chose est unique!
Pour le cœur son égal n'aurait pu se trouver.
S'il arrivait, par aventure,
Qu'un faible vermisseau tombât sur son chemin,
C'en était fait de son destin;
L'infortuné devenait sa pâture;
Notre Alcide aussitôt, le saisissant au flanc,
Vous lui faisait une saignée
Qui le mettait à bas de sang.
Sans second on la vit provoquer l'araignée,
Et, grâce à ses hauts-faits, enfin il n'était bruit
Que d'elle dans sa fourmilière.
Des éloges outrés sont pour moi sans crédit;
Ils ne sont qu'un poison, et pour elle, au contraire,
(Du moins son histoire le dit,)
Elle en était avide, et de la créature
Le trop crédule orgueil en jugeait la mesure.
La pauvrette s'ouït tant et tant flagorner,

Que la tête à la fin parvint à lui tourner.
A ses exploits voulant une scène moins vile,
Elle prétend aller les montrer à la ville.
Pour y vendre de foin un très lourd chariot,
Un rustaut fesait diligence;
Sur ce char de triomphe elle grimpe aussitôt,
Et dans la ville enfin sa vanité s'avance.
On est souvent puni par où l'on a péché;
C'est ce qu'éprouva la donzelle.
Hélas! quel mécompte pour elle!
Ainsi qu'au feu l'on court, elle crut qu'au marché
Près d'elle avec clameur on aurait approché;
Personne ne bougea, l'on n'en parla pas même.
Au marché l'on a bien d'autres chats à fouetter.
Dans sa confusion extrême,
Il aurait fallu voir la fourmi s'agiter
Autour d'une feuille légère,
La trainer, la tirer, en soulever le poids!
Elle veut s'exhausser, elle tombe en arrière,
Personne n'y regarde, et l'Hercule aux abois,
Las de se redresser, se tirer... y renonce.
Confiant alors à Brifaut,
Gardien zélé du chariot,
Son dépit que d'ailleurs en elle tout annonce:
—L'ami, dis-moi, vit-on jamais rien de plus sot?
N'est-il pas vrai que cette ville
N'a pas le sens commun, et même n'a pas d'yeux?
Oui, j'eus beau m'escrimer, ma peine était stérile,
D'y faire attention nul ne fut soucieux.
J'ai travaillé pourtant une heure tout entière.

Au reste on me connaît dans notre fourmilière !
Puis elle fit retraite avec un air piteux.

Tel dans ce monde sublunaire,
Qu'il confond avec son réduit,
Souvent pense faire grand bruit,
Qui ne fut admiré que dans sa fourmilière.

XII.

Les Brebis et les Chiens.

Des loups l'appétit trop vorace
Inquiétait beaucoup un troupeau de brebis,
Et pour les préserver de cette infâme race,
Le prudent berger fut d'avis
D'augmenter de ses chiens le nombre.
En effet son troupeau, garanti du danger,
Du moins de ce côté n'éprouvait plus d'encombre;
Mais de chiens par malheur il vint à regorger.
Les chiens veulent aussi manger.
Qu'arriva-t-il ? d'abord adieu la laine ;
Après la laine au sort on s'adjugea la peau,
Et comme ils étaient en haleine,
De cinq à six brebis qui restaient du troupeau
Les chiens ne firent qu'un morceau.

XIII.

Le Peigne.

D'un joli petit peigne une bonne maman
A son cher Benjamin venait de faire emplette.
Il aurait fallu voir les transports de l'enfant !
Il ne pouvait quitter sa nouvelle amusette.
Sans elle ses joujoux n'avaient aucun attrait.
S'il jouait, ou prenait sa leçon d'alphabet,
N'importe, de son peigne il caressait sans cesse
Ses petits cheveux tout frisés,
Avec grâce en tous sens croisés,
Qui d'une douce soie égalant la finesse,
D'un agneau lui donnaient toute la gentillesse.
Ah, le joli peigne, bon Dieu !
Sur la tête, maman, regarde comme il glisse !
Comme il est doux ! comme il est lisse !
Il n'accroche pas un cheveu.
A ses yeux ce trésor est inappréciable.
Un jour, le petit enjoué,
Pour avoir trop couru, sauté, dansé, joué,
Rendit sa chevelure au peigne impénétrable.
Sa bonne cependant desirait le peigner.
Le peigne était perdu ; l'enfant de trépigner,
De crier et de faire un bruit épouvantable,
De pleurs enfin on le voit se baigner.
— Je veux, je veux mon peigne !... On cherche, on le retrouve,

Et du Benjamin tout joyeux
Adroitement la bonne éprouve
De raccommoder les cheveux ;
Le peigne ne va pas, il accroche, il arrache,
L'enfant se démène et se fâche.
Vilain peigne, dit-il, on n'est pas plus méchant !
Le peigne lui répond : je suis, je vous le jure,
Tel que j'étais auparavant,
Accusez le chaos de votre chevelure.
Furieux, l'enfant de dépit
Dans la rivière vous le jette.
Les Naïades, à ce qu'on dit,
Depuis ce tems le font servir à leur toilette.

C'est ainsi que j'ai vu traiter la vérité ;
Quand notre conscience est nette,
La vérité nous plait. Avec docilité
Notre oreille toujours se prête
Aux accens sacrés de sa voix ;
Mais quand nous avons, une fois,
A nous faire quelques reproches,
Chacun de nous alors redoute ses approches ;
Et, de même que cet enfant,
A-t-on brouillé sa chevelure,
Aussitôt on craint l'instrument
Qui pourrait rajuster un peu notre coiffure.

XIV.

L'Ours pris au Filet.

Dans un filet un ours fut pris par imprudence;
Lorsque la mort est loin, sans nulle conséquence
Permis d'en plaisanter autant que l'on voudra;
Mais de près, ce n'est plus cela.
L'ours n'avait donc aucune envie
De divorcer avec la vie.
Pour se tirer de cet état,
Il n'eût rien refusé, pas même le combat;
Mais par une ligue fatale,
Outre l'embarras des liens,
Il avait contre lui bâtons, fusils et chiens.
Selon lui, la partie était très inégale;
Il pensait vrai, sans contredit.
Que fit l'ours en cette occurrence?
Il tenta de payer d'esprit,
Et dit à son chasseur: mon ami, quelle offense,
Dis-moi donc, ou bien quel délit
Peux-tu me reprocher, pour qu'ainsi de ma tête
Tu veuilles faire la conquête?
Croirais-tu ce qu'on dit, que les ours sont méchans?
Mensonge pur! les ours sont bonnes gens;
Et s'il t'en faut un témoignage,
Je m'en rapporte à tout le voisinage;
Car, par exemple, moi, je n'eus jamais le tort,

Moi seul des animaux qui vivent sur la terre,
De toucher un seul homme, aussitôt qu'il est mort.
—Je ne te dis pas le contraire;
Ton respect pour les morts me plait infiniment;
Mais dans l'occasion jamais aucun vivant
De ta griffe put-il sortir impunément?
Aux trépassés qu'importe enfin qui les dévore,
Tu devais épargner ceux qui vivent encore.

XV.

L'Épi.

Jouet de la pluie et du vent,
Un épi croissait dans un champ.
Il apperçoit, en une serre,
Sous l'éclatant abri d'un verre,
Une fleur qui semblant fière de son bonheur,
Jouissait de la vie, au sein de la mollesse,
Du repos et de la faveur;
Tandis qu'à découvert aux champs on le délaisse,
En proie aux ouragans, au froid, à la chaleur.
D'où vient, dit-il, tant d'injustice,
Apostrophant son maître? à qui charme tes yeux,
Ou bien flatte ton goût, tu te montres propice,
Tu ne sais rien refuser à ses vœux;
Mais à celui qui t'est vraiment utile
Daignes-tu seulement donner les moindres soins?
Pour ton champ, qui peut seul fournir à tes besoins,

Que fais-tu, dis-le moi, qui le rende fertile ?
Ses intérêts te sont indifférens.
Depuis que de ton grain il est dépositaire,
As-tu pensé, contre le mauvais tems,
A venir nous couvrir d'un verre ?
Vins-tu jamais d'une onde salutaire
Rafraîchir tes épis brûlés par les autans.
Non, tu laisses ton blé pousser à l'aventure,
Et tous les soins sont pour tes fleurs.
Leur devras-tu ta nourriture ?
Ni leur parfum, ni leurs couleurs,
Crois-moi, n'ajouteront jamais à ta richesse ;
Tu te gardes bien cependant
De confier leur sort à l'abandon d'un champ.
Plus heureuses que nous, chaque jour ta tendresse
Sous un dôme vitré va choyer leur mollesse.
Envers nous si, reconnaissant,
Tu daignais nous combler d'une faveur égale,
Sous peu recueillant cent pour cent,
Tu pourrais à la capitale,
Surprise du produit de ton unique champ,
Envoyer de tes blés toute une caravane.
Au lieu de cette serre, où sans profit pour toi,
L'orgueil de tes fleurs se pavane,
Pour nous que n'en fais-tu, dis-moi,
Construire une plus vaste. Hélas, répond le maître,
Que ta plainte est injuste ! apprends donc, mon ami,
Que mes premiers soucis sont pour votre bien-être,
Et sans un travail infini,
Pour vous aurais-je pu fertiliser la terre,

En extirper le bois, les ronces et la pierre ?
De t'expliquer cela, ce n'est pas le moment,
Et je n'en ai d'ailleurs ni le tems, ni l'envie ;
Je te conseille seulement
Au ciel de demander et le vent et la pluie ;
Mais si de ton avis j'écoutais les erreurs,
Je n'aurais plus ni blé, ni fleurs.

Que de gens, hélas ! dans la vie,
Bourgeois, soldat, cultivateur,
Dans la comparaison vont puiser leur malheur !
Au sort d'autrui portant toujours envie,
Sans aucun examen, ils se plaignent du leur,
Et ne veulent pas voir ce qui le justifie.

XVI.

Le petit Garçon et le Vermisseau.

De son bonheur jamais le traître n'est l'auteur.
Tous ceux dont l'intérêt sans remords le caresse,
De leur mépris aussi le pousuivent sans cesse,
Et le traître est toujours le plus près du malheur.

Un ver, qui sortait de l'enfance,
Sans scrupule vint une fois
Dans le verger d'un villageois,
Dont il avait vu l'abondance,
Demander l'hospitalité,
Uniquement pour un été,

Lui promettant de s'y conduire,
De manière à ne pas lui nuire.
Il ne toucherait pas aux fruits,
Et même les feuilles fanées
Suffiraient à ses appétits;
Les vertes seraient épargnées.
Comment, se dit le villageois,
Comment refuser un asyle?
Et de plus mon jardin, je crois,
Par le séjour de ce reptile,
N'en pourra paraître moins grand.
Soit, enfin, dit-il, qu'il y vive.
Dans tous les cas, il est constant
Que, quelque chose qu'il arrive,
Il n'y fera pas grand dégât;
La crainte en serait bien futile.
Pour un estomac si débile
Une feuille fait tout un plat;
Ainsi donc, réfléxion faite,
Il consentit à la requête,
Et voilà notre vermisseau
S'installant sur un arbrisseau.
De l'air contre l'intempérie
Sous une feuille il trouve asyle et garantie.
De ses faveurs le sort paraissait le combler.
Il n'était pas dans l'opulence,
Mais dans une très douce aisance,
Et l'on n'en ouït plus parler.
Cependant du soleil la fertile lumière
De ses rayons dorait tous les fruits de la terre,

Et voilà que dans ce jardin
Des pommes sous leur influence,
Offrant de l'ambre le plus fin
La couleur et la transparence,
A toute leur maturité
Se trouvant enfin parvenues,
Aux branches qui pliaient se voyaient suspendues.
De ce fruit un enfant se trouva fort tenté.
Sur mille autres sa friandise,
Dès longtems l'avait convoité;
Mais la pomme à sa gourmandise
Offrait un difficile accès.
Pour grimper il manquait d'audace,
Et sa faiblesse, quoiqu'il fasse,
S'il en secouait l'arbre, eût été sans succès.
Notre jeune glouton, en somme,
Ne savait trop comment parvenir à la pomme.
Qui vint aider au larronneau?
Ce fut ce même vermisseau.
—Ecoute, lui dit-il, de science certaine
Je sais que le bourgeois veut récolter ces fruits;
Ainsi, d'en manger un nous n'aurions pas la peine;
Mais si tu veux partager en amis,
Je me charge, moi, de l'aubaine.
Un ver n'est pas fort exigeant;
Laisse moi d'un seul fruit la dixième partie,
A ronger j'en aurai tout au moins pour la vie.
A l'accord chacun d'eux consent.
Voilà le ver sur l'arbre, il ronge, il ronge, il ronge,
Et la pomme est à terre; aussitôt le garçon,

Sans que le moins du monde à leur accord il songe,
Tombe dessus, et puis, de la belle façon
Jusqu'aux pepins la mange, et lorsque son complice
Vint réclamer son bénéfice,
Il l'écrasa sous son talon,
De la pomme et du ver sans laisser nul indice.

XVII.

Le Berger et la Mer.

Sur les bords de l'empire où s'agite Neptune,
Un berger possesseur d'un modeste troupeau,
Du luxe et des soucis ignorant le fardeau,
Et depuis bien des ans content de sa fortune,
Sous un rustique toit coulait des jours heureux,
Et cent fois plus heureux peut-être,
Que ceux de bien des rois, si souvent nébuleux;
Mais un jour que, de sa fenêtre,
Il considérait les vaisseaux
Apportant des monts d'or; voyant sur le rivage
Décharger de riches ballots,
Qui bientôt combleraient les plus vastes dépôts,
Et de trésors nouveaux allaient offrir le gage;
Ce tableau séduisit le trop heureux berger;
Il vend troupeau, maison, pour mainte marchandise
Qu'il fait imprudemment sur un vaisseau charger.
Afin d'assurer l'entreprise,
Il s'embarque lui-même, et le voilà parti;

Mais son voyage, hélas ! fut de courte durée,
Et de son faux calcul il s'est bien repenti.
A-peine au sein des mers eut-il fait son entrée,
Que de Neptune il éprouva
La perfidie accoutumée.
Une tempête s'éleva,
Le vaisseau fit naufrage, et bientôt échoua.
La cargaison entière, à l'instant abymée,
Dans le fond de la mer à tout jamais resta ;
Lui-même à-peine se sauva.
A sa profession première,
Grâce à la mer, il retourna.
Ah ! combien le présent diffère !
Autrefois il gardait un troupeau, mais pour lui,
Et maintenant c'est pour autrui.
Il n'est plus aujourd'hui qu'un berger mercenaire.
Que ne fait-on pourtant, à l'aide du travail !
De quoi ne viendrait pas à bout la patience !
A force de sueurs, de peines, d'abstinence,
Il regagna de quoi remonter son bétail.
Redevenu propriétaire,
Il se revit berger de ses propres brebis.
Voilà qu'un jour notre compère,
Sur les bords de la mer assis,
Etait, ainsi qu'à l'ordinaire,
A faire paître ses brebis.
Le tems était superbe, et l'océan paisible,
A peine balançant le cristal de ses eaux,
Laissait glisser au port d'innombrables vaisseaux.
Notre berger, encore à ses pertes sensible,

Le remarque, sourit, et s'écrie à l'instant :
Je vois ce qu'il te faut, c'est encor de l'argent,
Traître ! mais sur le mien si ta malice compte,
C'est compter sans ton hôte, et sauf avis meilleurs,
Va chercher tes dupes ailleurs.
Tu m'abusas jadis ; je l'avoue à ma honte,
Et je ne serai plus si fou.
D'autrui tu peux ravir un tribut déplorable ;
Mais de moi, c'est bien sûr, tu n'auras plus un sou.

Il serait superflu d'expliquer cette fable ;
Mais j'y joins encor quelques mots,
Pour profiter de l'à-propos :
L'espérance est souvent trompeuse,
Contentons-nous donc du certain ;
Elle fit en tous tems des malheureux sans fin.
Qui de nous ne fut pas dupe de l'enjoleuse ?
Quoiqu'on en dise, je soutiens
Ce que je pense, et le répète encore :
Ce qui sera, moi, je l'ignore ;
Mais ce que je tiens, je le tiens.

XVIII.

Les Obsèques.

En Egypte autrefois, pour simuler le deuil,
L'usage s'établit de louer des pleureuses,
Qui suivaient, en hurlant, du défunt le cercueil,
Dans les funérailles pompeuses.
Voilà qu'un jour dans un de ces enterremens,
Un convoi très nombreux de semblables pleureuses,
En jetant des cris déchirans,
Et versant de sang-froid leurs larmes frauduleuses,
Accompagnait certain défunt,
Qui non pas à titre d'emprunt,
De cette vie, hélas! si courte et si cruelle,
S'en allait occuper sa demeure éternelle,
Et chercher enfin le repos.
Dans cette troupe lamentable
Un étranger pensa voir de collatéraux,
De parens, ou d'amis le tableau déplorable;
Et touché de leur désespoir,
En les apostrophant: dites-moi, je vous prie,
Seriez-vous bien aises de voir
Que, pour vous consoler, on lui rendît la vie?
Je suis magicien, et j'en ai le pouvoir.
Par le moyen de la magie,
Je pourrai satisfaire à l'instant votre envie.
Nous avons le secret des évocations.

Les femmes aussitôt de s'écrier : mon Père,
Prends pitié de notre misère,
Daigne nous accorder tes consolations ;
Nous te faisons, de plus, une seule prière :
Pour cinq jours seulement qu'il soit ressuscité ;
Mais, fais après cela que de rechef il meure ?
Vivant, il fut pour nous de toute nullité,
Et mort, on nous paîra, du moins par vanité,
Pour hurler de nouveau jusques à sa demeure.

De maint richard on peut bien dire, en vérité,
Que sa mort seule fut de quelque utilité.

XIX.

L'Enfant et le Serpent.

Un jour, par hasard, un enfant
Voit quelque chose qui frétille :
Ce doit, dit-il, être une anguille ;
Il y porte la main, et saisit un serpent.
Jugez de sa frayeur extrême.
A faire peur il devint blême.
—Passe pour cette fois, lui dit très froidement
Le serpent ;
Mais sois à l'avenir un peu moins téméraire,
Et prends garde avec qui tu fais le bon plaisant.
Il en coute souvent pour se tirer d'affaire.

XX.

L'Abeille et les Mouches.

Sur le bonheur de vivre en pays étranger
Un perroquet contait merveille sur merveille.
Deux mouches aussitôt brûlent de voyager,
Et de les suivre vont supplier une abeille ;
Mais dans ce projet si subit
Il entrait un peu de dépit,
Se tenant pour très offensées
De voir qu'en leur propre pays
Du moindre des festins elles étaient chassées.
—Non, l'on n'est pas plus mal-appris,
Disait une mouche, oui, chez l'homme l'avarice
Est portée à son dernier point.
Chez les riches voyez jusqu'où va la malice,
Et même ils n'en rougissent point ;
Ils ont imaginé je ne sais trop quel verre,
Dont chaque mets doit se couvrir,
Le tout, pour qu'à la bonne chère
De prendre part jamais nous n'ayons le plaisir.
Chez les pauvres, de plus, disait l'autre, indignée,
Nous avons à lutter contre chaque araignée.
De les accompagner n'étant pas trop d'avis,
—Bon voyage, leur dit l'abeille,
Moi, je me trouve bien, même dans mon pays,
Et l'on m'y reçoit à merveille.

Mon miel me vaut l'accueil des grands,
Et l'amitié des paysans ;
Qu'ai-je besoin d'aller courir le monde ?
Pour vous, allez, volez où bon vous semblera,
Même destin vous y suivra.
Oui, votre espoir envain sur le bonheur se fonde,
Quand on n'est bon à rien, on n'est point estimé,
Un être nul n'est pas aimé,
Et quand vous serez éloignées,
Partout vous trouverez l'accueil des araignées.

Qui peut contribuer au bien de son pays
Ne va pas rechercher une terre étrangère ;
Mais on conçoit qu'elle peut plaire
A ceux qui pour servir n'ont pas les dons requis.
Chez soi l'on rougirait d'être un fardeau stérile ;
Mais là, comme étranger, on peut être inutile,
Et même échapper au mépris.

XXI.

L'Ours laborieux.

Un paysan trouvait un grand profit
A faire de ces arcs dont on connait l'usage,
Pour fixer les brancards en certain attelage (4).
Au travail un ours le surprit ;
Aussitôt il lui prend envie
De gagner de même sa vie ;

Et par malheur il ignorait
Que par degrés un arc se plie,
Non tout d'un coup. Attaquant la forêt,
Pour son travail il la ruine;
Mais ses efforts sont vains, nul arbre ne pliait,
Le métier n'allait pas. Dans son humeur chagrine,
Notre ours quitte le fond du bois
Et s'en va demander conseil au villageois :
— L'ami, dit-il, il faut que le diable s'en mêle;
A faire un arc j'ai beau me casser la cervelle,
Aucun arbre ne plie, et pourtant, mon voisin,
Je les romps en un tour de main.
Pour que sans rompre un arbre plie,
Quel est donc le secret, dis-le moi, je t'en prie,
Sans cela je travaille en vain.
— Il n'est pas de ta compétence,
Répond le villageois, car c'est la patience,
Et tu n'en eus jamais, voisin.

XXII.

Le Dissipateur et l'Hirondelle.

Devenu possesseur d'un très riche héritage,
Il arriva qu'un jouvenceau,
Prodigue comme on l'est d'ordinaire à son âge,
Fit si bien les honneurs des fonds et du château,
Qu'il fut bientôt réduit au plus triste équipage.
L'imprudent avait tout perdu.

Du naufrage il n'avait sauvé qu'une fourrure,
Encor, grâce à l'hiver ; il craignait la froidure ;
Mais bientôt à son tour, ce manteau fut vendu,
Probablement encor pour une bagatelle.
L'héritier ayant vu voler une hirondelle,
L'hirondelle, dit-il, et nous le savons tous,
Du printems est la messagère,
D'une pelisse qu'ai-je affaire ?
Bientôt le soleil le plus doux
Va rendre la chaleur à la nature entière,
Et chasser les frimats dans les antres du nord.
Le jeune raisonneur, sous un certain rapport,
Avait raison ; pourtant une seule hirondelle,
Dit un proverbe ancien, ne fait pas le printems.
Mal lui prit d'avoir eu la mémoire infidèle,
Et de s'être trop tôt prévalu du beau tems.
Borée improvisant les plus fortes gelées,
On vit dans nos maisons rallumer le foyer,
Les vîtres en tous sens de givre ciselées,
Et la fumée enfin dans les airs ondoyer.
Jusques aux larmes le jeune homme
Tremblant et pénétré du froid,
Reconnut qu'il était un mauvais astronome ;
Et d'infortune pour surcroît,
Il revit bien son hirondelle ;
Mais dans quel état gisait-elle ?
—Hélas, dit-il en grelottant,
Tu méritas bien ton tourment.
N'était-ce pas assez, cruelle,
De t'être exposée à la mort,

C'est à toi que je dois mon sort,
Tu m'as séduit, et de fourrure
Je manque contre la froidure.

XXIII.

L'Agneau.

A LA PETITE GLAPHYRE.

Que m'importent, dit-on, à moi, de vains discours,
Si dans le fond du cœur je ne suis point coupable ?
Ce beau raisonnement, que l'on fait tous les jours,
Ne me paraît pas soutenable.
Que l'on soit innocent, sans doute c'est très bon ;
Mais il ne suffit pas de l'être,
Pour conserver sa réputation
Il faut encore le paraître.
La réputation est une tendre fleur
Plus aisée à flétrir que la fleur printanière.
De vos grâces en vain vous charmez notre cœur,
Jeunes beautés, sachez que toujours la première
Sera pour vous la réputation.
J'ai pour moi, direz-vous, mon cœur, ma conscience :
Non, ce n'est pas une raison.
Un regard indiscret, un mot, une imprudence
Peut donner aux méchans des armes contre vous ;
Dès-lors votre renom ne sera plus le même.
—Mais enfin, voudrait-on nous faire un crime à nous,
D'un regard, d'un souris ? la rigueur est extrême !

—Je ne dis pas cela ; mais sur le moindre pas
Vous devez apporter une crainte infinie,
Pour ne donner jamais prise à la calomnie,
Et que d'un seul prétexte elle n'abuse pas.
Glaphyre, ma petite amie,
Pour tes compagnes et pour toi,
Il m'a pris hier fantaisie
D'imaginer . . . devine quoi ?
Tu ne devines pas ? . . . une petite fable.
Jeune encore, retiens-la bien.
Si maintenant, ma toute aimable,
Elle ne te servait de rien,
Un jour elle pourra te faire quelque bien.
Ecoute . . . mais de peur d'être préoccupée,
Dans ce petit coin-là, va mettre ta poupée.
—C'est fait . . . —Eh bien, écoute donc
L'histoire d'un agneau. Je ne serai pas long.
Non, ne crains pas que je t'ennuie.

Il était une fois un étourdi d'agneau,
Qui fit la bizarre folie
De revêtir du loup la peau ;
Et le voilà qui va rôder dans un troupeau.
Faire bien l'élégant était sa seule envie ;
Mais les chiens ayant vu le petit polisson
Et de sa robe la façon,
Tout aussitôt s'imaginèrent
Que c'était bien un loup du bois,
Et tous les mâtins à la fois,
Comme des furieux, à qui mieux mieux hurlèrent.

Ce n'est pas tout ; voilà que les chiens en courroux
Vers l'agneau déguisé se précipitent tous,
Et bientôt l'atteignant, le renversent par terre.
Ils allaient le mettre en morceaux,
Avant que l'imprudent eût pu crier mon père !
Par bonheur des bergers, qui gardaient leurs troupeaux,
Reconnaissant l'espiègle, à l'instant arrivèrent,
Et du danger le délivrèrent ;
Mais il ne fait pas bon dans la gueule des chiens !
Clopin-clopant l'agneau, meurtri de la bourrade,
D'un air humilié, retourna chez les siens,
Sans se vanter de l'incartade,
Et depuis on le vit maigrir,
Dessécher, languir et mourir.
Il eût craint, s'il avait écouté la prudence,
D'avoir avec les loups la moindre ressemblance.

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

FABLES.

LIVRE SEPTIÈME.

I.

Le Bluet.

Dans le coin obscur d'un jardin
Fleurissait un bluet. Voilà que desséchée,
Sur sa tige la tête entièrement penchée,
La pauvre fleur décline vers sa fin.
—Hélas ! si le soleil, nous rendant sa lumière,
Dit-elle, avec langueur, s'adressant au zéphyr,
Venait de ses rayons vivifier la terre,
Je me verrais peut-être refleurir !
— Vraiment, c'est être bien bonasse,
Répond un escarbot, qui fouillait le terrein !
Pauvre bluet, dis-moi, de grâce,
Crois-tu que le soleil n'ait aucun autre soin

Que de penser à toi ? crois-tu qu'il s'embarrasse
Si dans un coin quelque bluet fleurit,
Ou languit, ou se fane, ou même s'il périt ?
Il n'en a, sois en sûr, ni le tems, ni l'envie.
De l'attendre c'est donc folie,
Fais en ton deuil, crois-moi, loin de t'en désoler,
Si tu pouvais, ainsi que moi, voler,
Et te procurer de ce monde
Une idée un peu plus profonde,
Tu verrais bien qu'il n'est donné
Qu'aux campagnes et qu'aux prairies,
De goûter du soleil les faveurs si chéries.
Pour ce bonheur tu n'es pas né ;
Il aime à réchauffer les cèdres et les chênes ;
C'est lui qui donne le parfum
Et les grâces aux fleurs qui décorent les plaines ;
Mais ces fleurs avec toi n'ont rien qui soit commun ;
La beauté que Phœbus leur donne
Est telle que le tems à regret les moissonne ;
Et pour toi, quels sont tes appas ?
De ton parfum où donc est la délicatesse ?
Va, je te le conseille, épargne à ta faiblesse
Une plainte qu'on n'entend pas.
D'un rayon de soleil n'attends pas la caresse,
Cesse de te leurrer, crois-moi,
Subis ton sort, et fane-toi.
Du soleil cependant la féconde lumière
Paraît, et rend la vie à la nature entière ;
D'un seul regard du ciel, le bluet languissant,
Qu'avait fané la nuit, refleurit à l'instant.

O vous, qui des grandeurs occupez le pinacle,
De mon soleil ici que le touchant spectacle
Vous serve de modèle. A la plus simple fleur,
Ses rayons, comme au cèdre, accordent leur faveur;
Les bénédictions le suivent sur sa voie,
Il répand en tous lieux le bonheur et la joie,
Et laisse son image empreinte dans les cœurs,
Ainsi qu'un pur cristal réfléchit ses couleurs.

II.

Le Caillou et le Diamant.

Un diamant perdu traînait sur une route;
Certain marchand le trouve et tout joyeux se dit:
Le Tsar l'achètera sans doute,
Et tout en calculant son énorme profit,
Il se rend dans la capitale.
Par le Prince en effet aussitôt acheté
Le bijou richement monté,
De la couronne impériale
Devint un très riche ornement.
Un caillou de la chose ayant eu connaissance,
Devint jaloux d'un sort aussi brillant.
D'égaler pour le moins celui du diamant,
Il se flatta de l'espérance.
Apercevant un villageois,
Il lui dit, affectant une voix amicale:
Tu suis, compère, je le vois,

Le chemin de la capitale ;
Fais-moi donc le plaisir de me prendre avec toi.
Ici pourquoi serais-je, moi,
Exposé tous les jours à la pluie, à la boue ?
J'en suis confus, je te l'avoue,
Depuis que notre diamant
Jouit là-bas, dit-on, d'un crédit éclatant.
D'une faveur aussi particulière
Je ne conçois pas le motif.
Que de tems près de moi, dans un état chétif,
Il croupit, et ce n'est, comme moi, qu'une pierre.
Il ne peut le nier, certe il est bien mon frère.
De grâce, à la ville prends-moi.
Qui peut savoir ? si j'ai l'avantage de plaire,
Je pourrai peut-être, compère,
Y trouver aussi mon emploi.
Sur son lourd chariot le villageois le place,
Ensuite vers la ville il poursuit son chemin.
Toujours allant le pas, ils arrivent enfin,
Et notre homme s'en débarrasse.
Au pinacle déjà se croyant élevé,
Le caillou se flattait d'être égal à son frère ;
Il arriva tout le contraire ;
Oui, certe, on l'employa, mais ce fut au pavé.

III.

Le Goujon.

Au petit Grégoire.

Je ne suis pas prophète, non ;
Mais quand autour d'une bougie
Je vois jouer un papillon,
Presque toujours ma prophétie,
Par malheur, se voit accomplie ;
L'imprudent dans le tourbillon,
Avec des souffrances cruelles,
Finit par se brûler les ailes.
Cet objet de comparaison,
Mon ami, doit t'offrir une utile leçon ;
Elle peut être profitable
A bien d'autres qu'à des enfans.
Tu vas dire : est-ce là toute la fable ? attends,
Ce n'est encor que l'avant-fable,
La fable viendra dans son tems.
En attendant, d'une morale,
Qui se rattache à mon sujet,
Il faut bien que je te régale ;
Mais à tes yeux déjà je te vois inquiet.
J'y lus que tu craignais, à te parler sans feinte,
Que mon discours ne fut un peu trop raccourci ;

Du contraire à présent je crois lire la crainte
Qu'y faire, mon ami ? je l'appréhende aussi.
Je commence à prendre de l'âge ;
En automne le tems, (et vraiment c'est dommage !)
Plus que jamais est pluvieux,
Et lorsque l'homme devient vieux,
Il aime plus le bavardage ;
Mais pour ne pas perdre des yeux
Le sujet sur lequel j'ai dessein de t'instruire,
Ecoute, mon enfant, ce que je vais te dire ;
Profites-en, mon cher, si tu veux être heureux.
J'ai souvent entendu traiter de bagatelle
Une faute légère, et même l'on prétend
La justifier en disant :
C'est une espiéglerie, une enfance réelle ;
Mais cette espiéglerie est le premier des pas,
Qui nous emporte au précipice.
D'abord simple habitude, elle se change, hélas !
En une passion qui nous entraîne au vice,
Par un invincible penchant,
Et dérobe l'empire à notre jugement.
De s'en trop fier à soi-même
Le péril est toujours extrême.
Pour te le faire mieux sentir,
Permets-moi de te divertir
Ici d'une petite fable ;
De ma plume elle-même elle s'en va jaillir,
Pour te donner peut-être un avis profitable,
Et c'est là mon premier desir.

Je ne me souviens pas près de quelle rivière,
D'avides et grossiers bourreaux
Du liquide empire des eaux,
Certains pêcheurs, avaient leur demeure ordinaire;
Mais là, sous un bord escarpé,
Justement dans leur voisinage,
Un folâtre goujon, trop tôt émancipé,
Avait choisi son ermitage.
Le petit drôle était des plus adroits,
Très fin, et nullement timide.
Il aurait pu déjà citer quelques exploits.
A braver l'hameçon il était intrépide,
Ainsi qu'une toupie, il tournait à l'entour,
A travers les dangers sachant se faire jour.
Bien loin d'en prendre l'épouvante,
Il mettait l'ennemi très souvent aux abois,
Du métier l'entendant maudire quelquefois.
Pour prix d'une très longue attente,
Comptant sur quelque bon poisson,
Quand le pêcheur avait lancé son hameçon,
Du liège léger qui surnage
Ce pêcheur épiait le moindre mouvement,
Qui signalerait l'abordage
Tenté par le premier gourmand
Avide de mordre au fromage.
Au plus léger frémissement,
De l'élément sa main rapide
Enlevait le petit crochet,
Peut-être avec un gros brochet;
Mais le trébuchet était vide,

Dépouillé de l'appât perfide,
Qu'avait lestement le goujon
Escamoté de l'hameçon;
Enfin notre petit espiègle
Semblait se jouer du pêcheur.
—Mon cher, il t'adviendra malheur,
Si la prudence ne te règle,
Vint lui dire un autre goujon,
De toujours s'en tirer, c'est envain qu'on espère;
Est-il pour toi dans la rivière
Trop peu de place dis-moi donc,
Et pourquoi de cette manière,
Vas-tu, trop imprudent glouton,
Tourner autour de cette amorce?
Je crains qu'avec l'eau, mon garçon,
Tu ne fasses bientôt divorce;
Plus on est près d'un hameçon,
Plus on est proche du poëlon;
Mais la raison sur la sottise
A-t-elle jamais quelque prise?
Ce serait vouloir que du son
Un sourd vous fasse l'analyse.
—Ah, bah! lui répond le goujon,
Je n'ai pas la vue aussi basse;
Que nul souci ne t'embarrasse;
Grande est l'astuce du pêcheur;
Mais nous avons aussi la nôtre.
Tiens, vois-tu cet appât trompeur
Que vient de jeter l'enjôleur? . . .
Et ce second?, . . encore un autre! . . .

Eh bien, regarde, sans façon
Comment je vais du bon apôtre
Echeniller chaque hameçon!
A ces mots, d'une ardeur extrême
Il court. Du premier, du second
Il exploite l'oblation,
Mais l'espiègle est pris au troisième.
Il a beau se débattre, il pend à l'hameçon,
Et reconnut trop tard que l'inexpérience
Du péril doit toujours se tenir à distance.

IV.

L'Araignée et l'Abeille.

Quand un talent n'est pas utile,
Le monde aurait beau l'admirer,
Pour moi, je le trouve futile.

Sans craindre de s'aventurer,
Pour vendre sa toile à la foire,
Partit un jour certain marchand.
La toile est très utile, ainsi l'on peut bien croire
Qu'au marché le vendeur trouva plus d'un chaland.
De se plaindre il n'aurait eu garde,
La presse allait au point de crier à la garde.
Jugez s'il faisait de l'argent!
Ce que voyant une araignée,
De sa vogue elle est indignée,
Et l'envieuse alors prétend

Travailler aussi pour la vente ;
Si bien même qu'elle se vante
De faire sauter le marchand.
Elle veut pour capter l'attention publique
Le long d'une croisée établir sa boutique.
Bientôt le premier fil est par elle attaché,
Au travail elle passe une nuit toute entière.
Pour sûr sa marchandise, au gré de la commère,
Allait par son tissu frapper tout le marché.
L'ouvrage fait, la filandière
Avec orgueil, et sans désemparer,
Va s'installer dans sa boutique.
—Je n'attends que le jour, et je dois espérer
Pour le débit une faveur unique,
Je veux à l'orgueilleux marchand
Se dit-elle, souffler jusqu'au dernier chaland.
Le jour paraît, mais quoi! quel étrange mécompte!
Ne voilà-t-il pas qu'un bourru
S'en vient sans scrupule et sans honte,
Balayer la boutique avec son contenu.
Dans son dépit, furieuse, indignée,
Voilà donc, dit notre araignée,
Le salaire de mon travail?
L'homme avec l'injustice aurait-il passé bail?
Lequel des deux tissus l'emportait en finesse,
Celui du marchand, ou le mien?
—Certes, ma bonne, c'est le tien,
Lui répond une abeille, il fait preuve d'adresse,
Mais il n'est bon à rien. Dis-moi, peut-il servir
A préserver du froid, ou bien à se vêtir.

V.

Le Villageois et le Serpent.

Si vous voulez toujours vous voir apprécier,
Sachez bien avec qui vous devez vous lier.

Un villageois eut l'imprudence,
Du moins à ce que l'on prétend,
De faire avec certain serpent
La plus étroite connaissance.
Le serpent est rusé, chacun de nous le sait,
Et sur le villageois il prit un tel empire,
Que par son ami seul notre rustaut jurait.
Scandalisés d'un tel délire,
Et ses parens et ses amis
De n'aller plus chez lui, tous, s'étaient bien promis.
Donc, hors son cher serpent, il ne voyait personne.
Tout affligé notre homme, un jour, leur demanda :
D'où vient donc que l'on m'abandonne ?
Par où méritè-je cela ?
En vous recevant mal, serait-ce que ma femme
Aurait de votre part encouru quelque blâme ?
Ou de mon pot-au-feu, de mes civilités
Ne seriez-vous pas dégoûtés ?
Dites-moi donc en quoi j'aurais pu vous déplaire.
Non, lui répond d'abord Gros-Mathieu, son compère,
De te voir nous serions toujours très enchantés ;

Jamais tu ne nous fis, mon cher, la moindre peine,
Il n'est aucun de nous ici qui n'en convienne;
Mais juges-en, le beau plaisir, ma foi!
D'avoir toujours à craindre, étant assis chez toi,
Qu'en traître, ton ami de son horrible armure
A quelqu'un d'entre nous ne fasse une piqûre.

VI.

Le Pourceau au pied d'un Chêne.

Des glands d'un chêne centenaire
Un porc venait de se gorger,
Et de satiété ne pouvant plus bouger,
Il tombe, s'endort et digère.
A peine eut-il rouvert les yeux,
Que de l'arbre il se met à fouiller la racine.
Lors un corbeau judicieux
Lui dit, d'une branche voisine :
Mais à cet arbre tu fais tort ;
En le travaillant de la sorte,
Tu seras cause de sa mort.
—Eh bien, qu'il meure, que m'importe?
De ses jours quelle est donc la grande utilité?
Va, s'il n'existait pas de chêne,
Je t'assure, qu'en vérité,
Je n'en maigrirais pas de peine.
N'en déplaise à ta charité,
Les chênes fort peu m'intéressent,

Je n'aime que les glands, ce sont eux qui m'engraissent,
—Vit-on jamais, dit le chêne à l'instant,
Une ingratitude plus noire?
En haut si tu pouvais soulever la mâchoire,
Tu verrais que c'est moi qui fais naître le gland.

Ainsi procède l'ignorance;
On l'entend déclamer contre les bons écrits,
Les lumières et la science;
L'ingrate ne sent pas qu'elle en goûte les fruits.

VII.

La Mouche et l'Abeille.

Une mouche, au printems, à l'aide de Zéphyre,
Sur une fleur se balançait;
Une abeille près d'elle à l'instant butinait.
La mouche fièrement alors se met à dire:
Comment à ce travail peux-tu donc résister?
Du matin jusqu'au soir pourquoi te tourmenter?
Je n'en vois pas le grand mérite.
Si j'étais à ta place un jour uniquement,
De ma santé je serais quitte.
Ah, que mon sort est différent!
Nôce, festin, bal et visite,
Voilà, ma chère, mes soucis;
N'est-ce pas être en paradis?
Soit dit sans me vanter, j'ai, de plus, mes entrées

Chez tous les riches et les grands.
Que de choses, quand je m'y rends,
A mes goûts y sont préparées !
Célèbre-t-on en quelque endroit,
Soit un hymen, soit une fête,
Je fais aussitôt ma toilette,
Et la première l'on m'y voit.
Là, sur des plats de porcelaine
Je savoure des mets exquis,
Qui ne m'ont couté nulle peine.
Dans des cristaux brillans, polis,
A mon choix, à mon gré, je goûte
Le fumet frais et savoureux
Des vins les plus délicieux,
Et plus doux que ton miel sans doute.
J'ai les prémices, au dessert,
Des bonbons et des confitures,
Et si je quitte mon couvert,
C'est pour de douces aventures ;
Le beau sexe alors a son tour.
Je vais faire ma cour aux belles,
Et voltigeant à l'entour d'elles,
Rival fortuné de l'Amour,
Avec chacune je me joue.
Sur les lys d'un beau cou je vais me reposer,
Puis, de là savourer les roses d'une joue ;
Il n'est si doux larcin que je ne puisse oser.
L'abeille répond : oui, ma chère,
Tout ce que tu dis m'est connu,
Cependant il m'est parvenu

Qu'à personne tu ne sais plaire.
Si tu parais dans un repas,
Aussitôt on te fait la moue,
Et de chaque maison, (tu ne t'en vantes pas,)
Bien souvent l'on te chasse, et chacun t'y bafoue.
—Eh bien, le grand mal à cela!
On me chasse, dis-tu, cela pourrait bien être;
Si je sors par une fenêtre,
Par une autre aussitôt je rentre, et me voilà.

VIII.

Le Meunier.

Les eaux avaient miné d'un moulin la chaussée.
Le mal aurait été peu de chose d'abord,
Si pour le réparer on eût fait quelque effort.
Personne n'en eut la pensée.
Le meunier n'en prit nul souci.
A quel propos, dit-il? qu'arriva-t-il aussi?
C'est que de jour en jour, avec plus d'abondance,
Au travers de la digue, on vit s'écouler l'eau,
Qui bientôt offre aux yeux la chûte d'un ruisseau.
—Meunier, il en est tems, fais vîte diligence,
Le cas presse, au plus tôt recours à la prudence.
—Ah, bah! dit le meunier, sachez que j'y vois clair;
Le danger est bien loin, rien n'est encore à craindre;
Me faut-il les eaux de la mer?
Je ne sais pas toujours me plaindre,

Et pour ma vie, hélas ! j'en aurai bien assez.
Trop de soucis sont déplacés.
Sur la foi des traités pendant qu'il s'en repose,
L'eau finit par couler enfin comme un torrent,
Et, pour l'achever, il apprend
Bientôt encore une autre chose ;
La meule ne va plus, adieu donc le moulin.
Notre meunier alors s'écrie et se désole,
A la besogne, vîte, il veut mettre la main,
Et pour arrêter l'eau, l'on va, l'on court, on vole.
Dans le moment il aperçoit
Que sans scrupule sa volaille
Vers la rivière accourt et boit.
Furieux, il lui crie : impudente canaille,
A me frustrer ainsi du reste de mon eau,
Dans l'instant je vais vous apprendre !
Sans vous autres déjà je ne sais où la prendre.
Il dit, et sans pitié leur jette un soliveau ;
Mais l'imprudent, encor dupe de sa colère,
Sans poules et sans eau regagna sa chaumière.

C'est ainsi que j'ai vu souvent plus d'un seigneur,
(Et pour présent aussi je leur fis cette fable,)
Dissiper des milliers pour rien et sans pudeur,
Tout prêts à chamailler sur un gain misérable.
Malheur à celui de leurs gens,
Qui voulût profiter d'un seul bout de chandelle !
Avec des soins aussi prudens
Est-il donc étonnant qu'une maison chancelle.

IX.

Le Serpent et l'Agneau. (*)

Couché sous un vieux tronc, contre le monde entier
Un serpent exhalait sa rage.
La rage est son instinct, et sans se défier,
Un agneau dans son voisinage
Etait sautant et folâtrant.
Il ne se croyait pas aussi près d'un serpent.
Celui-ci, se glissant en traître,
De son dard perce l'innocent.
Le poison dans le sang du pauvre agneau pénètre,
Le sang bientôt s'enflamme, et l'agneau malheureux
Voit pâlir par degrés la lumière des cieux.
Alors il dit, d'une voix affaiblie :
Hélas ! que t'avais-je donc fait ?
—Rien encore, pourtant qui sait,
Répond le serpent en furie,
Peut-être es-tu venu, coquin, pour m'étrangler,
Et par prudence, moi, j'ai voulu t'immoler.
—Hélas! non, répondit l'innocente victime,
Qui vit en expirant se réjouir le crime.

De l'amour et de l'amitié
Quand on ne connait pas le sentiment sublime,
Quand la haîne envers tous nous ronge et nous anime,
Nous ne voyons partout que de l'inimitié.

(*) L'original porte : *la Brebis.*

X.

Les Chèvres Sauvages.

Dans un antre, l'hiver, un jour certain berger
Rencontre des chèvres sauvages;
Aux dieux qui paraissaient vouloir l'avantager
Il prodigue les témoignages
Du cœur le plus reconnaissant,
La larme à l'œil, en se disant :
Un trésor maintenant me serait inutile;
Je vais voir mon troupeau par elles se doubler,
De mes soins je veux les combler.
De les apprivoiser la chose est très facile,
Pour tout cela je veux prendre sur mon sommeil
Et même sur ma nourriture;
Comme un seigneur ici je vais faire figure.
Pourquoi mon sort au sien ne serait-il pareil ?
Un troupeau dans un pâturage
Est certainement au berger
Ce qu'au seigneur est un village.
Je dirai donc, pour abréger,
Que de ses chèvres le bon-homme
Tire parti, mais Dieu sait comme !
De beurre il fait provision,
Et de fromage la maison
Se régale, grâces aux chèvres,
C'était à se lécher les lèvres.

Parfois même de leur toison
Il vous les dépouille sans grâce ;
Mais aussi pour les bien nourrir,
Il n'est vraiment rien qu'il ne fasse.
Or, pour l'hiver, à les fournir
On trouvait de quoi dans la grange.
Voilà donc qu'aux dépens de ses propres brebis,
Qui se voyaient sevrer d'une manière étrange,
Des hôtes qu'il avait admis
Le berger fait l'objet de sa sollicitude.
Il les choie, il les flatte, il est aux petits soins,
Tous les jours se fait une étude
D'aller les visiter, et cent fois pour le moins.
A les apprivoiser de son mieux il s'attache.
A ses brebis, (dont bien leur fâche,)
L'ami rognait la portion,
Mais d'elles pour l'instant il n'est pas question ;
D'ailleurs avec les siens aisément on s'arrange,
Et qu'importe, après tout, un peu moins si l'on mange.
Il leur jetait un peu de foin ;
Si l'on en voulait davantage,
Pour ajouter à leur partage,
Un horion alors les renvoyait bien loin ;
Après, on n'était plus tenté de reparaître.
Mais voici ce qu'il arriva :
Quand le printems vint à renaître,
Les chèvres qui s'ennuyaient là,
Et qui loin des rochers trouvèrent
Que la vie était un tourment,
Dans les montagnes décampèrent.

L'imprudent berger cependant
A l'état le plus pitoyable
Vit alors son troupeau réduit.
Une famine déplorable
L'avait presque en entier détruit.
Au printems, ce berger promena sa besace ;
Quoique l'hiver il crût voir la fortune en face.

Bergers, je n'ajoute qu'un mot :
Au lieu d'engraisser des sauvages,
Nourrissez vos brebis, vous serez bien plus sages,
Et l'aisance dès-lors deviendra votre lot.

XI.

Le Balai

Un balai dégoûtant et de mauvaise mine
Tout-à-coup devint en faveur ;
Lui qui jusqu'à-présent balayait la cuisine,
Est pourvu de l'insigne honneur
D'épousseter les vêtemens du maître.
Tous les valets étaient ivres, peut-être ;
Et voilà le balai, de tant de gloire enflé,
Qui vous bat les habits, comme on battrait du blé.
Il ne ménageait pas ses peines,
Et pourtant elles furent vaines ;
Car il était mal-propre, et plus il les battait,
Plus chaque habit se salissait.

On voit causer même dommage
Quand d'autrui l'ignorant veut corriger l'ouvrage.

XII.

Le Richard et le Poëte.

Un poëte indigné de sa longue indigence,
Et voulant accuser, dit-on,
D'un richard, son voisin, l'excessive opulence,
De Jupin eut recours à la protection.
Pour faire droit à la requête,
Jupin mande à son tribunal
Et le richard et le poëte.
Leur toilette annonçait un sort bien inégal;
L'un à-peine couvert, et de maigre figure,
Excitait la pitié, rien que par sa chaussure;
Mais le second, tout vêtu de brocard
Rebondi, frais et gras à-lard,
Etalait de l'orgueil toute la bouffissure.
—Arbître souverain des cieux,
Dit le poëte, ô toi, qui lances le tonnerre,
Toi, dont un seul regard ferait trembler la terre,
Quel crime m'a rendu si coupable à tes yeux?
Aux coups de la fortune incessamment en butte,
D'où vient donc permets-tu qu'elle me persécute?
Depuis que je suis né, je n'ai ni feu, ni lieux,
Toujours en proie à la misère,
C'est dans l'imagination

Que consistent les biens d'un des fils d'Apollon.
Sans esprit, sans talens, mon rival, au contraire,
Du culte qu'on te doit usurpant les honneurs,
Voit ramper à ses pieds un tas d'adorateurs;
Libre de tout travail, la fortune l'engraisse
Dans le luxe et dans la mollesse.
— Et toi, comptes-tu donc pour rien,
Répondit Jupiter, les doux sons de ta lyre,
Et ces dons de l'esprit qu'en toi le monde admire?
Peut-il être un plus heureux bien?
Aux siècles reculés ils porteront ta gloire,
Tandis que du richard et des siens la mémoire
Sera perdue à tout-jamais.
De la gloire toi-même as choisi les attraits.
Au rival dont l'état te paraît si prospère,
Je n'accordai, tu le vois bien,
Au lieu d'un sort comme le tien,
Qu'une fortune viagère.
Ah! s'il avait l'esprit de sentir son néant,
Et de prévoir le but auquel tu peux atteindre,
Sois bien sûr que, dès cet instant,
De son sort, plus que toi, tu le verrais se plaindre.

XIII.

Les Rossignols.

Au retour du printems, certain oiseleur prit
Nombre de rossignols, et vous les mit en cage.
Pour charmer leur ennui, leur douleur, leur dépit
Chacun d'eux fit bientôt entendre son ramage.
Ils auraient préféré, s'ils avaient eu le choix,
Aller s'amuser dans les bois.
On a beau se targuer de sa philosophie,
En prison de chanter on n'a guère l'envie;
Mais, qu'y faire? le mieux
Est de s'exécuter alors de bonne grâce.
Un seul parmi ces malheureux
Souffrait le plus de sa disgrâce;
De sa chère compagne il était séparé,
Et partant, de son esclavage
Plus qu'un autre il devait être désespéré.
Souvent à travers le grillage,
Qui l'emprisonnait dans sa cage,
Ses humides regards se perdaient dans les champs.
Le jour, la nuit étaient témoins de ses tourmens;
Cependant, reprenant courage,
— A rien, se dit-il, la douleur,
Quoiqu'on en ait, ne remédie;
L'insensé seulement peut pleurer son malheur;

Mais à s'en affranchir la raison s'étudie,
Et je puis, à ce qu'il paraît,
En secouer le joug. Avec raison j'augure
Qu'en nous prenant dans un filet,
De nous on ne veut pas faire sa nourriture.
Au chant, je le vois bien, notre maître est porté,
Par le mien si je puis lui plaire,
Il pourrait aisément se faire
Que j'obtinsse ma liberté.—
Il se met à chanter. A son lever l'Aurore
Entend de son gosier les sons mélodieux,
Et quand Phœbus descend de la voûte des cieux,
Avec ravissement on les entend encore.
Hélas! de son calcul quel fut le résultat?
C'est qu'il empira son état;
Car aux mauvais chanteurs depuis longtems le maître
S'était hâté d'ouvrir la cage et la fenêtre,
Pour leur donner la clef des champs;
Mais plus le rossignol à varier ses chants,
Harmonieux et doux, mit de sollicitude,
Plus à river ses fers on employa d'étude.

XIV.

Le Villageois et la Brebis.

Pour un dommage assez chétif,
A la justice criminelle
Un villageois, un jour, appelle
Une pauvre brebis. L'affaire est prise au vif;
Je le crois bien, le renard était juge.
Aux plaideurs aussitôt il fait l'injonction
De répondre sans bruit à chaque question,
Article par article, et sans nul subterfuge.
Les preuves de conviction,
Et tous les détails de l'affaire,
Ainsi qu'il se pratique au barreau d'ordinaire,
Sans différer un seul instant,
Devaient être, par le plaignant,
En forme précise et bien claire,
Présentés d'abord à la cour;
Et le villageois dit : un matin de tel jour,
Deux poules me furent volées,
Et par le voleur étranglées;
Quelques plumes, des os, voilà ce qu'il laissa,
Et dans ma cour, la chose est attestée,
La brebis seule était restée.
L'innocente ainsi s'excusa :
—Je ne sais rien de cette affaire,
J'ai dormi la nuit toute entière,

Je m'en rapporte à mes voisins,
Ils en ont tous été témoins,
Et l'on sait bien que, de ma vie,
De vol ou de coquinerie
On n'eut sujet de m'accuser ;
Et de plus pour ma nourriture
De nulle viande on ne me vit user ;
Vous savez que la chose est sûre,
Et voudrais-je vous abuser ? —
Voici donc mot pour mot quelle fut la sentence
Que rendit alors le renard :
—Vû que tous les coquins ont l'art
De bien cacher leur jeu, pour sauver l'apparence,
Vû qu'en ce tems, de la maison
La brebis ne fit pas d'absence,
Vû que les poules ont le don
De tenter même l'innocence,
Vû du cas l'opportunité,
Et par ainsi, du fait la probabilité,
A ces causes, d'après l'examen de l'affaire,
En conscience ici voici donc mon avis :
Au bon sens il paraît contraire
Que l'accusée ait pu résister à la chère,
Donc le coupable est la brebis,
Et je prononce son supplice ;
Son corps revient de droit au tribunal,
Et de sa peau le bénéfice
Du demandeur sera le partage légal.

XV.

L'Avare.

Dans les entrailles de la terre
Certain génie était à garder un trésor ; (5).
Mais voici bien une autre affaire !
Le gardien doit quitter son or.
Au fin fond du monde l'envoie
Un ordre du chef des démons ;
Et tel est le service ; il n'est pas de raisons,
Lorsque le maître vous emploie,
Bon-gré, mal-gré, l'on doit partir.
De longtems ce démon ne devant revenir,
Sur tous les dangers de l'absence
Son esprit se trouvait dans un grand embarras.
A qui donner sa confiance ?
C'est ce qu'il ne devinait pas.
Il eût fallu trop de dépense,
Pour gager un nouvel Argus,
Et pour le magasin qu'il aurait à construire.
Au hasard laisser l'or, pensait encor le sire,
C'était risquer on ne peut plus.
Quelle serait sa destinée,
Et pouvait-on d'une journée
Répondre du trésor ? On peut le déterrer,
Puis aisément s'en emparer.

Cette maudite espèce humaine
Pour l'argent a l'odorat fin ;
Mais une heureuse idée enfin
Vint tirer le démon de peine.
Son hôte était un ladre, et l'or étant son Dieu,
Ce démon s'en va donc, comme pour dire adieu,
Trouver son homme, et lui tient ce langage :
—Cher hôte, il m'est enjoint de faire un long voyage;
Je fus toujours content de toi,
Je veux que tu le sois de moi.
Pour te donner d'une amitié sincère
Les témoignages les plus forts,
Je te laisse, en partant, le don de mes trésors.
Tu les accepteras, j'espère.
Divertis-toi, bois, mange, uses en sans remords ;
Je n'y mets qu'une seule clause :
C'est que si tu viens à mourir,
Ton héritage alors devra me revenir,
Et certes, c'est la moindre chose ;
Mais que le ciel d'ailleurs te prolonge les jours.
A ces mots, du voyage il entreprend le cours.
Après vingt ans et plus d'un pénible service,
Le voyageur revient dans son ancien hospice.
Que voit-il alors ? ô transport !
Tenant les clefs en main, il trouve son avare
Mort de faim sur son coffre-fort,
Et de rechef il s'en empare.
Son trésor se trouvait dans le meilleur état,
Il n'y manquait pas un ducat.
—Je suis enchanté, dit le drôle,

Que sa garde n'ait pas couté la moindre obole.
Ah ! le défunt vraiment était bien délicat !

Toutefois qu'un avare, à celui-ci semblable,
Près de son or s'abstient de boire et de manger,
Voulant toujours le ménager,
Pour qui le garde-t-il ? si ce n'est pour le diable.

XVI.

Le Loup et la Souris.

Un jour, certain loup d'un troupeau
En tapinois s'approche et ravit un agneau,
Puis dans le fond d'une forêt obscure
Le voleur l'emporte aussitôt,
Non pas pour l'y fêter, la chose était très sûre ;
Mais bien pour lui livrer assaut.
Sur son innocente victime,
Dont déjà sa fureur avait ouvert les flancs,
Si bien le ravisseur s'escrime,
Qu'on eût ouï les os craquer entre ses dents ;
Et bien que l'appétit du sire
Fût très vorace assurément,
A dévorer tout l'aliment
Pourtant il ne pouvait suffire ;
Force lui fut, pour son souper,
De laisser des os en réserve ;

Mais sa prudence se réserve
De dire un mot à qui les lui voudrait happer,
Et de peur que l'on ne survienne,
Le glouton bien repu se couche tout auprès,
Pour faire sa méridienne.
Séduite par l'odeur du mets,
Une jeune souris, du loup proche voisine,
Bien prudemment aborde la cuisine,
Attrape son morceau, puis décampe à l'instant.
A son réveil le loup, témoin de la rapine,
Fait retentir le bois du plus long hurlement,
Et s'écrie : au voleur ! arrête, arrête, arrête !
Il m'a dévalisé, ma ruine est complète !

D'un pareil trait chez nous je me suis rappelé :
D'une patraque un juge avait été volé ;
C'est sa faute, pourquoi n'y prenait-il pas garde ?
Mais le comique était que lui, contre un voleur
Osât bien crier à la garde.
C'était fort impudent, d'honneur !

XVII.

Les deux Villageois.

Bonjour, compère André, — bonjour Jean, mon compère,
Et comment va la barque, assez bien je l'espère ?
— Ah ! tu ne sais donc pas ce qui m'est arrivé ?
Dieu m'a, pour mes péchés, durement éprouvé ;
Par le feu ma maison est réduite en poussière,
Et moi, depuis ce tems, je traîne le bissac,
Pour quelques verres de cognac.
— Et comment donc cela, compère ?
Le jeu n'est pas du tout plaisant.
— Ma foi ! je ne sais trop comment
A pu se bâcler cette affaire ;
On était au tems de Noël ;
Comme il n'est que trop naturel,
Je fesais un peu la ribotte
Avec mes amis les plus chers,
Et ma perruque était tant soit peu de travers.
Je veux porter de foin aux chevaux une botte,
J'ignore par quel accident
Je laissai tomber ma lumière,
Et tout mon bien devint poussière.
Ce fut l'affaire d'un instant.
Ma personne, mon cher compère,
Faillit en essuyer autant.

Et toi donc, comment va, dis-moi, la crémaillère ?
En es-tu satisfait du moins, mon cher André.
—Pas trop ! du ciel aussi, j'éprouvai la colère.
Sans jambes tu me vois, et si d'être enterré
J'évitai le malheur, c'est vraiment un miracle,
Car Dieu seul y put mettre obstacle.
Comme toi, c'était à Noël ;
Pour fêter ce jour solennel,
A la cave j'allai pour tirer de la bierre ;
Mais avec mes amis, je l'avoûrai, j'avais
D'un rude *brandevin* flûté quatre à cinq traits,
Et de crainte de feu j'éteignis ma lumière.
Quoiqu'ivre, il faut être prudent.
Voilà que le diable, à l'instant,
Profitant de la nuit obscure,
Me fait dégringoler l'escalier tout entier.
Il sut si bien m'estropier,
Que depuis je n'ai plus d'un homme la figure.
—Mes amis, je vous prie, ici de m'excuser ;
Mais du malheur chacun se doit seul accuser,
Leur dit alors le cousin Gille ;
Toi, si tu n'as plus de maison,
Et toi, si tu vas à béquille,
Je n'y vois nul miracle. Un homme ivre, dit-on,
Sans danger ne saurait se servir de lumière,
Mais il risque encor plus, lorsque rien ne l'éclaire.

XVIII.

La Danse des Poissons.

Ayant dans son vaste domaine
Non seulement des bois, mais encore des eaux,
Le lion ordonna qu'en une vaste plaine
S'assemblassent les animaux.
Réunis en conseil, ils y devaient élire
Aux poissons un bon gouverneur.
Au scrutin d'ordinaire en pareil cas on tire ;
De l'emploi le renard obtint l'insigne honneur.
L'intègre gouverneur, installé dans sa place,
Prenait de jour en jour un nouvel embonpoint.
Aux embarras pour faire face,
Notre renard s'était adjoint
Un rusé villageois, son ami, son compère.
On a bien plus d'esprit à deux,
Réciproquement on s'éclaire,
Et les affaires en vont mieux.
Donc, pendant qu'au rivage, il juge, prêche, arrange,
Eclaircit les procès, et parle comme un ange,
Le villageois à l'hameçon
Attrapait maint et maint poisson,
Et qu'en secret ensuite il partageait en frère.
La coquinerie a beau faire,
On la pince à la fin. En effet au lion
Sur quelques bruits vint le soupçon

Que la fraude et que l'artifice
Fesaient pencher chez le renard
La balance de la justice ;
Et pour surprendre le cafard ,
Le lion veut dans son domaine
Promener , plus tôt que plus tard ,
Son autorité souveraine.
Les apprêts faits , le prince part.
Il commençe donc son voyage ,
En longeant toujours le rivage ;
Cependant notre villageois ,
De maint poisson propriétaire ,
Pour en régaler son compère ,
Sur la rive allumait son bois.
Prévoyant leur heure dernière ,
Les poissons frétillaient de peur ,
Et plus encore de chaleur.
Ouvrant sur le fripon sa gueule menaçante
Le lion , dont l'aspect le frappe d'épouvante ,
En ces termes l'interpella :
—Qui donc es-tu ? que fais-tu là ?
Le renard , s'empressant de prendre la parole ,
(Dans tous les cas, renard est toujours fort adroit ;)
—Grand prince , lui répond le drôle ,
Celui que ta majesté voit
Est mon honnête secrétaire ;
Il n'a pas , j'en suis sûr , son second sur la terre.
Pour son désintéressement
Il est vanté par tout le monde ,
Et ces petits messieurs sont habitans de l'onde.

Tous, nous venons avec empressement,
A notre excellent prince apportant notre hommage,
Lui faire compliment sur son heureux passage.
—Tout cela, gouverneur, sans doute est bel et bon,
Répond le sévère lion,
Mais ici, comment va, dis-moi donc, la justice?
Est-on heureux dans ce canton?
—Ah! sire, que le ciel, à nos souhaits propice,
Daigne seulement de tes jours
Prolonger le précieux cours;
Ici, l'on n'est pas sur la terre,
On est dans un vrai paradis; —
Cependant les poissons à moitié dejà frits,
Dans la poële sautaient de la belle manière.
—Mais pour quelle raison ceux-ci,
Dans une posture inquiète,
Sont-ils à s'agiter ainsi,
Et de la queue et de la tête?
—Cesse d'être surpris, ô le plus grand des rois,
Du spectacle qu'ici tu vois,
Et que de tes bontés les dieux te récompensent!
Du bonheur de te voir c'est que de joie ils dansent.—
Indigné d'un mensonge à ce point impudent,
Qui n'était que trop évident,
Afin que l'on n'eût pas à danser sans musique,
Le lion, pour toute réplique,
A droite, à gauche, dans l'instant,
Daubant sur les larrons, fit chanter dans sa serre
Monsieur le gouverneur avec son secrétaire.

XIX.

Le Petit Chat et le Sansonnet.

Avec un petit chat doux, bon, plein de candeur,
Un sansonnet vivait de compagnie,
Dans la plus douce sympathie.
Il était philosophe et de plus grand parleur.
Un jour au petit chat on fit faire abstinence;
Le pauvre malheureux, tourmenté par la faim,
Pensif et miaulant, mendiant sa pitance,
Par toute la maison promenait son chagrin.
Le philosophe ailé, témoin de son martyre,
Pour sortir d'embarras se charge de l'instruire,
Et lui dit : pourquoi donc de bon gré, mon ami,
Te plaît-il de jeûner ainsi?
C'est être aussi par trop bonasse;
Va, tu n'es encor qu'un blanc-bec;
Moi, je ne serais pas aussi dupe à ta place.
Au dessus de ton nez, peux-tu voir d'un œil sec,
Que ce chardonneret ait une chair si grasse?
—Oui, mais la conscience?...—oh! c'est très bien jugé!
La conscience n'est, crois-moi, qu'un préjugé,
Qui des esprits bornés dénote la faiblesse,
Mais dont un grand esprit connaît la petitesse.
Si l'absurde à tes yeux passe encor pour vertu,

Le monde, je le vois, ne t'est guère connu;
La force est son code ordinaire,
Avec elle l'on peut tout faire.
Par maint et maint exemple on peut te le prouver;
Ils sont bien aisés à trouver.
A sa manière, aussitôt son génie
Epuise sa philosophie,
Et le petit chat démentit
L'antique proverbe qui dit :
Ventre affamé n'a pas d'oreilles,
Car la philosophie opéra des merveilles;
Le disciple s'en va droit au chardonneret,
Et sans aucun remords vous le croque tout net.
Quoiqu'à son appétit il n'ait pas pu suffire,
Au mets il trouva du plaisir,
Et de plus en plus de s'instruire
Il conçut le plus grand desir.
Il y parvint. Un jour, le friand remercie
Son maître de l'avoir instruit
Et d'avoir formé son esprit,
Puis, brisant sa prison, l'attrape et l'expédie.

XX.

Les deux Chiens.

Serviteur zèlé de son maître,
Le chien Brifaut, gardant la cour,
Avec surprise voit, un jour,
Joujou couché sur la fenêtre.
C'était un épagneul, son ancien compagnon,
Qui sur un coussin d'édredon,
Après un bon dîner, reposait sa mollesse.
On n'a pas plus de joie à revoir un parent.
Vers la fenêtre il s'élance à l'instant,
Puis agitant la queue, en signe de caresse,
Il saute, il se démène, il gémit de tendresse :
—Eh bien! mon cher *Joujou*, comment te trouves-tu,
Depuis qu'en la maison les maîtres t'ont reçu?
Dans la cour, mon ami, jadis, qu'il t'en souvienne,
Tu jeûnas parfois avec moi;
Maintenant quel est ton emploi?
Ta vie est, je crois bien, plus douce que la mienne.
—De me plaindre j'aurais grand tort.
Je suis on ne peut plus satisfait de mon sort.
Je nage ici dans l'abondance,
Je dirai même l'opulence;
Car je ne suis servi que sur des plats d'argent.
De jour en jour plus caressant,
De moi mon maître est idolâtre,

Il permet qu'avec lui je joue et je folâtre,
Et suis-je fatigué, je vais, comme un Sultan,
Ronfler sur un tapis, ou sur un bon divan.
Et toi, mon vieux Brifaut, quelle est ton existence ?
Ton appétit du moins a-t-il sa suffisance ?
—Hélas ! ainsi qu'auparavant,
Lui répond Brifaut tristement,
La faim, la soif sont souvent mon partage.
Mes profits, cher *Joujou*, pour garder la maison,
Sont le chaud et le froid, et la pluie et l'orage.
Quand de dormir, la nuit, j'ai le rare avantage,
Le pavé me sert d'édredon.
Si d'aboyer, cher camarade,
Je m'avise mal-à-propos,
D'une cruelle bastonade
Je me vois échiner le dos ;
Mais, toi, d'une faveur aussi particulière
Pour jouir à-présent comment as-tu pu faire ?
D'où te vient donc tant de crédit,
Toi, qu'on a toujours vu si faible et si petit ?
Tandis qu'à me tuer ici je perds ma peine,
D'où vient donc que ma vie est pire que la tienne ?
Que fais-tu ? . . . —Que fais-tu ! la belle question !
Lui répond l'autre avec dérision.
Moi, je marche debout sur les pieds de derrière.

Combien de gens heureux de la même façon,
Qui ne savent servir que de cette manière.

XXI.

Le Chat et le Rossignol.

Soit malheur, soit étourderie,
Un rossignol tomba sous la patte d'un chat.
Avec l'air de l'hypocrisie :
— Mon doux ami, lui dit le scélérat,
J'entends dire partout qu'à merveille tu chantes,
Et que de ton gosier les roulades touchantes
Te laissent peu de rivaux dans les bois.
J'ai le plus grand desir d'entendre aussi ta voix.
Je tiens du renard mon compère,
Que le charme de tes accens
Porte l'ivresse dans les sens
Du berger et de la bergère.
Cesse, mon bon ami, de trembler à ce point,
Ne t'opiniâtre donc point,
Et sois sans crainte pour ta vie ;
De te manger je n'ai, foi de chat ! nulle envie.
Chante-moi quelque chose, après en vérité,
Je te donne la liberté,
Et tu pourras de ton ramage
A ton aise charmer forêt, bois et bocage.
Autant que toi certainement
Je suis porté pour la musique,
Il m'arrive même souvent
De m'endormir en fredonnant.

Pressé par le ressort d'une griffe élastique,
Le pauvre rossignol était à demi-mort.
—Eh-bien donc, dit le chat, chante un peu, je t'en prie,
Allons, quelque petit accord ;—
Mais l'innocent martyr ne chante pas, il crie.
—C'est donc ainsi, l'ami, que tu charmais les bois,
Reprend-il avec ironie ?
Seraient-ce là de cette voix
Les grâces, l'harmonie et l'ame sans pareilles,
Dont on m'a tant de fois rebattu les oreilles ?
C'est ce qu'on appelle piailler ;
Je ne puis même ouïr mes chatons criailler.
Sur ton compte on a beau publier des merveilles,
Pour chanter, mon ami, tu n'es pas fort savant ;
Voyons donc de quel goût tu seras sous ma dent.
A ces mots, la cruelle bête
Le croqua, sans en laisser miette.

A l'oreille faut-il un peu plus clairement
Vous développer ma pensée ?
Sous la griffe d'un chat, pour chanter autrement,
La voix d'un rossignol est bien embarrassée.

XXII.

Le Paroissien.

Il est de telles gens ; soyez de leurs amis,
Au nombre des plus grands génies,
Des premiers écrivains, vous allez être mis ;
Voilà l'esprit des coteries.
D'un autre, empruntât-il la lyre d'Apollon,
Les plus beaux vers n'auront ni rime ni raison ;
Ou leurs beautés, par eux à grand regret senties,
Dans de malins propos se verront poursuivies.
Au lieu de fable, moi, je veux faire un récit,
Qui va peut-être encore exciter leur dépit.

Certain prédicateur, dont la noble éloquence
Semblait annoncer de *Platon*
Le digne successeur, du plus touchant sermon
Charmait ses auditeurs, et toute l'assistance
Prêtait à son discours, dans un profond silence,
La plus pieuse attention.
De notre saint pasteur les touchantes paroles,
De ses lèvres coulant comme le plus doux miel,
Reportaient les pensers au Ciel.
Il tonnait sur le monde et ses plaisirs frivoles.
On eût dit que la pure et simple vérité,
Rejetant du discours l'éloquence illusoire,

Par une chaîne d'or, à la divinité,
Sans effort et sans art, rattachât l'auditoire.
Le pasteur cependant termina son discours,
Et chacun l'écoutait toujours.
Dans le Ciel se trouvant encore,
Leur saint enthousiasme ignore
De ses pleurs onctueux l'abondance et le cours.
Avec recueillement enfin, l'on sort du temple.
—Quel talent et quelle douceur,
Se disait-on, il n'en est pas d'exemple!
Dans son discours quelle chaleur!
De quelle force au bien il entraîne le cœur!
—Mais, toi, voisin, il faut que le tien soit de glace,
Dit-on à l'un des auditeurs?
Verses-tu seulement avec nous quelques pleurs?
—Pourquoi veux-tu que je le fasse?—
Tu n'as donc pas compris? Oh! j'ai compris très fort,
Sur la pierre veux-tu qu'en un champ le blé croisse?
Pour pleurer j'aurais fait un bien stérile effort,
Je ne suis pas de la paroisse.

XXIII.

La Corneille.

Si vous ne voulez pas prêter au ridicule,
De votre état jamais gardez-vous de sortir.
A la noble race d'Hercule
Thersite ne doit pas s'unir.
D'un nain si vous avez la taille,
A celle d'un géant pour vouloir parvenir,
Envain votre orgueil se travaille,
De la vôtre plutôt gardez le souvenir.

A sa queue, un beau jour, on vit une corneille
Adapter les plumes d'un paon,
Et croire que ce talisman
Opérerait mainte merveille;
Puis la voilà parmi les paons
Promenant fièrement ses appas rayonnans.
Elle croyait de ses pareilles
Captiver l'admiration:
Les complimens allaient enchanter ses oreilles!
Dieux! qu'elle est belle, dirait-on!
Des paons elle est la sœur aînée,
Et bientôt la cour de Junon
De ses charmes doit être ornée! —
Que produisit ce sot orgueil?
Sans pitié, par les paons la belle fut plumée.
Vîte, à ce fraternel accueil,

(Pour ne pas se voir assommée)
La sœur des paons sans bruit se déroba ;
Mais elle y laissa son costume ;
A-peine même on lui laissa
De son corsage quelque plume.
Chez les siens elle s'en alla ;
Mais la pauvrette presque nue,
N'étant nullement reconnue,
De la plumer on acheva,
Et voici ce qu'il arriva :
Elle cessa d'être corneille,
Et nul paon ne voulut l'avoir pour sa pareille.

A ce récit je fais cette application :
La fille d'un bourgeois, qu'on appelait Suzon,
S'imagina de faire une haute alliance ;
Pour sa dot elle avait un demi-million,
Et Suzon épouse un baron;
Mais quelle en fut la conséquence ?
C'est que toute la parenté
Traita de haut-en-bas madame la baronne ;
Car n'être pas de qualité,
Est-ce un crime que l'on pardonne ?
Et pour avoir tenté d'être noble personne,
Suzon se mit à dos sa propre parenté.
Alors qu'en est-il résulté ?
Une conséquence pareille :
Suzon ne se trouva ni panne ni corneille.

FIN.

NOTES.

Livre premier, fable IX.

(1) Les paysans russes font sécher le blé dans des fours destinés à cet usage, et bâtis près de leur grange.

Livre second, fable IX.

(2) En Russie la plûpart des maisons dans les faubourgs des deux Capitales, et dans toutes les villes de province sont bâties en bois.

Livre troisième, fable XI.

(3) L'archine est une mesure de Russie qui équivaut à peu-près à deux pieds-de-roi.

Livre sixième, fable XXI.

(4) Le paysan russe, les rouliers et autres se servent dans leur attelage d'un certain demi-cercle qui fixe les bouts du brancard aux deux côtés du poitrail de leur cheval.

Livre septième, fable XV.

(5) Le peuple en Russie croit à l'existence d'un génie domestique qu'il appelle *domovoi*, du mot russe : *dom*, maison. Chaque maison a le sien, mais il n'y exerce d'ordinaire qu'une influence protectrice, surtout dans les écuries et les étables. C'est d'un de ces génies que l'auteur veut ici parler. Nos lutins et nos loups-garoux ne sont pas si bienveillans.

Les russes concevront pourquoi j'ai écrit le nom *Krylof* par un *y*, et supprimé le double *f* qui n'a aucun motif ; l'explication en serait inutile aux étrangers.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A.

Pag.
Abeille (l') et les mouches..... 210
Aigle (l') et la taupe..... 110
Aigle (l') et les poules..... 17
Aigle (l') et l'abeille..... 52
Aigle (l') et l'araignée..... 104
Agneau (l')..... 214
Alcide..... 185
Amitié (l') des chiens..... 63
Ane (l')..... 26
Ane (l') et le rossignol..... 72
Apelle et l'ânon..... 186
Araignée (l') et l'abeille..... 225
Athées (les)..... 30
Auteur (l') et le brigand..... 177
Avare (l')..... 243

B.

Balai (le)..... 236
Berger (le) et la mer..... 205
Biche (la) et le derviche..... 109
Bluet (le)..... 217
Bois (le) et le feu..... 14
Brebis (les) et les chiens..... 196
Brochet (le) et le chat..... 54
Brochet (le) le cygne et l'écrevisse..... 116

C.

Pag.
Caillou (le) et le diamant..... 219
Cascade (la) et la source..... 188
Cassette (la)..... 6
Calomnie (la) 145
Calomniateur (le) et le serpent..... 166
Cerf (le) volant..... 114
Chat (le) et le rossignol..... 256
Chat (le petit) et le sansonnet..... 252
Chèvres (les) sauvages..... 234
Chariots (les) 59
Chasseur (le) 189
Cheval (le) et le cavalier..... 1
Chevalier (le) errant 156
Chien (le)..... 117
Chiens (les deux) 254
Cochon (le)..... 103
Conseil (le) des souris..... 83
Convention (la) nationale des animaux..... 128
Corneille (la)..... 260
Corneille (la) et la poule..... 4
Cousin (le) et le berger..... 155
Cuisinier (le) et le chat..... 87
Curieux (le)..... 126

D.

Danse (la) des poissons 249
Dissipateur (le) et l'hirondelle 212
Ducat (le) 28

E.

Education (l') du lion..... 94
Eléphant (l') et le carlin..... 78

Pag.
Eléphant (l') gouverneur 73
Eléphant (l') en faveur..... 165
Enfant (l') et le serpent..... 209
Epi (l') 200
Etang (l') et la rivière..... 120

F.

Femelle (la) du coucou et la tourterelle 181
Feuilles (les) et les racines 99
Fille (la) à marier..... 7
Fleurs (les)..... 125
Fortune (la) en visite..... 173
Fortune (la) et le mendiant..... 67
Fourmi (la)..... 194

G.

Garçon (le petit) et le vermisseau..... 202
Goujon (le)..... 221
Grand (le) seigneur et le philosophe..... 37

H.

Hableur (le)..... 44
Habit (l') de Jeannot..... 122
Homme (l') et son ombre 158
Homme (l') le chien, le chat et le faucon 161
Houblon (le)..... 148

I.

Incendie (l') et le diamant 132

J.

Jardinier (le) et l'économiste..... 89
Jeune (le) arbre..... 115

Pag.
Jeune (le) corbeau..... 70
Jupiter et la grenouille..... 169

L.

Lièvre (le) à la chasse..... 51
Lion (le) et le loup..... 163
Lion (le) et la Panthère..... 35
Lion (le) et le renard..... 193
Loup (le) et les bergers..... 164
Loup (le) et le louveteau..... 80
Loup (le) et le coucou..... 56
Loup (le) fourvoyé..... 42
Loup (le) et le renard..... 112
Loup (le) et la souris..... 245

M.

Maître (le) de maison et les souris..... 77
Mécanicien (le)..... 118
Meunier (le)..... 231
Mouche (la) et l'abeille..... 229
Musiciens (les)..... 3

N.

Nautonier (le) et la mer..... 191
Nuage (le)..... 160

O.

Obsèques (les)..... 208
Oies (les)..... 101
Ours (l') laborieux..... 211
Ours (l') inspecteur des ruches..... 152
Ours (l') pris au filet..... 199
Oracle (l')..... 13

P.

Pag.
Paroissien (le) 258
Parnasse (le) 11
Partage (le) 38
Passans (les) et les chiens 41
Paysan (le) et l'âne 107
Peigne (le) 197
Pierre (la) et le vermisseau 151
Plongeurs (les) 139
Pourceau (le) au pied d'un chêne 228

Q.

Quatuor (le) 20

R.

Renard (le) architecte 171
Renard (le bon) 136
Renard (le) et la marmotte 49
Richard (le) et le poëte 237
Roitelet (le) 24
Rossignols (les) 239
Ruisseau (le) 47

S.

Sac (le) 85
Sansonnet (le) 131
Serpent (le) et l'agneau 233
Singe (le) 81
Singes (les) 18
Singe (le) et les lunettes 32
Singe (le) et le miroir 153
Souris (la) et le rat 150
Soupe (la) à Timothée 62

T.

Pag.
Tarin (le) et le hérisson..... 23
Tarin (le) et le pigeon..... 147
Tonneau (le)..... 39
Tonneaux (les deux)..... 184
Trigame (le)..... 33

V.

Villageois (le) et la hache..... 159
Villageois (les deux)..... 247
Villageois (le) et son valet..... 58
—— —— —— —— — —— 129
Villageois (le) et le serpent..... 192
—— —— —— —— — —— 227
Villageois (le) et la brebis..... 241
Villageois (les) et la rivière..... 134
Villageois (les) et le brigand..... 124
Villageois (le) dans le malheur..... 75
Villageois (le) et le renard..... 92

Livre III, p. 104, au lieu de : de la couleur du geai, lisez : de la couleur du jais.

Livre IV, p. 125, au lieu de : dans leurs vases, lisez dans des vases.

Livre VII, page 232, au lieu de : Apperçoit, lisez s'apperçoit.

H 11 88

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Jan. 2007

Preservation Technologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

THE LIBRARY OF CONGRESS